

L'ART
DE FAIRE
DES
GARÇONS,

R OU

NOUVEAU TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL,

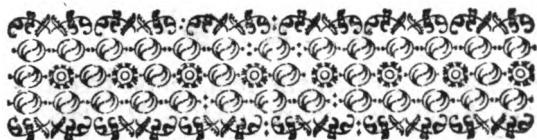
PAR M * * * *

*DOCTEUR en Medecine de l'Université
de Montpellier.*



A MONTPELLIER.

Chez FRANÇOIS MAUGIRON.
M DCC LV.



PREFACE.

LA lecture de *Vénus Physique* m'avoit fait naître sur la génération quelques idées nouvelles , aux quelles je ne m'étois pas beaucoup arrêté ; *l'Anti-Vénus Physique*, qui les a reveillées, m'y a fait penser sérieusement ; je les ai mises sur le papier , & ce sont elles que je donne au public , sous le titre de *l'Art de faire des Garçons*.

J'avoüe qu'il eût été plus naturel & plus juste d'intituler cette dissertation *l'Art de faire des enfans* ; mais quoique ce titre eût été assez singulier , celui que j'ai choisi me le paroît encore davantage : & cet excès de singularité lui a valu la préférence : on fait combien les titres des ouvrages influent aujourd'hui sur leurs succès ; quelquefois ils en font seuls la fortune ; je suis persuadé que le mien trouvera des lecteurs qui sans cet-



te amorce n'auróient seulement pas daigné jeter les yeux dessus & j'espere qu'ils me pardonneront aisément de débiter par une faute de justesse de toutes celles de mon livre ; c'est la seule volontaire, d'ailleurs je ne l'ai faite que pour leur plaire , pour piquer leur curiosité rassasiée. Le public veut absolument du nouveau & du singulier ; il faut bien lui en donner , ou ne point écrire. Mon titre lui en promet , & il peut compter que l'ouvrage tiendra parole. Il est moins mal-aisé de donner du neuf que du bon. Heureux celui qui donne l'un & l'autre ensemble ! J'ai fait ce que j'ai pu pour les réunir dans l'Art de faire des enfans. Plaisant Art , diront d'abord nos agréables, pour l'apprendre , ne faut il point envoyer les jeunes gens à l'Ecole ? quelle est dans Paris la fille de quinze ans qui ne soit pas capable de la professer ? ne faudra-t-il point fonder de nouveaux collèges , des couvens nouveaux pour expliquer cette science à la jeunesse ? Eh morbleu ! les anciens sont bien suffisans, & ne sont pas nécessaires pour cela.

J'en



J'en conviens : chacun se croit maître en cet Art, il n'est point de jeune homme en âge de l'exercer, qui ne s' imagine être aussi en état d'en donner des leçons, & les disciples mêmes qui sont assez modestes pour en recevoir, souvent n'en ont pas de besoin ; mais tous ces habiles ouvriers ne savent tout au plus que faire des enfans en général : ils n'ont point le secret de faire à leur désir, ou une fille, ou un garçon ; & c'est ce que je prétends enseigner aujourd'hui.

Depuis le commencement du monde tous les êtres animés travaillent à la génération. Il est peu de gens, s'il en est, qui ne s'en mêlent : c'est sans contredit de toutes les occupations, non seulement la plus ancienne & la plus universelle, mais encore la plus importante & la plus agréable. Cependant quels progrès, quelles découvertes avons nous faites sur cette matière ? Après six ou sept mille ans d'exercice nous n'y sommes pas plus savans qu'on ne l'étoit dans l'enfance du monde ; & à la honte de la raison les brutes les plus

plus stupides en savent sur cet article autant que nous. Les Philosophes , nos plus beaux génies s'amuseut après de vaines curiosités , ils consument leurs vies & leurs biens , à chercher la cause du flux & reflux de la mer , pourquoi le fer est attiré par l'aiman , d'où vient la diversité des couleurs ; toutes connoissances parfaitement inutiles au bien de la société : ils ne se lassent même point de courir depuis si long-tems sans aucun fruit après la pierre philosophale ; & nul d'entre ces grands hommes ne songe seulement à découvrir le secret de faire des garçons , secret dont la recherche , au lieu de coûter des peines , ne causeroit que les plaisirs les plus doux , dont la découverte combleroit à jamais son heureux auteur de gloire , de trésors , & feroit la consolation des familles , le soutien des grands noms , la satisfaction des Rois , l'appui de leurs trônes , & la tranquillité des peuples. Combien de fois la naissance d'un prince à la place d'une princesse , auroit elle épargné la mort à des millions d'hommes , la désolation aux maisons les plus illustres , & la ruine des Etats ? Nous en faisons encore actuellement la triste expé-



expérience. Ainsi sans m'arrêter à rapporter d'autres preuves de l'utilité de l'Art de faire des garçons, je vais incessamment passer à l'enseigner.

Modérez pourtant un peu, curieux Lecteurs, & déjà mes disciples de cœur, modérez, dis-je, votre louable impatience à prendre mes leçons, & votre zèle ardent à les mettre en pratique, afin d'en faire un usage sûrement heureux, il faut auparavant démêler les voyes secrètes que fuit la nature pour arriver à la production d'un mâle, ou d'une femelle. Siéroit-il de vous conduire en aveugle dans cette opération importante? Je ne veux point vous y faire travailler en manœuvres, ni vous prescrire aucunes loix dont vous ne conceviez la raison.

Que les oreilles des Anatomistes, si quelques-uns me font l'honneur de me lire, ne soient point scandalisées par la nouveauté des termes dont j'ai la hardiesse de me servir, pour exprimer les différentes opinions des Philosophes sur la génération. Ennuyé de la longueur



des périphrases qu'elles occasionnent , & de les voir si long-tems sans noms , j'ai pris la liberté de leur en donner. S'ils ne me trouvent pas bon nomenclateur, judicieux parrain , ils n'ont qu'à leur en donner de plus convenables, de plus propres , je suis prêt de les adopter. En tout cas avant que de me taxer de témérité , qu'ils se souviennent , que les mots sont des signes arbitraires , & que le moindre Ecrivain a le droit , en fait d'Art , d'en créer à sa fantaisie. Il est, je pense , aussi permis de dire *Séministes*, *Animalistes*, que *Cartésiens*, *Newtoniens*, *Jansenistes*, *Molinistes*, &c.

Et vous , aux dépens de qui j'ai à regret commencé ma Dissertation par une faute d'exactitude : Digne moitié du Roi de tous les animaux , Sexe charmant, ne vous offensez point de ce que je ne vous ai pas donné dans mon titre la part qui vous y étoit due , je vous promets de vous en dédommager amplement dans le cours de l'ouvrage. Ne croyez pas que je dise qu'on n'a pas besoin d'apprendre à faire des filles, qu'on en fait toujours assez : je pense au contraire qu'il ne peut trop y en avoir

voir. Les jolies sont si rares ! il s'en faut bien que je n'adopte l'injurieux préjugé de ces orgueilleux Anatomistes, auxquels une aveugle partialité a fait penser , ou du moins écrire que votre sexe étoit moins accompli que le nôtre. Si j'admettois entre eux de l'inégalité, ce ne feroit pas à l'avantage du mien ; mais je vous avoue franchement que je ne les crois pas plus parfaits l'un que l'autre,

Cependant quoique l'homme ne vaille pas mieux que vous, sa naissance ordinairement flatte plus que celle d'une fille, ceux qui en sont les auteurs : & vous mêmes, lorsque vous travaillez à devenir meres, vous êtes, soit pour les raisons que j'ai rapportées ci-dessus, soit par goût, ou enfin par complaisance pour vos maris, vous êtes, dis-je les premières à desirer de recueillir un fils pour premier fruit de vos chastes embrassemens. Ainsi vous ne devez pas me savoir mauvais gré d'avoir intitulé mon Livre *l'Art de faire des garçons*, plutôt que *l'Art de faire des filles, ou des enfans* : d'ailleurs l'un est inséparable de l'autre. Venez donc apprendre à

) (5

con-



contenter vos goûts , à remplir vos innocens desirs. Vous verrez ci-après que c'est principalement de votre adresse que dépend leur accomplissement.

Si en vous traçant les moyens de satisfaire vos différentes fantaisies , il échappe à ma plume quelque pensée qui ait le malheur de vous déplaire , je vous proteste que ce sera bien contre mon intention : daignez me la pardonner en faveur de la matière que je traite. Je vous réponds de la pureté de mes expressions ; mais puis-je répondre de la sagesse constante d'une imagination vive , échauffée par la vue continuelle des objets sur lesquels vont se fixer mes regards ? C'est à vous seules que j'en fais d'avance mes excuses , respectables & pudiques mères , présentes , ou futures , parce que c'est pour vous seules , pour vos maris que j'écris , & non pas pour des Vestales. Je ne dois être lu que par des personnes mariées , ou qui se destinent à l'être bientôt : cet ouvrage est peut être regardé comme une espèce d'introduction à l'exercice des principales fonctions du mariage.

Sérieu-



Sérieusement cette pensée m'en fait venir une fort singulière. On s'imagine que les plus innocens qui s'engagent dans ce pas, sont toujours assez savans pour s'en tirer ; & l'on a grand tort. Les jeunes gens bien élevés sont toujours supposés, & sont réellement quelquefois très novices sur l'essence des devoirs conjugaux. Quand ils viennent à se marier ; il faut les instruire de ces devoirs , dont ils s'acquittent souvent en véritables écoliers , pour n'avoir reçu que des leçons obscures , & mal digérées. Il peut même arriver qu'ils se blessent. On a vu plus d'une fois une jeune femme timide , étonnée , ne comprenant point ce que lui demande un mari mal-adroit , le soupçonner de vouloir lui faire du mal , ou quelque outrage ; irritée de ses tentatives , s'y opposer de toute sa force ; loin d'aider à l'exécution de son entreprise , avoir la simplicité de la croire , de la rendre impossible. D'autrefois on voit le possesseur ou l'héritier d'un Empire laisser pendant un tems considérable ses sujets inquiets dans l'attente d'un fils , uniquement faute de bien savoir la manière de travailler à mériter le précieux titre de pere.

Pour



Pour obvier à ces inconvéniens je ferois d'avis qu'on fit imprimer un formulaire à la tête du quel fût une estampe représentant au naturel un jeune homme & une jeune beauté prêts à travailler à la multiplication de leur espèce ; avec la description des organes de la génération & l'explication des cérémonies qu'on doit observer pour l'accomplissement de ce joyeux mystère, quelques jours avant celui des nœces la veille des fiançailles , on en donneroit deux exemplaires à l'amant , le lendemain il en remettroit un autre dans les mains de sa fiancée , qui dans l'occasion ne pourroit plus prétexter son ignorance , à laquelle son mari ne pourroit plus que sçavoir bon gré de ses lumières & de son adresse ; puis-qu'elle ne les auroit acquises que pour lui complaire & lui donner plus de satisfaction.

Ce moyen épargneroit aux beautés raisonnables & intelligentes , le ridicule pénible d'affecter , aux yeux d'un benêt de mari , une vaine surprise, une maladresse étudiée , dont il se fait bonnement une fête c'est par cette peine qu'il les oblige la plupart du tems de débiter



débuter avec lui , elles ont peur qu'il ne vienne à concevoir une opinion peu avantageuse de la sagesse de sa nouvelle moitié ; elles craignent de lui donner lieu de les soupçonner d'avoir , avant la nuit de leur nûces , eû la moindre idée distincte des merveilleux secrets qu'ils prétend leur révéler.

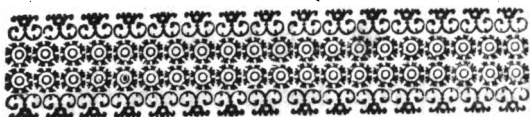
D'un autre côté l'Agnès la plus timide , familiarisée avec l'idée des assauts qu'elle auroit à soutenir ; accoutumée à la vûe de l'adversaire qu'elle auroit à combattre , ne le craindroit plus quand il viendront à paroître au lieu de se faire ridiculement traîner sur le champ de bataille , comme une victime tremblante qu'on mene à l'autel , elle se présenteroit de bonne grace au combat , & attendroit de pied ferme son vainqueur , sûre d'en triompher bientôt à son tour. C'est ainsi que de jeunes & dociles dogues instruits par un Chevalier de Malthe , digne de vivre à jamais dans l'Histoire , oferent attaquer , combattre avec intrepidité un énorme dragon qui avoit jetté l'épouvante & la terreur dans le cœur de tous les habitans de l'Isle de Rhodes , ils vinrent à bout de
l'étendre



l'étendre sur le theatre de ses ravages, & de teindre enfin de son propre sang la terre qu'il avoit tant de fois abreuvée du sang humain, le préjugé que j'ose attaquer est un monstre peut-être aussi dangereux, & sûrement plus difficile à vaincre, que celui que terrassa le brave & généreux Chevalier *de Gozon*, le même motif qui l'animoit, l'amour du bien public m'inspire son audace, puisse-t-il m'obtenir son succès ! cependant avant que de tenter l'exécution de mon projet, je serai bien aise de sçavoir ce qu'en penseront mes lecteurs.



TA-



TABLE

Des Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

O <i>Pinions diverses sur la Génération.</i>	page. 1
CHAP. II. <i>Contre les Séministes.</i>	6
CHAP. III. <i>Contre les Animalistes.</i>	22
CHAP. IV. <i>En faveur des Ovistes.</i>	36
CHAP. V. <i>Division des Ovistes en Infinitovistes, Unovistes, Animovistes & Séminovistes.</i>	67
CHAP. VI. <i>Contre les Infinitovistes, les Animovistes & les Unovistes.</i>	69
CHAP. VII. <i>Exposition du Systeme des Séminovistes.</i>	85
CHAP.	



CHAP. VIII. *Sur la Ressemblance.* 97

CHAP. IX. *Sur la Dissemblance.* 107

CHAP. X. *Sur les Monstres.* 113

CHAP. XI. *Sur le moyen de faire
des filles.* 136

CHAP. XII. *Sur la cause du plaisir.* 145

Fin de la Table.



L'ART



L'ART DE FAIRE DES GARÇONS.

CHAPITRE I.

Opinions diverses sur la génération.



TOUT le monde sçait, au moins par Theorie, la façon dont les animaux travaillent à la multiplication de leur espece. Le mâle & la femelle ne peuvent produire leur semblable, que par une union intime de leurs *différences sexifiques*. C'est pour cette raison que la nature a fait l'une en relief, & l'autre d'une forme propre à recevoir la premiere ; afin qu'elles puissent s'unir étroitement & s'enchaîner exactement l'une dans l'autre.

A

On

On ſçait encore ce que le mâle fournit ſenſiblement à la génération : il n'y a point la moindre difficulté là-deſſus ; mais il n'en eſt pas de même , à beaucoup près , de la manière dont la femelle y contribue. C'eſt un point ſur lequel les philoſophes ſont très-partagés. On peut les diviſer en trois principales ſectes, que je nommerai avec leur permiſſion , en attendant qu'il leur plaiſe de ſe nommer autrement, *Seminiftes*, *Animaliſtes* & *Oviſtes*. (a)

Les Seminiftes prétendent que le fœtus eſt formé dans la matrice par le mélange des ſemences de la femelle & du mâle.

C'eſt le ſentiment d'ARISTOTE, de tous les Anciens , & celui de leur ennemi juré , le plus célèbre des Modernes, DESCARTES. Je m'étonne qu'il ait épargné cette opinion des Péripatéticiens, lui qui ſembloit avoir renouvellé contre eux le ferment d'Annibal à l'égard des Romains.

Les Animaliftes enſeignent que l'embryon eſt non - ſeulement tout formé , mais déjà très - vivant dans la ſemence du pere , qui le lance à millions dans la matrice , où la mere ne fait que donner le logement

(a) Cette dernière dénomination n'eſt pas nouvelle.

gement & la nourriture à celui, à ceux qui sont prédestinés, ou condamnés à la vie.

Cette opinion doit sa naissance à HART-SOEKER Hollandois, dont les yeux jeunes encore, apperçurent à l'aide du microscope cette prétendue graine d'animaux dans la semence des mâles seulement de toutes les especes.

Les Ovistes soutiennent que les femelles de tous les animaux contiennent des ovaires, qui sont comme autant de pépinières de leurs diverses especes, & dont chaque œuf fertilisé par le mâle rend un petit animal.

Je distinguerai plusieurs sectes d'Ovistes. Si j'ai rapporté leur système le dernier, ce n'a été que pour ma commodité : dans l'ordre des tems il doit être entre les deux autres. Malgré l'imposante antiquité du premier & la nouveauté séduisante du second, il a pour lui la foule des Anatomistes, entre lesquels se sont distingués, MALEBRANCHE & VERHEYEN ; mais ce n'est ni le nombre, ni l'autorité, ce sont les raisons seules qui doivent déterminer sur le choix d'un parti.

Les Oviſtes paroifſoient les plus favorables aux femelles. Les Animaliſtes ſemblent faire plus d'honneur aux mâles : & les Séminiſtes les plus raisonnables ne ſont pas plus avantageux à l'un des ſexes , qu'à l'autre.

Je dis les Séminiſtes les plus raisonnables ; car il ſ'en eſt trouvé beaucoup qui n'ont guere mis moins de difference que les Animaliſtes , entre les manieres dont le mâle & la femelle concourent à la production de leurs ſemblables ; entraînés apparemment par le préjugé qui donne à l'homme une ſuperiorité naturelle ſur la femme : tant il eſt difficile aux eſprits les plus ſages , aux Philoſophes mêmes , d'être tout à la fois juges intégres & parties dans une affaire. J'en ſuis bien fâché ; mais on ne peut laver de cette tache ARISTOTE lui-même. Ce ſublime génie , tout partisan qu'il étoit du Beau-ſexe , a trahi ſa cauſe en cette occaſion , & n'a pu ſe préſerver de la partialité contagieuſe qui nous fait toujours pancher en faveur de ce qui nous reſſemble le plus. Il a prétendu que la ſemence du mâle eſt la ſeule qui ſert à former l'animal & que la femelle ne lui fournit que la vie & le couvert.

Au reſte les erreurs dans leſquelles eſt tombé ce grand homme , lui ſont personnellement

nellement moins de tort qu'à l'humanité, dont elles démontrent la foiblesse, ainsi apprenons à le réfuter, sans prétendre le badiner : ce n'est point avec des plaisanteries qu'on doit combattre un Auteur grave : c'est avec des raisons & avec des expériences.

Je n'en vois aucune, ni des unes, ni des autres pour les Séministes, & j'en vais rapporter plusieurs qui leur sont contraires. Tout ce qu'ils ont en leur faveur, c'est l'espèce de nécessité dans laquelle on est d'admettre, de la part du mâle & de la femelle, une égale participation à la production du fœtus : prérogative dont ils jouissent & qui manque tant aux Animalistes, qu'aux Ovipares ordinaires ; mais si je leur trouve un système doué de cet avantage, qu'auront-ils à dire ? Que leur restera-t-il ? rien. Or je leur en promets un. En attendant je nie tout net l'existence de la liqueur prétendue féminale qu'ils font seuls si libéralement répandre aux femelles ; & je les défie tous de me la prouver.



CHAPITRE II.

Contre les Séministes.

UN des principales raisons qui font croire que les femelles répandent de la semence aussi bien que les mâles, c'est qu'on regarde communément l'effusion de cette liqueur comme la cause du plaisir qui l'accompagne chez les hommes ; & supposant que dans les deux sexes les effets semblables viennent de causes pareilles, les Séministes ne croient pas pouvoir donner au plaisir des femmes d'autre origine que l'épanchement de leur semence : mais cette idée populaire est une erreur, dont plusieurs Anatomistes ont déjà secoué le joug, sans le détruire à la vérité. Contens de donner chez les femmes une autre source au plaisir, ils n'ont point cherché à tarir l'ancienne. Pour moi, peu embarrassé de lui en indiquer une nouvelle, je vais chercher à dissiper la première. Il importe peu de découvrir sa véritable origine, pourvu qu'on fasse voir que ce n'est pas la semence : & c'est ce qu'il ne m'est pas fort difficile de prouver.

Suivant les Séministes, les femelles ne peuvent concevoir sans répandre de semence : d'ailleurs cette liqueur ne peut, ainsi que dans le mâle, couler sans produire le plaisir ;

plaisir ; d'où il suivroit que le plaisir seroit inséparable de la conception. Cependant combien de meres se plaignent du contraire ? la plupart, si on les en croit, ne trouvent dans les embrassemens de leurs époux, que la satisfaction, si douce à la vérité pour les cœurs bienfaits, de remplir exactement les devoirs de leur état. On voit même jusqu'à des amantes affirmer qu'elles ne reçoivent des caresses de leurs amans, (malheureux au centre du bonheur) que le plaisir généreux, ou délicat d'en procurer à ce qui les aime, ou qui leur est cher.

Celles qui sont dans l'heureuse impossibilité de donner sincèrement des marques d'une délicatesse ou d'une générosité pareille, n'en ont certainement pas l'obligation à la liqueur qu'elles répandent. Comment un Physicien peut-il se persuader que quelques gouttes d'une liqueur insipide soient capables de causer une sensation si agréable, de faire une impression si vive sur le parois d'un conduit, dont elles ne doivent arroser qu'une très petite portion ? Encore si c'étoit comme chez les hommes, dont la semence plus abondante remplit la capacité du canal étroit d'où elle jaillit, l'erreur seroit plus excusable.

Mais ce qui rend la chose plus difficile à comprendre, c'est que cet organe n'est pas, à beaucoup près, d'une sensibilité aussi grande, qu'on se plaît à l'imaginer : pour qu'il fût celui du plaisir, il devrait avoir un sentiment aussi délicat au moins que la langue : & est-il comme elle fourré, garni de houpes nerveuses ? Sa surface interne est spongieuse, sans cesse humide, & n'est pas plus parsemée de rameaux de nerfs que beaucoup d'autres parties.

La nature avoit de bonnes raisons pour n'y en pas mettre davantage. Ceux qui la supposent si sensible, ne se souviennent apparemment pas qu'elle est destinée à plus d'un usage ; & qu'après avoir servi d'entrée à la semence, elle doit aussi servir de sortie à l'enfant qui s'en est formé. Songent-ils bien à la dilatation prodigieuse, énorme qui pour cette opération est nécessaire à ce conduit & à la matrice ? Se représentent-ils, comme la première porte par où nous devons arriver au jour, l'orifice interne de la matrice, admettant à peine hors le tems de la grossesse le fœtus le plus fin ? Assûrément les douleurs de l'enfantement seroient encore bien autres qu'elles ne sont, si ces parties étoient aussi sensibles qu'on le veut. Si elles l'étoient assez pour causer à l'occasion de quelques gouttes d'une liqueur fade, un plaisir capable, malgré

malgré sa trop courte durée , de ravir la connoissance , il n'y a point de femme qui pût donner la vie , sans la perdre de douleur.

Le siège du plaisir doit être sans contredit la partie la plus sensible : & où est l'homme qui ne sache pas que le conduit dont il est question , n'est pas précisément l'organe doué du sentiment le plus fin. S'il en est quelqu'un qui l'ignore , qu'il le demande à sa femme.

Ce canal est si peu doué de cette qualité , que le plus souvent il ne sent seulement pas tomber la semence de l'homme : quelquefois les femmes les plus neuves ne devinent l'instant de sa chute , que par l'accélération subite des mouvemens précipités qui annoncent cette rosée féconde.

De-là les prouesses chimériques de ces galans qui ne sont que de faux braves. De-là ces exploits nombreux & fabuleux dont se vantent si souvent les nouveaux mariés , & que leurs moitiés , quelquefois novices , ont la simplicité de croire , ou la complaisance d'attester , moins à la vérité pour la gloire de leurs maris , que pour celle de leurs propres attraits.

Ainsi

Ainsi donc tout conspire à ravir aux fluides que répandent les femelles, l'honneur d'être la source de leur volupté. La qualité de la liqueur, sa quantité, la structure des organes, leurs différens usages, des expériences de plus d'une espèce, & les inductions qu'on en tire, concourent également en faveur de mon opinion. Cependant si les Séministes étoient d'assez mauvaise humeur, pour ne pas se contenter de ces raisons, je suis en état de leur en donner encore d'autres, tant cette vérité abonde en preuves.

Je suis persuadé que ce qui les entraîne dans l'erreur sur le compte des femelles, c'est le préjugé dans lequel ils sont à l'égard des mâles. Ils pensent que chez ces derniers la semence est incontestablement la cause du plaisir qu'ils trouvent à la répandre, & rien n'est plus évidemment faux. Je ne m'arrêterai point à en tirer les preuves ni de la nature de l'urèthre, ni de la qualité de la semence, bien moins propre que l'urine à agir sur les parois de l'urèthre, ni de l'obstacle que l'huile qui sort des prostates & précède la semence apporteroit à son action, ni quantité d'autres raisons ; je viens tout de suite au fait. Il y a un vieil axiome qui dit que *l'effet ne peut exister avant la cause* : or le plaisir existe
très-

très-certainement avant la semence ; que les Séministes concluent.

Il n'y a point à nier le fait. Si quelqu'un en doute , il faut , comme dit la chanson l'envoyer à l'Ecole , où il n'est apparemment jamais allé ; Car il y a peu d'Ecoliers de Cinquième qui ne soient en état de lui attester , de lui prouver même ce que j'avance. Dans les Colléges on apprend malheureusement à goûter le plaisir , on s'en rend capable long-tems avant que d'être en état de répandre de la semence : & je crains fort que les jeunes filles , élevées dans les Couvens , n'ayent aussi le malheur d'y trouver des instructions à peu près semblables.

Qu'on ne dise pas que ces joies anticipées ne sont qu'un essai , un prélude des délices réservées pour un âge plus mûr. Ceux qui ont goûté des unes & des autres , assurent qu'ils ne trouvent point de différence entre elles : & qu'il n'y en ait effectivement aucune , ou que du moins la semence ne soit pas précisément la cause des dernières , rien n'est plus aisé que de s'en convaincre par sa propre experience. On n'a qu'à faire attention , quand on le peut , au progrès & à la décadence de la volupté. On trouvera que son plus haut point est fixé à l'instant qui précède immédiatement

diatement le départ de la semence. Jusqu'à ce moment unique le plaisir monte & va toujours en augmentant; mais après le jet de la première goutte, il retombe aussi-tôt & va sans cesse en diminuant; de sorte qu'à proprement parler; la sortie de la liqueur le détruit, plutôt qu'elle ne le produit. Son effusion est la fin que la nature se propose en cette occasion. Le plaisir est le moyen dont elle se sert pour y arriver. Si-tôt qu'elle a attrapé son but, le moyen cesse. Elle nous traite comme des enfans, auxquels on donne des confitures pour les engager à manger du pain. Leurs lèvres friandes ont souvent l'adresse d'escamoter les confitures sans que leur dent fasse au pain la moindre brèche: que d'enfans parmi les peres & meres, ou ceux qui craignent de le devenir. Je dirai peut-être ci-dessous quel est chez les hommes l'organe immédiat de la volupté. On fait que son siège chez les femmes est cette partie qui a un faux air de ressemblance avec la différence spécifique de l'homme. Ainsi que les Séministes n'abusent plus de ce prétexte pour faire répandre de la semence au fémelles.

Un autre fondement de leur préjugé, peut-être plus difficile à détruire que le précédent, quoiqu'il ne soit pas plus solide que le premier, c'est la conséquence qu'ils

qu'ils tirent de la façon dont le mâle contribue à la multiplication de son espèce. L'égalité du concours de la part des deux sexes passe chez eux pour un point incontestable. Ils savent à n'en point douter, que le mâle répand de la semence ; & de là ils concluent que la même chose arrive à la femelle ; c'est fort mal conclure. Deux causes peuvent différemment , quoiqu'également , concourir à la même opération.

Nombre de gens attestent qu'ils ont vu de cette liqueur , mais un nombre sans comparaison plus grand de témoins plus croyables assurent qu'ils n'en ont jamais vu , quoiqu'ils aient beaucoup cherché à en voir. Comme il y a de la gloire à la faire répandre , en ce que son effusion passe pour un signe certain du plaisir qu'on a rendu , le témoignage de ceux qui disent en avoir vu doit être suspect.

Il doit l'être encore par un autre endroit. Etoient-ils en état de juger de la qualité de ce fluide ? S'ils ne sont pas trompeurs , ils se sont apparemment trompés. Ils ont pris pour de la semence ce qui n'est qu'une humeur onctueuse , semblable à celle qui dans le mâle précède la sortie de la semence réelle , pour enduire son passage , de peur qu'il ne s'y accroche quelques particules de cette substance précieuse.

cieuse. Dans la femelle, comme dans le mâle, cette liqueur anonyme, qu'on pourroit appeller *l'huile de Vénus*, sort des prostates & a le même office. Elle empêche que la semence du mâle ne s'arrête contre les parois du vagin. Peut-être y sert elle encore à faciliter, à rendre plus profonde l'introduction de ce qui porte cette semence jusqu'à l'ouverture interne de la matrice.

De mauvais plaisans à propos du second usage de cette liqueur que répandent les femelles, ne manqueront pas de s'écrier : voilà une précaution de la prudente nature peu nécessaire dans nos climats. Mais je leur répondrai qu'ils ont beau plaisanter, qu'il est cependant certain qu'elle est du mois quelquefois utile, & si elle ne l'est pas plus souvent, il y a peut-être plus de la faute de ces plaisans que du sujet de leurs plaisanteries.

J'avoue que cet épanchement n'est pas ordinairement nécessaire : aussi n'est il pas fort commun. Il ne se fait guères que chés quelques-unes de Vierges, qui cessent de l'être; ou par ces intrépides beautés qui à l'exemple heureux du jeune DAVID, ont le courage de combattre un GOLIATH; ou enfin par celles qui ont le bonheur de combler les vœux, de recevoir des leçons
de

de ces hommes aimables, consommés, passés maîtres dans l'art délicieux de donner, de communiquer du plaisir. Ce sont de nouvelles raisons de ne pas ajouter foi trop légèrement aux discours des témoins qui se vantent d'avoir vu de cette liqueur : le témoignage de ceux qui disent n'en avoir jamais apperçu me paroît bien plus sincère.

J'ai connu un jeune homme d'une fort jolie figure, qui étoit sur ce chapitre d'une curiosité insatiable. Entraîné presque par elle seule, à ce qu'il disoit après tous les objets qui pourvoient lui fournir l'occasion de la satisfaire, il n'épargnoit, comme un autre NEWTON, ni ses trésors ni sa peine, pour faire des expériences : & sur un nombre prodigieux qu'il a tentées avec sa jolie figure, il n'y en a jamais eue qu'une qui lui réussit : encore n'en étoit-il pas parfaitement content. Qu'on ne dise pas qu'apparemment il n'étoit pas un GOLIATH ; ou que dans les sujets qui avoient la complaisance de se prêter à sa curiosité, les organes du plaisir étoient émoussés, & les sources de la semence taries. Si l'on doit l'en croire, quant au premier chef, il étoit fort propre à faire réussir ces sortes d'expériences. Et pour les beautés qui vouloient bien en être de moitié, elles étoient la plupart foi-disant, Vierges, ou
tout

tout au moins de fort honnêtes femmes;
de ces femmes de bien qui se gouvernoient
mal. (b)

Mais, me dira-t-on, c'est aux Anato-
mistes qu'on doit s'en rapporter là-dessus;
& ils assurent que les fémelles, outre cet-
te liqueur onctueuse que je reconnois, ré-
pandent de véritable semence, Je m'en
rapporte d'autant plus volontiers à leur
témoignage & ils le méritent d'autant
mieux, que non-seulement ils doivent se
connoître aux espèces de liqueurs dont
il s'agit; mais soit dit sans les offenser,
ce ne sont pas ordinairement les personna-
ges les plus propre à les faire couler. Si
quelques-uns d'eux jouissent de cet avan-
tage, il ne doit pas être si rare qu'on le
dit. Mais qu'on m'en nomme un d'un
nom connu & respectable, qui dise avoir
été témoin du fait. Pour moi je n'en
connois point.

Les plus fameux, tels que M. WINS-
LOW, reconnoissent deux liqueurs que ré-
pandent les fémelles, l'une qui vient des
prostatés, ou des bords du Vagin, que j'ai
nommé *l'huile de Venus*; l'autre qui sort du
fond

(b) P. Corn. Com. du Menteur.

fond du Vagin, ou des bords de l'orifice interne de la matrice. La dernière suinte, pour ainsi dire, continuellement. Son usage est vraisemblablement d'humecter les parois du Vagin, pour en conserver la souplesse & en empêcher l'adhérence pendant les interstices des règles. C'est là sans doute ce qui fait que les femmes les plus attentives ne peuvent jamais rendre ces lieux parfaitement secs. Il en arrive à proportion autant chez nous. Pour la première liqueur, *l'huile de Venus*, elle ne paroît chés elle, comme chés nous-mêmes, que pour précéder l'acte de la génération. Sa fin principale est sans doute de dilater les bords du vagin, dont l'entrée est toujours la partie la plus étroite. Voilà les seules liqueurs dont, hors le tems des règles & des grossesses, l'existence soit bien constatée par le rapport des Anatomistes. Ceux qui admettent une troisième qu'ils honorent du nom de semence, ne parlent tous que sur des oui-dire, & dans la persuasion où ils sont que, dans les femelles comme dans les mâles, l'effusion de cette semence est la cause du plaisir qui accompagne l'acte prolifique; mais encore une fois cette effusion n'est fondée sur aucune preuve. Au contraire il y en a plusieurs qui l'anéantissent absolument.

10. A quel deſſein la nature pouſſeroit-elle cette (c) ſemence hors de la matrice, qui, ſuivant les Séminiſtes en eſt la ſource, & dans laquelle elle doit ſe mêler avec celle du mâle ? Il faut bien qu'il jette la ſienne hors de chez lui, pour l'inſinuer dans l'endroit où elle doit être déposée ; mais pour celle de la femelle, il n'y a pas de raiſon pour la faire ſortir de cet endroit. Comment ſ'y mêleroit elle avec celle du mâle, ſi elle en ſortoit lorsque cette dernière y entre ?

20. S'il étoit vrai que les femelles répandissent de la ſemence qui ſortit de la matrice, il n'en ſortiroit donc apparemment qu'une partie, l'autre y reſteroit, y attendroit celle du mâle pour ſe mêler avec elle ; & par conſéquent dans toutes les matrices des femelles diſſéquées après l'accouplement, on devroit trouver de la ſemence, au moins de la femelle : & c'eſt ce qui n'arrive point, témoin l'Auteur de *Venus Physique*

(c) *Le fond de la matrice eſt tapiſſé d'une membrane .. qui eſt parſemée de petits trous , par leſquels vraisemblablement ſort cette liqueur que la femelle repand dans l'accouplement.*
Venus Phyſ. I. Part. Chap. 2.

Le ſcavant Anatomifte, il fait ſortir la ſemence des femelles par l'embouchure des Vaiſſeaux qui fournissent le ſang des règles.

figue lui-même. Dans les matrices de *femelles de plusieurs animaux*, voyez jusqu'où va son attention. Il a la bonté de vous avertir que ce sont des *matrices de femelles* ; de peur apparemment qu'on ne s'imagine que ce sont des matrices de mâles. Qu'on dise après cela qu'il n'est pas exact & juste. Probablement il a voulu dire que dans les matrices de différentes espèces de brutes " disséquées après l'accouplement, on n'a point trouvé de cette liqueur. (d) " Pendant les deux mois de Septembre & " d'Octobre, dit-il ailleurs, (e) temps auquel les Biches reçoivent le Cerf tous les " jours, & par des expériences de plusieurs " années, voilà tout ce que HARVEY découvrit, sans jamais appercevoir dans " toutes ces matrices une seule goutte de liqueur féminale. " Cependant HARVEY est peut-être l'homme du monde qui a le plus fait de ces fortes d'expériences.

Enfin une troisième raison, à laquelle il me semble qu'il n'y a rien à répliquer, c'est qu'une femme qui reçoit les caresses de son mari, tandis qu'elle est enceinte, ne répand pas moins de liqueur qu'avant de l'être ; elle passe même communément pour avoir plus de plaisir : & ce plaisir assurément ne peut pas venir de l'effusion

B 2

d'une

(d) p. 21. (e) p. 51.

d'une liqueur féminale qui sort de la matrice ; puisque les Anatomistes conviennent tous qu'elle demeure exactement fermée pendant presque tout le tems de la grossesse ; donc la femelle ne répand point effectivement de semence. Cela me paroît démontré contre l'Auteur de *Venus Physique*.

Je sçais bien qu'il y a eu des Séministes qui faisoient venir d'une autre source la semence de la femelle : ils disoient qu'elle étoit contenue dans ses ovaires ; de chacun desquels elle s'écouloit par un vaisseau qui se divisoit en deux branches. L'une plus courte & plus grosse aboutissoit à la corne de la matrice : l'autre , plus longue & plus menue , avoit son embouchure jusque dans le col de la matrice , proche son orifice interne. C'étoit par le premier de ces deux conduits que la semence avant la conception couloit dans la matrice : elle s'évacuoit par le second pendant la grossesse ; & parcourant un chemin plus long, caufoit alors plus de plaisir. Cette explication étoit ingénieuse ; mais , malheureusement pour ces Auteurs on ne trouve point ces vaisseaux de communication des ovaires avec la matrice. Pour remédier à cet inconvénient on a vu des Séministes pousser l'obstination jusqu'à se retrancher sur leur invisibilité. Tel a été un certain

M. DE

M. DE LA MOTTE Accoucheur de Valogne, qui en 1718. prit la peine de se faire imprimer exprès pour nous faire part de ces efforts d'imagination. Il étoit bien bon de tant s'embarasser d'un chemin pour faire passer la semence des ovaires dans la matrice. Son digne émulateur l'Auteur de *Venus Physique* est bien plus habile. Il tranche tout d'un coup la difficulté, en faisant trouver la semence dans la matrice; sans se mettre en peine d'où, ni par où elle y vient. Ce que c'est que le génie!

D'ailleurs comment conçoit-on que dans la matrice, surtout des femmes qui ont eu des enfans, le mélange des semences se fit en assez grande quantité & assez exactement pour fermenter & produire par ce moyen le fœtus? C'est comme si un Chimiste répandoit sur une assiette, ou dans un plat deux gouttes de liqueurs qu'il voudroit faire fermenter, au lieu de les verser dans un verre. La fermentation me plaît assez; mais pour la produire on se sert d'un trop grand vase. J'en voudrois un plus petit que la matrice & plus proportionné à la foible dose des liqueurs qu'on suppose s'y mêler.

Par le moyen de ce mélange est-il possible de concevoir la formation des gémeaux? Celle des deux membranes dans
B 3 lesquel-

lesquelles chaque fœtus est enfermé? Ou plutôt ne conçoit on pas qu'elle est impossible dans ce système? C'est pourtant la plus excusable des erreurs qu'on a imaginées sur la génération. J'avois promis des faits, des raisons contre : il me semble avoir dégagé ma parole. Passons donc à celle des Animalistes.



CHAPITRE III.

Contre les Animalistes.

JE n'imiterai point ces vieux Philosophes entêtés de leurs opinions & sottement prévenus contre toutes les nouveautés, qui pour s'épargner la peine, que peut-être ils prendroient en vain, de réfuter les Animalistes, nient sans façon l'existence des animaux spermatiques; sans avoir seulement daigné occuper un instant leur yeux à s'éclaircir de la vérité du fait. Quoique je n'aie jamais eu occasion de m'en convaincre par le rapport des miens, je ne balance point à croire les témoins graves & nombreux qui me l'attestent. Peut-être aussi ma confiance vient-elle en partie du peu de difficulté que je trouve à détruire leurs prétentions.

Effe-

Effectivement elles me semblent encore plus mal fondées que celles des Séministes. Ceux-ci ont pour eux une raison tout au moins très-spécieuse, qu'ils rebattent sans cesse : c'est la nécessité d'admettre dans la génération une égalité de concours de la part des deux sexes : égalité sans laquelle il parait impossible d'expliquer, de comprendre la ressemblance des animaux indifféremment l'un ou l'autre des individus qui les ont engendrés, souvent avec tous les deux à la fois : & cette ressemblance si favorable en apparence aux Séministes, est encore plus contraire aux Animalistes. Si comme ils le veulent, le fœtus n'est autre chose que le ver qu'on voit nager dans la semence du mâle, comment peut-il se faire qu'il ressemble quelquefois à la femelle ? dira-t-on que c'est pour en avoir reçu la nourriture & le logement ? En ce cas pourquoi donc les troupeaux ne ressembleroient-ils pas aussi aux prairies ? D'ailleurs pourquoi les animaux ne ressemblent-ils pas tous à leur mère ? ne les a-t-elle pas tous logés & nourris ?

Cette ressemblance n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à la fortune des animaux spermatisés. Leur nombre, la façon dont on veut qu'ils se contiennent, leur figure, leurs prétendus ouvrages, jusqu'à leur vie, tout est contre eux.

B 4

Leur

Leur multitude innombrable ne s'accorde point du tout avec l'économie de la nature, magnifique à la vérité dans le dessein de ses ouvrages; mais toujours ménagere dans l'exécution. Que de milliers d'animaux inutiles: que d'enfans perdus pour un qui vient à bien! *nous avons*, dit-on, (f) *sous nos yeux des exemples d'une pareille conduite dans la production des arbres & des plantes.* La comparaison n'est pas juste. Quoique les fruits les graines que rapporte un arbre, une plante ne germent pas tous; cependant ils peuvent tous germer: leur mere commune, la terre leur offre un champ assez vaste pour les contenir & les faire fructifier tous: il n'en est pas de même des femelles par rapport à la quantité prodigieuse des animaux que le mâle dépose dans leur sein. De plus les graines, les fruits qui ne servent pas à produire des plantes, des arbres, ont un autre usage; ils sont l'aliment des habitans de la terre & de l'air: au lieu que les animaux spermatiques qui périssent, deviennent d'une inutilité parfaite. *Combien de milliers de glands, poursuit-on, tombent d'un chêne, se dessèchent ou pourrissent, pour un très-petit nombre qui germes & produira un arbre!* Je ne sçavois pas que pour produire un
chêne

(f) Venus Physiq. pag. 82.

chêne plusieurs glands fussent nécessaires. *Mais, ajoute-on, ne voit-on pas par là même que ce grand nombre de glands n'étoit pas inutile, puisque, si celui qui a germé n'y eut pas été, il n'y auroit eu aucune production nouvelle, aucune génération? Quel raisonnement! son auteur n'a-t-il pas senti qu'on pouvoit le rétorquer, en lui demandant comment il n'a pas vu lui-même, que pour produire le chêne en question, tous les glands qui ont pourri étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il suffisoit du seul qui a germé?*

La façon dont on veut que les animaux spermatiques soient de pere en fils contenus les uns dans les autres à l'infini, est à mon avis, une des erreurs les plus extravagantes dans lesquelles soit jamais tombé l'esprit humain. Quel peut être le fondement sur lequel elle est appuyée? Car je n'en vois aucun: à moins que ce ne soit la possibilité. La divisibilité de la matiere fait, dit-on, entrevoir, Dieu sçait comment; qu'il est absolument possible que les animaux soient enfermés les uns dans les autres à l'infini, donc ils sont effectivement ainsi contenus. Belle conclusion! de tout tems de ce qu'une chose existoit, on a conclu qu'elle étoit possible; mais de ce qu'elle est possible, s'est-on jamais avisé d'inférer qu'elle existoit. Voilà sans contredit

credit une nouvelle méthode de raisonner. Plût à Dieu qu'elle fût aussi bonne que l'ancienne ! Combien de mortels s'écrieroient ? Je puis devenir un CRESUS ; donc j'en possède les trésors. Je puis être Roi ; donc je régne. Pour moi plus modeste , ou plus ambitieux , je dirois dans mon cœur , la charmante Olympe peut faire ma félicité ; donc je suis heureux. Mais que l'ingrate me fait bien sentir la fausseté de cette conséquence.

Il seroit à souhaiter que je fissé aussi bien sentir aux Animalistes celle de leur opinion. Comment imaginent - ils qu'un mâle contienne tous ses descendants ? C'est sans doute dans ses vésicules séminaires : mais il est évident qu'elle ne contiennent seulement pas ensemble les différens enfans du même pere. Car il n'est que trop certain qu'on épuise souvent ces réservoirs de façon à n'y laisser aucun de leurs petits poissons spermatiques , ni aucune goutte du fluide dans lequel ils ont coutume de nager. Dans ces circonstances où sont renfermés ceux qui naissent plusieurs années après ? Il est clair qu'ils sont avec la semence philtrés de la masse du sang , le sang se forme du chile , le chile est la plus subtile partie des alimens , tels que les fruits , les légumes ; donc la semence & ses petits hôtes sont originairement contenus en substance

stance dans les fruits , les légumes ; & non pas dans l'animal , du moins avant qu'il ait pris ces alimens. Par conséquent ce mâle ne contient seulement pas tout à la fois les petits qu'il en gendre en différens tems un peu éloignés ; & cela fuivant le principe des Animalistes mêmes , bien loin de renfermer de père en fils sa nombreuse postérité.

Encore une chose qui me déplait beaucoup dans les animaux spermatiques , c'est leur figure. Si véritablement ils font les rejettons de l'animal dans la semence duquel ils nagent , pourquoi n'en ont-ils jamais la forme ? Pourquoi celle d'un méprisable ver , d'une grenouille naissante cache-t-elle à nos yeux , armés de microscope , le Roi même des animaux ? Par quel hazard la graine des quadrupedes ressemble-t-elle à celle de l'homme ? Comment cet orgueilleux tiran de tout ce qui respire peut-il se reconnoître au travers de déguisemens si vils ? & se donner des vers pour successeurs ? Enfin à quoi bon tous ces mystères de la nature ? La vie ne sera donc plus qu'une espèce de bal général , où tous les animaux viennent en masque danser , les uns un menuet , les autres une contredanse ?

Au

Au surplus dire , pour expliquer l'origine des animaux , qu'ils viennent de ces vers spermatiques , déjà vivans dans la liqueur féminale de leur pere , ce n'est pas lever la difficulté ; ce n'est que l'éloigner d'un degré , & supposer ce qui est en question : car il reste toujours à sçavoir d'où viennent eux-mêmes ces animaux spermatiques , comment ils sont devenus ce qu'ils sont.

Ces demandes , quoiqu'affez embarrassantes , ne sont pas les seules de ce genre qu'on pourroit faire sur leur compte. Pour peu qu'on fût curieux , on seroit bien aise de savoir entre autres merveilles , comment ces habiles ouvriers , dès qu'ils sont déposés dans la matrice , travaillent comme de petits perdus à s'y attacher par les fils qui forment l'arriere-faix , & comment ils ourdissent cette double membrane dont ils se forment une tente , sous laquelle achevant secrètement leur métamorphose , ils campent jusqu'au jour de leur avènement à la lumière. Puisque jusqu'à leur transmigration ils se sont bien passés d'un tel secours , quel besoin en ont-ils dans un lieu & dans un temps où ils ne sont que croître & devenir de plus en plus vigoureux ? Cette enveloppe se trouvant toujours faite avant les filets qui l'attachent à la matrice , où ses invisibles auteurs

auteurs prennent-ils de quoi la fabriquer & se nourrir pendant qu'ils la fabriquent ? comment en venant au monde oublient-ils si promptement tous leurs jolis métiers, semblables aux enfans de Paris, qui, dit-on, deviennent fots en grandissant ?

Pour rendre raison des deux premiers prodiges, l'Auteur de *Venus Physique* cite l'exemple de quelques insectes tisserans de leur profession, traillleurs mêmes, qui filent des étoffes dont ils se coupent & se font fort adroitement des habits, dont ils se construisent des maisons ; mais cet esprit vif & léger, qui ne veut pas toujours prendre la peine de réfléchir, n'a pas fait attention que ces artisans laborieux sont toujours des animaux faits & non pas à naître. On en voit bien se construire des espèces de tombeaux ; mais on n'en a, je crois, encore vû aucun bâtir son berceau. Est-ce avant que d'éclore que les oiseaux font des nids ?

Que répondra-t-il à ceci ? l'expérience nous apprend, & pour son honneur, je veux bien croire que, dans le cours des recherches multipliées qu'il a faites sur ce sujet, elle lui a appris à lui-même que, quand un mâle en des tems peu éloignés répand plusieurs fois de la liqueur dont il s'agit, les dernières effusions sont désertes &

& totalement dénuées d'animaux spermatiques : cependant il est certain qu'elles ne sont pas moins fécondes que les premières. Pour le prouver je n'ai pas besoin de recourir aux exploits incroyables de ce vigoureux héros qui , à la gloire des Anciens & à la honte des Modernes , sçut dans le cours d'une nuit métamorphoser cinquante sœurs , vierges encore , en autant de meres & meres de garçons. Je sçais des faits un peu plus récents & plus sûrs que celui-là , qui n'ont que trop bien prouvé que , lorsqu'on a peur de devenir pere , on ne doit pas se fier à la huitieme ou neuvieme effusion. Heureux ceux qui peuvent en craindre les effets ! Mais comment les partisans des animaux spermatiques les expliqueront-ils ?

Que les Animalistes de bonne foi se jugent sur ces raisons. Si elles ne fussent pas pour leur faire abjurer leur erreur, j'en réserve encore quelques-unes qui leur sont communes avec les Ovistes ordinaires, contre lesquels je les rapporterai.

Mais quel sera donc l'usage des animaux spermatiques ? A quel dessein la nature les aura-t-elle placés aux lieux où ils se trouvent ? Les premières réflexions que je fis sur cette matiere , m'en avoient fait imaginer un singulier. Déjà persuadé que la
semen-

semence ne pouvoit par elle-même causer en sortant le sentiment délicieux qui l'accompagne, je l'attribuois au chatouillement causé par les mouvemens rapides & divers dont on dit que sont agités les habitans de cette liqueur; mais les réflexions que j'ai ci-dessus rapportées contre les Séministes, me firent bientôt reconnoître que j'étois dans l'erreur.

Je crois avoir depuis ce temps rencontré plus juste en pensant que ces petits animaux n'ont aucune utilité relative à celui dans la semence duquel ils nagent. Ils sont là pour leur propre commodité, uniquement parce qu'ils s'y trouvent bien, tels que quantité d'autres que le microscope a fait découvrir en mille endroits, où l'on n'en soupçonnoit pas plus que dans la semence des mâles.

“ M. JOBELOT ... a découvert au microscope un nombre prodigieux d'animaux singuliers dans les infusions de foin, de paille, de blé, de fené, de poivre, de sauge, de melon, de fenouil, de framboise, de thé, d'anémone royale, &c. Il a vû dans une effusion d'anémone avec de l'eau commune un animal nouveau couvert d'un beau masque de figure humaine bien formé., C'est dommage que les Animalistes n'en ayent pas apperçû de sem-

semblables dans la liqueur prolifique de l'homme.

“ Il a vu (*M. Jobelot*) dans l'infusion
 „ de paille de blé de nouveaux poissons ;
 „ il a vu dans le cœur de ces Poissons im-
 „ perceptibles des mouvemens *alternatifs* de
 „ diastole & de systole ; dans la même in-
 „ fusion il a vu successivement des animaux
 „ de différente espèce , il a vu ces animaux
 „ qui seroient perdus pour nous sans le se-
 „ cours du microscope , sauter , s'élancer ,
 „ faire des culbutes très réjouissantes , évi-
 „ ter tous les obstacles dans leur chemin ,
 „ tant ils ont les yeux bons ; & après bien
 „ des expériences , on ne craint pas d'assu-
 „ rer que de neuf mille sortes de plantes
 „ connues de *M. TOURNEFORT* , il n'y en
 „ a presque pas une , qui étant mise en in-
 „ fusion avec de l'eau commune , ne don-
 „ ne au bout de quelques heures , ou de
 „ quelques jours , soit en été soit en hyver ,
 „ une multitude innombrable de petits ani-
 „ maux vivans , qu'on voit nager dans la
 „ plus petite goutte d'eau „ (g) *M. DE MA-*
LEZIEU a vu au microscope des animaux
 27. millions de fois plus petits qu'une mi-
 te. (h) *M. LEUWENHOEK* dit qu'il en
 a trouvé

(g) *Phys. nouv. du P. REGNAULT* édit. 3e. Tom.
 III. p. 184. 185.

(h) *Ibid.* p. 186.

a trouvé dans un chabot plus que la terre ne peut porter d'hommes. (i) M. PAULINI veut, dans une dissertation qui parut en 1703. que tout soit plein de vers imperceptibles à la simple vue, & d'œufs de vers, mais qui n'éclosent point par tout. Il attribue aux vers la plupart des fièvres malignes & des maladies contagieuses.

Cela posé, pourquoi n'en pas admettre jusques dans la semence des animaux? C'est, dira l'Auteur de *Venus Physique*, parce qu'on n'en découvre point dans leurs autres liqueurs. Avec sa permission, le fait n'est pas vrai. M. HARTSOEKER a remarqué dans l'urine gardée quelques jours, des especes de petites anguilles, (k) mais quand bien même il ne s'en trouveroit que dans la semence, il ne seroit pas difficile de rendre raison de la préférence que ces vers lui accordent. C'est une preuve qu'ils sont bons gourmets & qu'ils se connoissent en liqueurs. Ils choisissent pour nourriture la portion la plus exquise, la plus épurée de notre sang. Apparemment qu'ils ne trouvent pas les autres fluides de leur gout, ni assez délicats. Je ne doute pourtant point que leurs œufs n'y nagent

(i) *Phyf. nouv. du P. REGNAULT*, édition 3^e.
Tom. III. p. 184. 185.

(k) *Ibid.* p. 186. C

nagent aussi en très grande quantité. Mais une autre raison qui peut encore les empêcher d'y éclore, c'est le peu de tems que ces liqueurs restent dans leurs réservoirs; le peu de chaleur qu'elles y sentent: & c'est vraisemblablement pour cela qu'il faut garder quelques jours l'urine pour y appercevoir des anguilles. La semence au contraire est ordinairement conservée dans les vésicules féminaires assez de tems pour donner aux vers celui d'y éclore tout à leur aise. Quand on ne l'y laisse pas séjourner assez, elle devient inhabitée & n'offre aux regards les plus perçans & les plus attentifs aucune trace d'être vivans, comme l'a remarqué HARTSOEKER lui même, *dans la semence d'un homme qu'il examina après avoir connu une femme plusieurs fois de suite.* (1) Ces vésicules d'ailleurs sont pour ainsi dire la zone torride du corps des animaux. Il y fait extrêmement chaud, sur tout pendant l'exercice qui procure la liberté à leurs petits prisonniers, & cette chaleur facilite beaucoup leur naissance.

J'ai même dans l'idée qu'elle n'arrive que dans ce moment. Le suivant, dira-t-on, est celui de leur mort: *c'étoit bien la peine de naître.* Oui, sans doute; & si l'on
com-

(1) Anat. de DIONIS edition 6. p. 354.

comparoit le cours de leur vie à leur taille, on trouveroit peut être qu'ils vivent à proportion plus long-tems que des animaux beaucoup plus gros. Respirer un quart-d'heur parmi eux, est le sort d'un *Mathusalem*. Peut être ont ils trouvé pendant ce tems celui de faire l'amour, d'en goûter les douceurs & de laisser des héritiers. Nous avons après cela bonne grace à nous plaindre de la durée de nos plaisirs. Leur œufs enlevés en l'air se mêlent bien-tôt à celui que nous respirons. De nos poulmons ils passent dans notre sang, de la masse duquel ils sont philtrés avec la sémence, dans laquelle ils doivent éclore, & ainsi se perpetue leur espece.

Il pourroit pourtant aussi se faire que leurs œufs fussent déposés dans les alimens comme dans des magasins, principalement dans les fruits, les légumes, dont se nourrissent les differens animaux; & je serois assez volontiers de cet avis: d'autant plus que je doute fort qu'on trouve constamment la même figure aux vers qu'on observe dans la liqueur prolifique de deux mâles de la même espece, ou même dans la sémence d'un seul considérée en differens tems. Mais quand on la trouveroit toujours cette même figure, cela ne prouveroit en leur faveur autre chose, si non que la sémence dans laquelle ils nagent,

C 2 n'est

n'est propre à faire éclore que les vers de de leur espèce. Je soupçonne encore qu'il n'y a aucune proportion entre les animaux spermatiques & ceux qui les croient suffire pour renverser le système dont ils font l'unique fondement : car de même qu'un œuf de poule tient un certain milieu entre ceux de dinde & de pigeon, le ver qui doit reproduire un chien, par exemple, devrait tenir une espèce de milieu entre le rejetton du cheval & celui du lapin, être plus petit que l'un & moins insensible que l'autre ; mais la vérification de ces soupçons, de ces doutes, est elle nécessaire à mes Lecteurs pour les préserver de l'opinion des Animalistes, ou pour les y faire renoncer ?



CHAPITRE IV:

En faveur des Ovistes.

QUelle foule de raisons & d'expériences favorables aux Ovistes, ou du moins aux œufs ! ils en ont plus pour eux que je n'en ai rapporté contre le Animalistes & les Séministes ensemble. L'uniformité générale de la nature dans les opérations semblables, l'existence incontestable d'œufs chés les femelles de tous les animaux,

maux, la situation des ovaires, leurs connexions avec la matrice, le seul conduit qui communique de l'une avec chacun des autres, sa figure conique & recourbée, le rapport de la forme de chaque ovaire avec celle de l'extrémité supérieure de ce conduit, la structure singulière de cette extrémité, la contiguité de l'autre avec les cornes de la matrice, les œufs trouvés, tantôt prêts à quitter l'ovaire, tantôt déjà tombés dans le canal formé pour leur donner passage, & tantôt tout à fait descendus dans la matrice, relativement aux différens tems écoulés depuis le moment de la conception; le nombre de ces œufs égal à celui des cicatrices faites à l'ovaire, la double poche dans laquelle on trouve constamment enveloppés tous les animaux jusqu'à l'instant de leur naissance, la formation même de quelques-uns dans le canal qui va de l'ovaire à la matrice; voilà les témoins également nombreux & convaincans qui déposent en faveur des œufs: écoutons & examinons leurs dépositions.

La nature ne fait rien en vain , disent les Philosophes , elle ne multiplie point les êtres fans nécessité ; & l'expérience , conforme à ces sages principes , nous apprend que jamais elle n'emploie plusieurs moyens pour produire les effets qui peuvent s'opérer par un feul , elle en varie bien l'application :

C 3

fou-

souvent même on diroit qu'elle se plaît à pousser cette variété, toujours agréable, jusqu'à rendre méconnoissable aux yeux vulgaires le moyen dont elle se sert; mais ce n'est jamais aux dépens de la loi générale qu'elle semble s'être imposée. Ainsi l'Orphée de nos jours (m) & son charmant écho (n), savent doubler, tripler, diversifier en cent façons un même air qui en plaissant à toutes les oreilles, n'est reconnu que par les Scavans. Les plantes nous offrent un exemple sensible de cette admirable conduite. Leurs graines varient à l'infini, relativement aux espèces qui les ont produites & qu'elles doivent reproduire; mais ce sont toujours des graines; c'est-à-dire des petits sacs, des enveloppes dans lesquelles la semence des plantes est renfermée, ne peut-on pas en dire autant à proportion des arbres & des fleurs? Ne pourroit-on pas même pousser plus loin l'analogie? les œufs des poissons, ceux des insectes & des oiseaux, que sont ils au fond? Si non des espèces de graines? les œufs, les oignons, les fruits & les graines contiennent & sont destinés à reproduire d'une même façon générale, les poissons, les insectes, les oiseaux, les fleurs, les arbres & les plantes. Pourquoi veut-on que la nature ait fait une exception pour quel-

(m) M. RAMEAU. (n) JELIOTTE.

quelques animaux, & qu'elle ne les produise pas sur un modèle de génération commun à tous les autres êtres vivans ? en vérité, quand j'y réfléchis, je suis surpris que les Médecins un peu Physiciens, les *Hypocrates*, les *Galiens*, accoutumés à trouver toujours les fœtus dans des enveloppes, n'aient pas conjecturé que leur génération se faisoit à peu près comme celle des oiseaux & des poissons.

Ce qui avoit échappé à la pénétration de ces sublimes génies, ce qu'ils n'avoient pas seulement soupçonné, est enfin devenu certain par le secours de la trop lente expérience & de je ne sçais quel Anatomiste, dont cette seule découverte méritoit bien de transmettre le nom à la postérité. J'ai regret de ne le pas sçavoir, non plus que celui du chef des Ovipètes ; mais ni l'un, ni l'autre ne sont jamais parvenus à ma connoissance, & je crains fort qu'ils ne soient tombés dans un indigne oubli. Quoiqu'il en soit, on trouva vraisemblablement sans y penser le nid où la nature avoit caché les œufs des animaux vivipares ; & une fois trouvé dans une espèce, on le découvrit aisément dans toutes les autres, où les Anatomistes prirent la peine de les chercher. Partout, & spécialement chés la femme, on le trouva double & situé, non pas dans la matrice, à cause des inconvé-

C 4

niens

niens auxquels l'auroient exposé les règles & la grossesse, mais à ses côtés & un peu au-dessus de son fond ; auquel il est attaché par deux cordons, qu'on a jadis regardés mal-adroitement comme des vaisseaux par où la semence de la femelle pendant l'accouplement s'écouloit dans la matrice, pour s'y mêler avec celle du mâle ; & qui ont si fort & si long-tems entêté les Séministes dans leur séduisante erreur.

Ces réservoirs connus des Anciens sous le nom de testicules reçurent des Modernes celui d'ovaires, en l'honneur des œufs dont ils font l'assemblage. Ces œufs sont dans la femme gros chacun comme un petit pois. Ils tiennent & des œufs des oiseaux & de ceux des poissons ; en ce que, comme les uns, ils contiennent une liqueur limpide & gluante, telle que le blanc d'œuf ordinaire, dont elle a le goût, & avec lequel ils partagent la propriété de s'endurcir au feu ; & comme les autres. ils ne sont recouverts que d'une peau mince & molle. La mollesse de cette foible membrane est un frivole fondement sur lequel s'appuient quelques chicaneurs pour leur refuser le titre d'œufs, comme si elle n'étoit pas suffisamment justifiée par celle des œufs des tortues, des serpens, des lézards & des poissons ; par la nature du lieu qui doit leur servir de retraite & par les racines

racines qu'ils doivent y jeter pour en tirer la nourriture & l'accroissement du germe qu'ils renferment. Sans compter les autres inconveniens qu'un chacun peut aisément appercevoir, comment ces racines auroient-elles pû se faire un passage au travers d'une coque aussi dure que celle des œufs ordinaires ?

Il ne faut pas se laisser prévenir contre eux par la comparaïson de leur volume avec celui des œufs des oiseaux. Ceux d'une poule sont à la vérité bien plus gros que ceux d'une femme; mais on n'en sera point surpris, ou du moins on cessera de l'être, si l'on fait attention, que les œufs des animaux ovipares, outre leur germe, qui n'est peut être pas la cent milieme partie de leur matiere, contiennent ses petites provisions faites par la nature pour tout le tems qu'il doit passer dans sa coquille : au lieu que l'œuf d'un animal vivipare, ne renferme gueres que les parties de son embryon. Cette inégalité surprenante au premier coup d'œil n'est pas sans exemple parmi les corps qui végétent. L'oignon d'une fleur est souvent plus considérable qu'un gland : cependant quel rapport y a-t-il entre un chêne & cette fleur ? seroit-il permis de comparer aux graines des plantes les œufs des insectes & des poissons, ceux des oiseaux aux oignons des fleurs & les
œufs

œufs des animaux vivipares aux fruits des arbres , ou plutôt à leurs pepins & à leurs noyaux ?

Peu de tems après la découverte des œufs, Falloppe fit celle de deux conduits , qui des deux côtés du fond de la matrice , s'élevent vers les ovaires. Leur figure recourbée leur fit donner le nom de *trompes* , auquel pour récompenser leur inventeur on ajouta le sien , en les appelant *trompes de Falloppe*. Ces deux conduits ne sont pas comme les cordons qui attachent les ovaires à l'utérus ; ils sont très-sensiblement creux , sur tout par leur extrémité supérieure , & les seuls qui communiquent de la matrice aux ovaires. Non-seulement ils sont tortueux, mais d'autant plus étroits qu'ils approchent de la matrice , de peur que s'ils eussent été droits , perpendiculaires , ou à peu près & d'un diametre cylindrique , égal dans toute leur longueur , leur descente n'eût été trop rapide pour les œufs & ne les eût fait arriver dans le lieu destiné à les recevoir , avant que la nature y eût fait les préparations nécessaires. Ces trompes sont chez les animaux vivipares l'office de l'entonnoir ; dans les ovipares , la structure en est toute admirable , mais sur tout celle de leur extrémité supérieure , du pavillon recourbé vers l'ovaire voisin , auquel il n'est attaché que par la plus longue de ses dé-
cou-

coupures , & d'une façon lâche ; pour avoir une pente plus douce. Quoique l'ovaire & le pavillon ne soient pas contigus, le rapport de leurs formes ovales prouve visiblement qu'ils sont fait pour être dans l'occasion appliqués l'un sur l'autre. Afin que cette application soit encore plus exacte, plus étroite , de peur que le pavillon de la trompe ne laisse échapper quelque œuf dans la capacité du ventre , ses bords sont découpés , déchiquetés en maniere de franges , & intérieurement plissés. *Les plis sont à la concavité du pavillon en maniere de feuilletés* (o) , afin de soutenir en tombant l'œuf, dont la chute pouvoit nuire à l'arrangement déjà commencé des parties qu'il contient. Enfin l'embouchure des trompes est contigue aux cornes de la matrice , dans lesquelles elles déposent les œufs , qui ont coutume de germer en ces recoins , où se trouvent presque toujours les fœtus. Quê de ménagemens ! quelle mécanique ! à quoi serviroient ces organes merveilleux sans l'usage que je leur assigne ? Que les Animalistes & les Séministes leur en donnent un autre. Il faut avouer , que du côté de la structure des parties , les Ovipètes ont tout l'avantage sur leurs adversaires.

Celui

(o) M. WINSLOW exp. anat. tom. 4. pag. 254.

Celui qu'ils retirent de l'expérience n'est pas moindre. Plusieurs Anatomistes ont trouvé des œufs les uns à demi détachés de l'ovaire , les autres tombés dans les trompes , où déjà parvenus presque dans la matrice , suivant le tems passé depuis l'accouplement , & cela en raison des cicatrices observées aux ovaires. . " Quand un
 „ œuf est prêt à tomber , dit DIONIS , (p)
 „ il ne tient plus à l'ovaire , que par une
 „ foible & petite queue , comme le fruit
 „ mûr à l'arbre , lequel en cet état tombe
 „ par la moindre secouffe qu'on y donne :
 „ j'ai souvent trouvé à des femmes que j'ai
 „ disséquées de ces œufs à demi détachés , &
 „ d'autres qui l'étoient tellement , qu'ils
 „ pendoient à l'ovaire , comme une perle à
 „ l'oreille , ne tenant plus que par quelques
 „ filets membraneux. „ La description que
 M. LITRE nous donne d'un ovaire qu'il disséqua , dit l'Auteur de *Vénus Physique* , mérite beaucoup d'attention. Il trouva un œuf dans la trompe ; il observa une cicatrice sur la surface de l'ovaire qu'il prétend avoir été faite par la sortie d'un œuf. (q) Mais cela n'approche pas encore de ce que rapporte GRAAF. Dans les dissections de quantité de femelles qu'il avoit fait couvrir
 expès

(p) Page 385. 386.

(q) Page 43. 45. 46.

exprès, il dit que vingtquatre heures après l'accouplement, il a toujours trouvé inflammation à l'ovaire; au bout de deux jours l'altération plus considérable; quelque tems après des œufs dans la trompe, ou dans la matrice lorsque les fémelles avoient été dissequées un peu plus tard. Enfin il assure avoir toujours compté aux ovaires les vestiges d'autant d'œufs détachés, qu'il en trouvoit dans les trompes, ou dans la matrice. Peut-on désirer des observations sur cette matiere plus exactes, plus positives & plus convaincantes?

Mais si elles laissoient quelque doute, ne seroit-il pas entierement détruit par cette poche dans laquelle on trouve constamment enveloppé le germe de tous les animaux vivipares? D'où peut venir cette membrane, si ce n'est celle de l'œuf même, dilatée, étendue à proportion des besoins & de l'accroissement de l'embrion? de cette maniere rien n'est plus simple, ni plus naturel que sa formation, qui, dans le sentiment des Animalistes & celui des Séministes, devient un véritable mystère. Cette considération m'a toujours extrêmement frappé & me paroîtroit seule décisive en faveur des œufs.

On diroit que pour rendre la conviction plus complete, la Nature a pris plaisir

fir à en arrêter quelques-uns dans les trompes de Fallope , à les y faire germer, pousser des racines & croître comme dans la matrice , malgré l'humeur qui a coutume d'arroser les parois de ces conduits , pour les empêcher de se boucher , & pour les rendre glissans. DIONIS entre autres Anatomistes , en a rapporté plusieurs exemples qui sont démonstratifs ; principalement ceux dont il a été témoin ; tel que celui de la femme grosse de sept mois, morte à l'Hôtel-Dieu de Paris , dans la trompe droite de laquelle on trouva l'enfant. L'Auteur de *Venus Physique* que rien n'embarasse , soutient & prouve à son ordinaire , qu'un pareil phénomène peut s'expliquer à merveilles par le mélange des deux semences. *Le fœtus*, dit-il, *de quelque manière qu'il soit formé , doit se trouver dans la cavité de la matrice ; & les trompes ne sont qu'une partie de cette cavité.* Les trompes une partie de la cavité de la matrice ! sur ce pied il ne seroit pas surpris de voir des fœtus se former dans le vagin ; car ce n'est non plus qu'une partie de la cavité de l'utérus , mais en admettant pour un moment le mélange ordinaire des deux semences , comment cette liqueur contre son propre poids seroit-elle montée dans les trompes ? & supposé qu'un accident l'y eût poussée , comment y seroit-elle demeurée suspendue ? sa pesanteur

fanteur seule n'auroit-elle pas fuffi pour la faire retomber dans la matrice ? Il faut avoir bien peu de connoiffance de la nature des fluides pour en parler ainfi. N'est-il pas clair que le fétus ne fe trouve engagé dans la trompe que pour y avoir été mal-heureufement retenu par l'exiguité du canal conique , qui l'avoit reçu de l'ovaire pour le conduire dans la matrice ? Il faut être Pyrronien pour ne pas fe rendre à l'évidence de ces preuves.

Cependant , malgré leur force , j'avoue que le fyftème des œufs n'est pas fans difficultés : mais auffi j'ofe affûrer que ces difficultés ne font pas fans réponfe : du moins je n'en connois aucune de ce genre. Je fuis de bonne foi & prétends dire fincèrement le pour & le contre. J'ai affez de confiance aux motifs qui m'ont déterminé fur le choix que j'ai fait , pour efperer qu'ils n'aurent pas moins de pouvoir fur l'efprit de mes lecteurs , pourvû qu'ils foient exempts de préjugés , ou capables de s'en défaire.

Les plus fortes objections qu'on puiſſe propofer contre les œufs , font peut-être les expériences de HARVEY ; il a eu beau diſſéquer des biches & des daines , dit-on , dans un tems où elles reçoivent tous les jours le mâle , il n'a jamais trouvé de ſemence

mente dans leur matrice. Eh bien ! qu'en conclure ? tout au plus qu'il n'y en avoit pas alors. Une seule expérience telle que celle de VERHEYEN, qui en a trouvé en abondance dans la matrice d'une genisse, est plus efficace pour prouver qu'elle y entre, que toutes celles de HARVEY ne le font pour prouver qu'elle n'y entre pas. Si ce dernier s'étoit contenté d'inférer de ses observations que la semence du mâle ne séjourne pas dans la matrice, il n'y auroit eu rien à lui dire, & il eût raisonné juste. Mais Messieurs les Anatomistes ressemblent à Mrs. les Astronomes : ils ne se piquent pas communément d'être grands dialecticiens, & je crois qu'ils ont raison. Ces deux espèces de Philosophes subalternes & analogues, peu faits pour raisonner, ne semblent destinés qu'à se servir de leurs yeux, du télescope & du scalpel, & à rendre de ce qu'ils ont vû un compte exact aux Physiciens leurs Seigneurs, qui sur leur rapport jugent les systèmes, confirment ou anéantissent les anciens, les réforment & en créent des nouveaux.

L'Auteur de *Venus Physique* pourra-t-il souffrir qu'avec le secours de cette Logique dont il fait si peu de cas & d'usage, on tourne au profit des œufs ces mêmes expériences de Harvey, qu'il avoit jugé leur être si contraires ? il faudra pourtant bien

bien qu'il le souffre ; je ne vois pas du moins comment il pourroit l'empêcher. Car vous convenez , lui dirois-je , & l'expérience de VERHEYEN prouve que la semence entre dans la matrice ; celles de HARVEY démontrent qu'elle n'y séjourne pas : que voulez-vous donc qu'elle devienne ? il n'y a point là à choisir , elle n'a pas d'autre chemin à prendre que celui des ovaires. Aussi le prend-t-elle régulièrement , & ne reste-t-elle pas pour l'ordinaire en quantité fort sensible dans la matrice. Si cela est arrivé une fois , c'est par un accident qui ne tire point à conséquence ; c'étoit le coup d'essai d'une jeune vache , dont la matrice novice encore ne faisoit apparemment pas bien son métier , & retint mal à propos pour elle ce qui lui avoit été confié pour le faire passer ailleurs.

Je ne prétends pas néanmoins que toute la semence soit portée aux ovaires, une partie doit par les orifices des veines de la matrice s'introduire dans la masse du sang, ou par la fermentation , elle cause les ravages , les désordres auxquels sont exposées les femmes nouvellement enceintes. C'est même une suite nécessaire de la façon dont on verra ci-après que la semence est poussée vers les ovaires. Quand les deux faces de l'utérus s'appliquent l'une contre l'autre , la liqueur qu'il contient

D

tient est obligée d'enfiler rapidement les trompes de Fallope ; mais cela ne se peut faire sans que toute la membrane interne de la matrice en soit imbibée , surtout dans les cornes , à cause de leur proximité avec l'embouchure des trompes & des deux espèces de cul-de-sac qu'elles forment aux deux coins de la matrice , dans lesquels s'engage une partie de la liqueur chassée vers les trompes. Aussi est-ce en ces endroits qu'on apperçoit les premiers & les plus grands changemens. Les parois de ces réduits s'enflent d'abord. Ensuite il en sort des excroissances spongieuses sembles à des mamelons , qui doivent servir de base au *placenta*. Quelque tems après paroissent des filamens étendus d'une corne à l'autre de la matrice , qui vont en formant une espèce de réseau semblable aux toiles d'araignée , s'entrelasser au-tour des mamelons.

C'est de ce réseau que HARVEY s'est imaginé bonnement qu'étoit formée l'enveloppe qui renferme le fœtus : & ce travers malheureusement une fois saisi , l'a empêché de découvrir la vérité. Cependant combien de motifs devoient le lui faire abandonner ? car il n'a sûrement pas vu l'enveloppe se former du réseau : il avoit seulement vu le réseau s'ourdir des filets répandus par la matrice ; ensuite il a trou-
vé

vé la poche toute formée : & il a mal à propos voulu qu'elle ne fût qu'une métamorphose du réseau. Mais comment a-t-il pû concevoir que les fils dont il étoit tissu se soient détachés de la matrice pour composer une membrane sphérique ? pourquoi d'ailleurs se feroient-ils tout-à-fait détachés pour avoir la peine de se r'attacher de plus belle ? car HARVEY a trouvé l'enveloppe d'abord sans aucune adhérence à la matrice. Pendant toutes ces opérations inintelligibles , où étoit en réserve la liqueur contenue dans cette enveloppe de nouvelle fabrique , aussi bien que l'autre petite poche qu'elle contenoit , & la liqueur qui y étoit renfermée ? Cette seconde enveloppe est encore un mystère plus impénétrable , s'il est possible , que la première ; & de la formation de laquelle HARVEY ne dit pourtant pas un mot. Au reste il fait bien , & il eût encore mieux fait de n'en pas dire d'avantage de l'autre , que d'en parler comme il en a parlé. Quoique Médecin il a raisonné là comme un franc Chirurgien qui n'est pas de l'Académie , ni Maître-ès-Arts. Je ne m'étonne pas si l'Auteur de *Venus Physique* le trouve si grand Homme , après s'être moqué du *Pere de la Logique* , *Aristote*. Et je découvre enfin la source de son goût pour l'un & de son aversion pour l'autre. Que n'eût-il point dit du Philosophe Grec , si

comme son cher Anatomiste Anglois ; il s'étoit avisé de comparer la matrice au cerveau , & de dire , que *l'une conçoit le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment ?* ou que la femelle est rendue féconde par l'approche du mâle , comme par celle de l'aiman le fer acquiert la vertu magnétique ? (r)

Avec quelle facilité & quelle netteté toutes ces obscurités se débrouillent par le moyen des œufs ! ces mamelons , ces fils qui s'y réunissent , qui s'y entortillent , qui se

(r) *Venus Physique* , p. 60. & 61. L'Auteur de *Venus Physique* attribue un peu légèrement à son ami HARVEY la découverte de la circulation du sang. Son véritable Auteur est , dit on , SERVET Médecin Espagnol que , malgré cette heureuse invention , CALVIN fit , pour affaire de Religion , brûler à Genève. FRAPPAOLO ayant , par les œuvres de cet infortuné , appris la nouvelle de la circulation du sang , en fit part à quelques Anglois qui étudioient à Padoue. Ceux-ci de retour en leur Pays la porterent à HARVEY , qui sur le champ se mit à en faire la vérification : & peu de tems après il publia ses expériences sur ce sujet , qui appuyées du crédit de ses compatriotes , & de la partialité de leurs adulateurs , lui firent , aux yeux des gens mal instruits , usurper sur ce malheureux SERVET l'honneur de sa découverte.

se multiplient jusqu'à paroître un réseau, sont les préparatifs que fait la matrice pour recevoir l'œuf , tandis qu'il descend tout doucement le long des trompes. Arrivé dans la matrice par l'embouchure d'une des trompes , il glisse dans la corne voisine. D'abord il ne fait que se coller contre les mamelons dont j'ai parlé ci-dessus , jusqu'à ce que le fœtus qu'il contient ait besoin de nourriture. Alors il jette des racines qui l'attachent aux mamelons , auxquels viennent de toutes parts aboutir les filets, pour lui apporter des provisions des différens endroits , des vaisseaux divers de la matrice. On diroit d'un Conquérant qui s'empare d'une Place , dont il met à contribution tous les quartiers , tous les habitans. L'enveloppe , que le bon homme HARVEY a eu la simplicité de croire avoir vu se former des filets qui composent le *placenta*, est la membrane générale de l'œuf : la liqueur qu'elle contient est la première nourriture destinée au fœtus. La seconde poche est son enveloppe particulière ; la liqueur transparente qu'elle renferme est le germe. Et de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir pris tout ceci dans ma tête, comme il est vraisemblable au moins que HARVEY avoit pris dans la sienne ce qu'il nous conte de la formation de la première enveloppe , je suis bien aise d'avertir ici les Lecteurs peu instruits de ces matieres, que

je n'ai rien dit de l'œuf, qu'on ne trouve dans ceux de tous les oiseaux. Celui d'une poule outre la coque, a une membrane qui renferme le blanc, une autre pour le jaune, & de plus une très-petite vésicule, remplie aussi d'une liqueur diaphane qui est le germe du poulet. Ces membranes sont en plus grand nombre dans les œufs des animaux ovipares, parce qu'ils contiennent différentes nourritures & en plus grande quantité que ceux des animaux vivipares.

Il faut être aussi superficiel que l'Auteur de *Venus Physique* pour ignorer ces choses, ou aussi peu Physicien pour être, quand on les sçait, long-tems embarrassé des difficultés qu'offrent au premier aspect les expériences rapportées par HARVEY. Pour le réfuter, il n'est besoin que de le lire avec un peu de réflexion dans *Venus Physique*. Si son Auteur en eût été capable, eût-il pû ne pas reconnoître pour la membrane d'un véritable œuf, cette poche dont il dit que le dedans (s) lisse & poli, contenoit une liqueur semblable au blanc d'œuf, & qu'elle n'étoit point du tout adhérente à la matrice? (t) ces faits si décisifs en faveur

(s) Ne craignoit-il point qu'on ne crût que c'étoit le dehors qui contenoit cette liqueur?

(t) Ven. Phy. p. 53, p. 56, p. 57. 58.

faveur des Ovistes , lui ont portant , paru si peu compatibles avec le système des œufs & celui des animaux spermatiques , que s'il les eût rapportés avant que d'exposer ces systèmes , il eût craint qu'on n'eût seulement pas daigné les écouter. Il me paroît à moi , na lui en déplaît . que les expériences de HARVEY , bien loin de détruire le système de œufs , lui sont extrêmement favorables , elles ne renversent que celui des Animalistes , & surtout des Séministes , avec lequel l'Auteur de *Venus Physique* avoit eû la bonté de les juger assez conformes. Si la semence du mâle ne séjourne point dans la matrice , & que celle de la femelle n'ait pour s'y rendre aucun conduit , comment de leur mélange deux fois chimérique en cet endroit , veulent-ils que résulte le fœtus ?

L'expérience même de VERHEYEN , bien entendue , ne leur est point favorable : elle ne l'est tout au plus qu'à ceux d'entr'eux qu'on pourroit nommer demi féministes , & que l'Auteur de *Venus Physique* a voulu tourner en ridicule , pour avoir avec ARISTOTE prétendu que le mâle fournissoit lui-seul tout ce qu'il falloit pour la formation du fœtus , & que la femelle ne faisoit que lui donner un azile avec le nécessaire , tant pour subsister que pour croître. Leurs prétentions n'auroient - elles

point été fondées sur ce que par hazard ils auroient peut-être trouvé quelquefois de la semence du mâle dans la matrice, & qu'ils y en auroient toujours cherché vainement de celle de la femelle ? quand l'Auteur de *Venus Physique* les a voulu ridiculiser, il n'avoit apparemment pas encore trouvé cette *judicieuse* réflexion dont il tache de tirer avantage pour les autres Séministes, (u) " Lorsque nous croyons
 „ que les Anciens ne sont demeurés dans
 „ telle ou telle opinion, que parce qu'ils
 „ n'avoient pas été aussi loin que nous :
 „ nous devrions peut-être plutôt penser
 „ que c'est parce qu'ils avoient été plus
 „ loin, & que des expériences que nous
 „ n'avons pas encore faites, leur avoient
 „ fait sentir l'insuffisance des systèmes dont
 „ nous nous contentons. „ Belle maxime !
 dont l'application est encore plus heureuse.
 On ne s'imagineroit pas sans doute qu'elle est occasionnée par les œufs & les animaux spermatiques. L'Auteur veut apparemment par-là faire entendre qu'il les soupçonne d'avoir été connus des Anciens avec des circonstances qui les leur ont fait rejeter, & que nous ignorons encore. Il est vrai qu'ils étoient dénués du secours du microscope ; mais qui sçait s'ils en avoient

(u) Ven. Phys. p. 97.

avoient besoin. Leurs yeux étoient peut-être meilleurs que les nôtres. Lorsqu'ils ont dit que le sang se faisoit dans le foye, d'où il se distribuoit sans retour à toutes les parties du corps, ils étoient peut-être aussi fondés sur des observations qu'ils ont eu la malice de nous taire, & dont l'ignorance nous laisse bonnement croire la circulation du sang. Ces esprits d'autant plus sublimes que les siècles qui les ont produits sont plus reculés, c'est-à-dire, qu'on avoit eu moins de tems pour faire des observations, auroient-ils, en nous rapportant leurs opinions, jugé à propos de nous en céler les raisons fondamentales, à dessein d'exercer notre sagacité, & de nous laisser la satisfaction de les découvrir nous-mêmes, de les deviner comme le mot d'une énigme ? Cette conjecture n'est-elle pas fort glorieuse pour eux, aussi bien que pour celui qui l'occasionne ?

C'est donc peut-être pour avoir mieux que nous connu les œufs, qu'ils ne les ont pas admis, & qu'ils n'ont daigné en faire aucune mention, non plus que des trompes de Fallope. Sans doute il ont dit avant leurs confrères modernes, comment veut-on que la semence du mâle contre son propre poids monte de la matrice jusqu'aux ovaires, & par où encore ? par des canaux qui n'aboutissent point à ces endroits ? le voici ce comment.

D 5

Lors-

Lorsque deux humains travaillent à se donner des successeurs à la vie , la différence spécifique de l'homme ébranlé , agitée , remue agréablement les extrémités des ligamens ronds , qui viennent en s'épanouissant aboutir aux bords supérieurs de la différence spécifique de la femme , ces ligamens ronds se gonflent , communiquent peu à peu leurs ébranlemens réitérés au fond de la matrice , auquel ils sont attachés , & qu'ils tirent en devant. Bientôt l'agitation se répand par toute la matrice , dont le fond ne peut se porter en avant , sans l'entrouvrir nécessairement par cette action. L'orifice en s'ouvrant presse contre les parties voisines les petites glandes dont sont parsemés ses bords , & ces grains glanduleux , aussi bien que leurs canaux de décharge , se vidant totalement deviennent sans doute la source du préjugé où sont tant de gens mal instruits sur la semence de la femme. Si dans un de ces momens favorables, l'homme vient à darder sa liqueur prolifique dans la matrice , l'impression de ce fluide la fait entrer dans une contraction générale , qui la referme exactement. Ses deux faces se collent l'une contre l'autre , & obligent la semence qu'elle a reçue , d'enfiler rapidement les trompes de Fallope , semblable au jus d'une cerise pressée entre deux doigts , qui s'échappe de côté & d'autre.

Les

Les trompes de Fallope n'ont pû se dispenser d'effuyer les secouffes de la matrice. Attachées à son fond, elles ont dû se conformer à ses mouvemens, tandis qu'il venoit en avant, se porter en arriere, se roidir, s'élever & s'appliquer sur les ovaires, vers lesquels leurs pavillons sont toujours dirigés par la dernière de leurs franges, qui les y attache lâchement, elles restent l'une ou l'autre quelquefois toutes les deux dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle aient reçu l'œuf, ou les œufs qui doivent se détacher des ovaires. Alors elles reprennent leur situation naturelle pour procurer à leur précieux dépôt une pente plus douce, de crainte qu'une plus rapide ne troublât ce qui se passe au dedans, & ne le fit arriver dans la matrice avant les préparations nécessaires pour recevoir.

Cette explication mécanique est confirmée par le témoignage de quantité de femmes, qui disent qu'elles éprouvent toujours un sentiment particulier au moment de la conception. Entre autres, il n'y a pas long-tems, que je questionnois sur cet article une jeune Dame bientôt mere de sept enfans, quoique femme de qualité. Elle me dit qu'à ses deux premiers soit faute d'expérience ou d'attention, elle ne s'étoit apperçue de rien; mais elle m'assu-
ra

ra qu'à ses cinq derniers elle avoit reconnu à je ne sçais quel frémissement, l'instant qui la rendoit mere. Et qu'est-ce que ce peut être que ce petit frémissement, si ce n'est le mouvement de la matrice, & sur-tout l'application des trompes aux ovaires ?

Si l'on trouve quelque chose à dire à ces témoignages, en voici un qui, je crois, paroîtra sans réplique. C'est DIONIS qui le rapporte. (x) M. Seron Médecin de M. le Marquis de LOUVOIS, lui fit voir une lettre, par laquelle on mandoit d'Angleterre, qu'on y avoit depuis peu disséqué une femme morte par ordre de la Justice, dans laquelle on avoit trouvé une des trompes attachée par son pavillon à l'ovaire contigu, qu'elle embrassoit tout entier. Cette singularité occasionna des informations, qui découvrirent que peu de tems avant son exécution, cette malheureuse avoit, comme on dit, voulu jouer de son reste avec un prisonnier, & faire aux plaisirs de la vie ses adieux dans les formes.

„ VERHEYEN a voulu, dit-on, faire
„ les mêmes expériences que GRAAF, &
„ ne leur a point trouvé le même succès.
„ II

(x) P. 387.

„ Il a vû des altérations , ou des cicatri-
 „ ces à l'ovaire ; mais il s'est trompé lorf-
 „ qu'il a voulu juger par elles , du nom-
 „ des fétus qui étoient dans la matrice. „
 Cela n'est point étonnant. Apparemment
 que les femelles qu'il a difféquées avoient
 déjà porté, ou effuyé quelque avortement.

Cet accident est beaucoup plus fréquent
 qu'on ne se l'imagine , & il y a peut être
 fort peu de femmes qui, fans le ſçavoir ,
 n'ayent eu de fausses couches ; cela & ſi
 aisé à faire. Il ne faut dans certaines cir-
 conſtances que des mouvemens un peu viſs,
 quelques transports amoureux. Lorsque
 deux époux qui s'entre-aiment vacquent au
 devoir conjugal & que la femme ſur tout a
 le dangereux avantage d'avoir du tempera-
 ment, leurs travaux courroient riſque d'être
 infructueux , ſi l'on ne ſçavoit qu'en
 ces ſortes de fonctions les plus ſages ſe pro-
 poſent ordinairement plus d'un but , &
 que celui qui devroit être le principal, ne
 l'eſt pas toujours : bienheureux encore
 quand il eſt acceſſoire. Qu'on ſe repréſen-
 te un œuf embarqué dans une des trom-
 pes pour ſe rendre à la matrice. Si ſur
 ces entrefaites un accès de plaifir vient à
 faire jouer les trompes de la façon dont
 je l'ai expliqué ci-deſſus , que deviendra le
 pauvre petit miſérable enſermé dans l'œuf ?
 Ne ſera-t-il pas bien à ſon aïſe ? L'œuf
 ſera

fera peut être arrosé encore une fois , qui troublera & empêchera l'effet de la première. Il fera sûrement froissé, écrasé, précipité dans la matrice, qui n'ayant pas eu le tems de lui préparer sa demeure, le mettra à la porte. Elle aura encore moins de peine à l'y mettre, si nous supposons que la scène se passe à l'embouchure de la tompe, à l'instant où l'œuf est prêt d'entrer dans la matrice, ou lorsqu'il y est tout arrivé, sans avoir encore eu le tems de prendre racine. Les secousses que par le moyen des ligamens ronds, la volupté causera dans la matrice, forceront le sanctuaire de l'amour à s'entrouvrir, d'où l'œuf prêt à germer sortira en roulant, sans que celle chez qui se passe cette scène, en ait seulement le moindre soupçon. Les fausses couches ne deviennent dangereuses que lorsque l'embrion a jetté des racines déjà un peu fortes; mais si dans ce tems même un accident peut rompre tous les liens qui l'attachent, combien la chose doit elle être moins difficile, lorsqu'il ne tient encore à rien ?

Aussi voyons nous rarement une jeune femme, principalement quand elle est jolie & unie à un mari digne de ses charmes, devenir enceinte dans les premiers jours de son mariage. C'est pourtant là, je pense, le tems où ils travaillent avec le plus

plus d'ardeur, mais voilà précisément ce qui retarde l'effet de leur travaux. Ces heureux époux encore amans ressemblent à ceux qui ont la fureur de bâtir : chaque jours ils détruisent l'ouvrage du précédent. Au lieu qu'une pauvre fille qui aura le malheur d'avoir pour un malhonnête homme une foiblesse unique, ne manque presque jamais d'en être trop rigoureusement punie par un succès redouté, après lequel tant d'autres ont le plaisir de courir si longtems. Pour l'attraper il ne faut pas aller si vite. Voyez ces époux plus mûrs, plus posés, plus froids & plus ménagers des caresses : leur couche féconde leur donne régulièrement tous les ans au moins un enfant.

De-là le proverbe qui dit que *les gens vifs n'en ont point*. J'ai un ami marié à une fort aimable femme, qui ne l'a jamais rendu pere que par le secours de quelque voyage, ou de quelque brouillerie : & qu'on ne croye pas que leurs enfans soient le fruit du retour, ou du racommodement. Il est prouvé qu'ils précédoient ces époques. (y) Mais

(y) Tous ceux qui ont nourri des Lapins savent que lors qu'une Haze ne demeure qu'une heure ou 2. avec le mâle, elle ne manque point de devenir plaine ; & qu'au contraire elle le devient rarement, quand on l'y laisse plus long-tems.

Mais si cet exemple ne paroît pas convainquant, qu'on fasse attention à ce qui arrive aux filles de Theatre & à leurs rivales. Chez-elles les enfans sont regardés comme des preuves de sagesse, tant la diversité des sujets en met dans nos idées. D'où cela peut-il venir? Si ce n'est de ce qu'on sçait par expérience, que la multiplicité des hommes à l'égard d'une même femme est contraire à la génération? Sa stérilité n'est fondée que sur la vivacité qu'on met dans ses mouvemens la variété des heureux qu'elle a le bonheur de faire. Il en est des plaisirs de l'amour à peu près comme de ceux de la table. La diversité des mets aiguise le goût émouffé & ranime l'appetit. Les douceurs de l'amour sont à la vérité toujours les mêmes au fond; mais elles varient quant à la forme. Elles sont offertes, apprêtées, assaisonnées par des mains nouvelles. Avec cela une femme polie se met en frais & fait mieux les honneurs de sa personne vis-à-vis d'un favori nouveau, qu'avec un ancien amant ou un mari. On ne prend pas tant de peine pour ces derniers & l'on ne fait point de façon avec eux; en un mot on leur laisse prendre du plaisir & l'on veut en donner à leur successeur, ou à leur coadjuteur. Aussi les marques de la reconnaissance sont-elles plus ardentes, plus multipliées: & cela est juste. Il y auroit de

de l'ingratitude à ne pas répondre, quand on le peut, aux bonnes manieres qu'on a pour nous.

Je suis persuadé que si l'on disséquoit certaines Actrices, de ces filles heureusement nées, qui n'ont jamais donné de plaisir sans le partager, on trouveroit à leurs ovaires bien d'autres cicatrices encore qu'il n'y en avoit à ceux de cette femme disséquée par M. MERY dont parle l'Auteur de *Venus Physique*.

Il dit que M. MERY trouva dans l'épaisseur même de la matrice, une vésicule toute pareille à celle qu'on prend pour des œufs; mais il faut bien se garder de le croire. C'est l'avis des plus habiles Anatomistes & en particulier de l'exact & fidele M. WINSLOW, qui nous avertit *qu'il les faut bien distinguer (les œufs) d'autres vésicules contre nature appelés Hydatides*. Le suffrage de ce sçavant Anatomiste a d'autant plus de poids, que du moins en cet endroit, il ne prend parti ni pour, ni contre les œufs. (z)

Plusieurs curieux ont voulu répéter les expériences de GRAAF & elles leur ont encore

(z) Expof. anat. de M. WINSLOW tom. 4.
page 253, E

core plus mal réussi qu'à VERHEYEN. Ils ont fait couvrir des chiennes, des brebis, des vaches & autres femelles semblables, dans lesquelles ils n'ont trouvé, ni cicatrice aux ovaires, ni œufs, soit dans les trompes, soit dans la matrice. Que conclure de-là? L'une des trois choses suivantes : ou qu'ils n'ont pas bien examiné les parties, ou qu'ils n'ont pas donné aux œufs le tems de se détacher des ovaires, ou enfin qu'en ces cas il ne s'en est effectivement point détaché. Croit-on que toutes les fois qu'une femelle reçoit le mâle, elle devienne féconde? Il y a sans comparaison bien plus d'unions stériles que d'autres. Et qui assurera que parmi les femelles sur lesquelles on a tenté ces expériences, il n'y en eût point d'inhabiles à la génération? En un mot mille inconveniens peuvent dans ces occasions empêcher la réussite de nos recherches, dont le mauvais succès d'ailleurs prouve infiniment moins contre les œufs, que le bon ne prouve en leur faveur. Cependant ce dernier n'est pas le plus rare, à beaucoup près, & il est attesté par des Professeurs célèbres, par des Membres de l'Académie des Sciences, tels que Mrs. GRAAF, VERHEYEN, LITRE, MERY, DIONIS, qui ne sont pas tous Ovistes & dont le témoignage ne peut être en aucune façon contrebalancé par celui de quelques Chirurgiens ignorés, peu connus, ou peu dignes de l'être.

CHA-

CHAPITRE V.

Division des Ovistes en Infinitovistes, Unovistes, Animovistes & Séminovistes.

J'Ay dit que les Ovistes sont ceux qui veulent que les femelles de tous les animaux contiennent des magasins d'œufs, dont chacun fertilisé par le mâle rend un petit ; mais il y a plusieurs opinions sur la façon dont l'œuf produit cet animal : j'en distinguerai quatre, & encore de ma propre autorité, je nommerai leurs partisans, *Infinitovistes, Unovistes, Animovistes & Séminovistes.*

Les Infinitovistes prétendent que le mâle ne contribue à la génération, qu'en ce que la portion la plus subtile de sa semence va porter le mouvement à un fœtus tout formé dans l'œuf depuis le commencement du monde, quoique sans vie & unique, s'il est mâle ; mais qui s'il est femelle, contient de mere en fille tous ses descendans emboîtés les uns dans les autres. C'est le système de SWAMMERDAM & de presque tous ceux à qui l'on a jusqu'ici donné le nom d'Ovistes.

Les Unovistes ne different des Infinitovistes qu'en ce qu'ils veulent que chaque œuf soit un petit hermitage habité par un soli-

taire inanimé, soit mâle ou femelle, & formé peu après la naissance de celle qui le porte. DIONIS est de cette opinion & l'Auteur de l'*Anti - Venus Physique* semble en être.

Les Animovistes sont des Animalistes réformés qui, forcés par leur conscience de reconnoître des œufs, regardent les ovaires comme des hôtelleries, dont chaque œuf est un appartement, où vient en passant du néant à l'être, loger un animal spermatique, sans aucune suite; s'il est femelle; mais trainant après lui de père en fils, s'il est mâle, toute sa postérité. LEUWENHOEK est l'Auteur de cette réforme.

Je m'étonne que quelqu'un des Animovistes, n'ait à l'exemple des Unovistes poussé la réforme plus loin, en ne donnant pas plus de suite aux vers mâles, qu'aux vers femelles; & en les faisant tous sans distinction de sexe, entrer dans la carrière du monde en petits hermites.

Enfin les Seminovistes seront ceux qui penseront que l'embrion est produit par le mélange des deux semences, fait, non pas dans la matrice, mais dans l'œuf.

Je crois être encore seul de ce sentiment: mais j'espère ne le pas être long-temps; &
les

les Séministes , contre lesquels j'ai tant apporté de raisons , sont ceux de qui j'attends la conversion la plus prompte. Je compte qu'ils me sçauront un bon gré , augmenté par la surprise , en me voyant rapprocher de si près de leurs idées principales , pour lesquelles ils m'auront vraisemblablement crû beaucoup d'éloignement , & je crains que mes demi-confreres les Ovistes ne me sçachent encore plus mauvais gré & ne soient encore plus étonnés de me voir les abandonner tous , après leur avoir donné tant de preuves de mon attachement pour les œufs.



CHAPITRE VI.

Contre les Infinitovistes , les Animovistes & les Unovistes.

EN vérité les Infinitovistes ne méritent pas une réfutation sérieuse , non plus que les Animovistes : ainsi je passe tout de suite aux Unovistes ; d'autant plus que je ne puis détruire l'hypothèse de ces derniers , sans renverser de fond en comble celles des autres ; qui d'ailleurs doivent être déjà bien ébranlées par les coups que j'ai portés aux Animalistes.

E 3

Le

Le système des Unovistes n'est fondé que sur ce que quelques observateurs prétendent avoir , à l'aide du microscope , découvert l'embryon formé dans l'œuf , avant qu'il ait été rendu fécond par le mâle. Mais ces faits prétendus & difficiles à constater , sont détruits par d'autres faits incontestables & par des raisons aussi convaincantes que les faits. Les meilleurs microscopes n'ont fait appercevoir aux regards les plus perçans qu'une espèce de tête montée sur des soupçons de vertèbres , que leur figure informe , leur exiguité & leur immobilité ne permettent guères à des esprits sages de prendre pour un animal tout formé ; il est bien plus difficile de décider si c'en est un , que de s'assurer de l'existence des vers spermatiques , qui est vérifiée par leur agitation continuelle. Au lieu que ce que quelques-uns ont pris pour un animal tout formé , quoiqu'immobile pourroit fort bien n'être qu'une portion de la liqueur enfermée dans l'œuf , plus épaisse que le reste ; ou même la forme du petit sac qui doit envelopper immédiatement l'embryon , lorsque ce sac a reçu la semence du mâle , il devient à peu près rond ; mais auparavant , comme il n'est pas plein , il peut , il doit même avoir une autre figure. Au reste quelque chose que ce puisse être , la façon dont le fœtus croît & devient sensible prouve que ce n'est pas lui. Car s'il étoit tout

tout formé, la semence du mâle, en lui
 communiquant le mouvement & la vie,
 devoit porter en même tems l'accroisse-
 ment dans tous ses membres; il devoit
 dans son état d'invisibilité croître de la mè-
 me façon que lorsqu'il est devenu totale-
 ment visible; d'autant que dans l'une &
 l'autre situation, c'est sans doute par le mi-
 lieu du corps, c'est-à-dire, par le nom-
 bril qu'on lui fait venir sa nourriture, qui
 de-là va se distribuer à tous ses membres;
 cependant mille expériences, & en particu-
 lier celles de HARVEY, nous apprennent
 que la formation du fœtus commence par
 un bout & finit par l'autre. On n'apper-
 çoit d'abord qu'un *point vivant*. " On le
 „ voit dans la liqueur cristalline sauter &
 „ battre, dit l'Auteur de *Venus Physique* (a),
 „ tirant son accroissement d'une veine qui
 „ se perd dans la liqueur où il nage . . au
 „ lieu de voir croître l'animal par l'*intus-*
 „ *susception* d'une nouvelle matiere, comme
 „ il devoit arriver s'il étoit formé dans
 „ l'œuf de la femelle . . Ici c'est un animal
 „ qui se forme par la juxta position de *nou-*
 „ *velles parties*. „ J'ai déjà remarqué que
 cet Auteur exact avoit eû la bonté de nous
 avertir à propos de *matrices*, que c'étoit de
 celles des femelles dont il entendoit nous
 par-

(a) P. 54. & 58.

parler : il a la même attention à l'égard *des œufs* ; apparemment de peur qu'on ne les prenne pour des œufs de mâles. Lorsqu'il lui arrive de manger des œufs ordinaires, sans doute il dit qu'il a mangé des œufs *de poule* , de crainte qu'on ne s'imagine que ce sont des œufs de coq. Quelle précision !

Les principales observations sur lesquelles se fondent les *Unovistes* sont celles de MALPIGHI : & ces observations mêmes soigneusement examinées , sont ainsi que celles de HARVEY , tout-à-fait contraires aux prétentions de leur Auteur & de ses adhérens. Qu'on en juge par ces paroles d'un Infinitoviste (b) : “ Un certain degré de chaleur agite le jaune & le blanc, ou la matiere liquide qui enveloppe le germe ; la chaleur la divise, cette matiere, l'atténue, la digere, la fait couler par le nombril dans le corps du petit animal. Les vaisseaux qui la reçoivent successivement, la dirigent vers les différentes parties du corps, pour y porter la nourriture, l'accroissement & la vie. M. MALPIGHI a suivi presque heure par heure le progrès de la génération du poulet dans l'œuf sous la poule. Selon ces observations, *après* douze heures, envi-

,, ron,

(b) Physiq. nouv. T. IV. p. 5. & 6.

„ron, l'on voit dans le gèrme une sorte de
 „petite tête, des vésicules, qui sont l'origine
 „des vertèbres; après trente heures, les yeux
 „commencent de paroître, &c. L'accroisse-
 „ment s'apperçoit ainsi par degrés. Après
 „vingt jours le poulet est entièrement
 „formé,,. S'il l'étoit en petit depuis le
 commencement du monde, ou quelques
 années, quelques jours seulement, appa-
 roîtroit-il ainsi par membres? Je ne com-
 prens pas comment l'ingénieux & savant
 Pere REGNAULT (c'est le Jésuite) a pû
 tomber dans le sentiment des Infinitovistes,
 lui, qui a coutume de raisonner si bien.
 Je m'en prends à quelque scrupule qui l'au-
 ra empêché de réfléchir sur cette matiere,
 autant que sur les autres qu'il a traitées.

C'est en vain que les Unovistes appel-
 lent les plantes à leur secours. Je con-
 viens qu'au premier coup d'œil cet exem-
 ple leur est favorable; mais il cesse de l'être,
 si tôt qu'on vient à le considérer at-
 tentivement. On fait que lorsqu'une plan-
 te est parvenue à un certain degré d'ac-
 croissement, il se forme dans son sein de
 la graine, c'est-à-dire, de petits sacs dont
 chacun contient le germe de la plante. Ce
 germe n'est autre chose qu'une espèce de
 levain qui fermente avec les sucs de la ter-
 re ou l'eau de pluie, lorsqu'il vient à être
 détrempé, & par le moyen de cette fer-

E 5

men-

mentation se métamorphose en véritable plante. Tout de même que le fœtus dans l'œuf résulte du mélange des semences, les sucs qui pénètrent la graine font l'office de l'esprit féminin du mâle.

S'il est dont vrai que le microscope ait fait appercevoir les plantes dans leurs graines, les fleurs dans leurs oignons, le chêne même dans le gland, ce phénomène n'est point encore absolument inexplicable.

Tandis que la graine déjà mûre tient encore à sa plante, il peut se faire qu'elle continue à en tirer des sucs, qui alors devenus inutiles pour l'accroissement & la nourriture de la graine, sont employés à faire lever le germe qu'elle contient, comme il arrive aux blés, aux seigles, aux avoines & autres grains, lorsque couchés par l'orage sur la terre, ils en expriment des sucs, ou qu'ils sont pénétrés, imbibés par des pluies qui les font rester trop long-tems sur pié. Le laboureur à son grand regret les voit alors germer insensiblement. Pourquoi la nature ne pourroit-elle pas produire le même effet d'une façon insensible ? Les plantes sont des femelles d'une espèce singulière, continuellement attachées à la terre, qui leur sert de mâle. Il n'en est pas de même à l'égard des animaux, ainsi cet exemple si souvent rebatu

tu par les Infinitovistes, ne prouve rien, même en faveur des Unovistes.

Quand ils disent que l'esprit féminin du mâle va porter le mouvement & la vie à l'animal à déjà tout formé, conçoivent-ils bien distinctement ce qu'ils disent? Cela est assez difficile à croire, comme nous verrons bien-tôt; mais une difficulté à laquelle il leur est impossible de répondre, c'est la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés; d'un mulâtre avec son pere noir & sa mere blanche, ou son pere blanc & sa mere noire; du mulet avec son pere l'âne & sa mere la jument, ou sa mere l'ânesse & son pere le Cheval ou le Taureau. Et ainsi de tous les autres animaux nés de deux individus d'espèces différentes.

DIONIS répond plaisamment à cette objection, insoluble dans toute autre hypothèse que celle du mélange des semences, pour se débarrasser d'un exemple qu'on lui oppose, il en apporte un autre précisément du même genre. Lui cite t'on la génération d'une mule? Il y riposte par celle d'un poulet sorti d'une poule ordinaire & d'un Coq faisan. Ce Poulet participe & du faisan & de la Poule; cependant, si on l'en croit, il est certain que cette dernière fournit tout ce qui est nécessaire pour la production du Poulet. Ceux qui sont curieux

rieux de ſçavoir comment donc il tient du faifan , n'ont qu'à lire ce qui fuit : “ quand
 „ une Européenne mariée à un Nègre fait
 „ des enfans qui font entre le blanc & le
 „ noir , & qui participent de la complexion
 „ du pere & de la mere , c'eſt par un ef-
 „ fort de l'imagination de la femme dont
 „ les organes ébranlés d'un maniere ſingu-
 „ liere par cette ſorte de copulation mon-
 „ ſtrueuſe , expriment des ſucs ſéminaires
 „ capables de tels ou de tels arrangemens „
 cette explication n'eſt elle pas fort claire ?
 L'heureuſe & commode reſſource que l'ima-
 gination des féminelles ! on lui fait opérer
 aujourd'hui encore bien des merveilles.
 Mais ſi l'on eut fait faire attention à DIO-
 NIS. que ſi la couleur des enfans d'une
 Européenne & d'un Nègre eſt entre le
 blanc & le noir , celle des enfans d'une
 Nègreſſe & d'un Européen eſt entre le noir
 & le blanc , qu'eût il répondu ? Rien , je
 crois. Il auroit pourtant pu faire jouer
 l'imagination de la Nègreſſe vis-à-vis d'un
 homme blanc , comme celle de la femme
 blanche vis-à-vis d'un Nègre. Mais il n'y
 prenoit pas garde de ſi près. Il lui arrivoit
 ſouvent de faire ce que le proverbe dit que
 faiſoit quelquefois Homère. La belle oc-
 caſion pour citer un paſſage Latin ! l'Au-
 teur de *Venus Phyſique* ne tiendrait pas
 contre.

Si

Si les Unovistes veulent bien prendre la peine de lire avec attention les raisons que je viens d'apporter contre-eux, j'espère qu'ils ne balanceront pas à abjurer leur erreur, pour se faire Séminovistes. Car ils ne doivent pas trouver plus de difficulté dans la production du fœtus par le mélange des sémences, que dans sa formation par celle de la femelle seule, dont il leur plait de le composer.

Je ne me flatte pas qu'il soit aussi aisé de convertir les Infinitovistes, quoique tout ce que je viens de dire soit également contre-eux & qu'ils ne diffèrent des Unovistes que par une infinité ridicule. Comme ils ont pris leur parti sans y être engagés par aucunes raisons, je leur en apporterois en vain pour les faire cesser d'y persister. On guérit de l'erreur & de l'ignorance. mais l'entêtement est incurable.

Les Animovistes sont à peu près dans le même cas. Jaloux de la belle invention de SWAMMERDAM qui a imaginé de faire contenir par Eve les œufs de sa nombreuse postérité emboîtés les uns dans les autres, ils ont voulu lui ravir ce privilège, pour en décorer Adam, en lui faisant contenir les animaux spermatiques de tous ses descendants, incorporés les uns dans les autres. Il faut bien que chacun ait son
tour :

tour : & je fcais bon gré à LÖWENHOEK d'avoir fait venir celui des mâles ; mais fi j'avois été à fa place , je ne m'en ferois pas tenu là. Au défaut du mérite de l'invention , j'aurois voulu enchérir fur l'extravagance de mon antagonifte , la doubler, la tripler. Les Infinitoviftes n'avoient attribué qu'aux femelles la faculté de renfermer en elles tous les individus de leurs races ; les Animoviftes fe font contentés de la transporter aux mâles : pour ne point faire de jaloux , j'aurois libéralement accordé aux deux fexes cette contenance infinie. L'un auroit contenu les logemens bâtis les uns dans les autres à l'infini (les œufs) l'autre auroit renfermé tous leurs petits hôtes futurs , les Animaux fpermatiques ; & je n'en aurois point fait à deux fois , je leur aurois tout de fuite donné la vie dès le commencement du monde , avec le pouvoir de fauter , de caprioler & de faire la culbute les uns dans les autres à l'infini , pour les amufer les pauvres petits en attendant qu'ils devinſent grands , avec tout cela j'aurois encore défié les Infinitoviftes & les Animoviftes de trouver mon opinion plus ridicule que ne le font les leurs. La diviſibilité de la matiere les rend toutes également poſſibles , & plus elles font difficiles à comprendre , plus elles ſemblent admirables à certains yeux.

Une

Une de mes envies feroit de ſçavoir quel emploi chés la plûpart des animaux ovipares chés les oifeaux , les Animoviſtes donnent au ver ſpermétique , quand il eſt introduit dans ſon œuf. Il faut qu'ils le faſſent dormir comme une petite marmote , juſqu'à ce qu'il vienne à être réveillé par la chaleur de la femelle qui couve l'œuf dans lequel il dort : car il eſt certain que pendant tout cet intervalle , quelque long qu'il ſoit , il ne donne aucun ſigne de vie , ni d'accroiffement.

Et les Inſinitoviſtes , auſſi bien que les Unoviſtes , comment conçoivent ils que leur petite ſtatue immobile , inanimée & depuis ſi long-tems encaſſée dans ſa niche ſphérique , eſt miſe en mouvement & vivifiée par l'eſprit ſéminal du mâle ? eſt-ce bien lui qui anime ? Ou n'eſt il pas dans le cas d'être animé , d'être agité lui-même ? Et n'eſt-il pas clair que cet eſprit mêlé dans l'œuf avec la ſemence de la femelle , a beſoin du ſecours de la chaleur pour fermenter & produire au moyen de cette fermentation le fœtus ? Je ne ſçais pas ſi l'eſprit de parti m'aveugle auſſi , & je n'en voudrois pas jurer , car il ne faut jurer de rien , mais cette réflexion me paroît tout à fait concluante en faveur de mon opinion : ou tout au moins les Inſinitoviſtes & les Unoviſtes s'expriment bien mal,

mal, en disant que la semence du mâle va porter le mouvement & la vie à la petite statue qu'ils supposent dans l'œuf. Après qu'il a été rendu fécond par cette liqueur, sans avoir été couvé, y découvre t'on plus d'apparence de vie, ou même de mouvement qu'on n'y en voyoit auparavant.

Ce qui me porte quelquefois à me défier de ce que je regarde comme l'évidence même, c'est l'exemple de tant des grands hommes, qui ont erré sur cette matière & en particulier du R. P. REGNAULT, dont j'ai déjà parlé: " Il faudroit, *dit-il contre les Animovistes*, que tel animal devenu sensible eût acquis presque tout à coup dans son accroissement mille millions plus de volume & de grandeur qu'il n'en avoit d'abord. Je doute, *poursuit-il*, que l'on reconnût à ces traits la sagesse & la simplicité de l'Auteur de la nature. „ Ne peut on pas visiblement rétorquer cet argument contre son Auteur? Ce trait décoché contre les Animovistes, par une main accoutumée à frapper son but, n'est il pas réfléchi en plein contre les Infinitovistes? Et celui qui l'a lancé croit il que les petites statues chimériques des uns, soient d'un volume plus sensible que les vers spermatiques des autres? Ce Philosophe aimable est, à l'intention près, un *Machabee* ,

bee, un *Samson* , toujours vainqueur de ses adversaires ; mais qui dans le sein de la victoire même, rencontrant enfin sa défaite, est enveloppé dans la chute de ceux qu'il renverse & enseveli sous ses trophées.

Chacun a sa marote : aparemment celle des Infinitovistes & des Unovistes est cette petite statue qu'ils se plaisent à nicher dans chaque œuf. Parmi ses partisans les plus zelés , aucun n'a , je crois , poussé sa passion pour elle plus loin qu'un certain M. PIERQUIN, mort depuis peu Curé en Champagne. Ce bon Pasteur qui ne manque pourtant pas d'esprit ni d'érudition , admet des germes tout formés depuis la création, non seulement dans les œufs de tous les animaux & les graines des plantes ; mais encore dans les pierres precieuses , les camayeux & les coquillages. Il prouve son sentiment & le soutient en vigoureux champion contre plusieurs adversaires , par des passages de SAINT AUGUSTIN , d'ailleurs applicables à tous les sistèmes sur la génération. C'est-ce qui arrive à la plupart des gens d'Eglise qui se mêlent de Philosophie : Ils démontrent jusqu'à l'existence de Dieu par des passage l'Ecriture. Notre Prêtre Champenois ne peut digérer qu'on fasse représenter , par les simples loix du mouvement ces figures surprenantes qu'on observe sur les Camayeux. Il veut à toutes

F forces

forces qu'elles aient été deffinées dès le commencement du monde par Dieu même. Mais avec sa permission, comment l'entend M. PIERQUIN ? S' imagine-t'il que Dieu ait de sa propre main tracé ces images avec un crayon ? Et est-il homme à prendre au pied de la lettre les passages de l'Ecriture qui attribuent des membres à l'Etre souverain ? Quand il auroit produit ces merveilles dès l'instant qu'on le suppose, n'auroit ce pas été par la médiation de ces mêmes règles du mouvement dont l'Apôtre de Champagne fait si peu de cas ? Ne sçait-il pas que c'est l'auteur de la nature qui les a établies, qui les conserve, qui les fait exécuter continuellement ? Que c'est par elles que sont produits tous les effets corporels ? Et que les prodiges qu'elles ont pu opérer dès leur établissement, elles peuvent les répéter aujourd'hui en tout tems ? L'un ne est pas plus difficile que l'autre, & s'il l'étoit, apparemment ce ne seroit pas le dernier : à moins que les Infinitovistes ne trouvent plus facile de renfermer dans le chaton d'une bague, que dans un volume *infolio* tous les vers de la *Henriade* distinctement tracés. Si j'avois autant de goût pour la belle érudition, que l'Auteur de *Venus Physique*, je n'aurois pas manqué de eiter à la place du Poème de M. de VOLTAIRE, celui d'HOMERE ou tout au moins de VIRGILE.

Il est donc constant, quoiqu'en dise M. PIERQUIN, que la formation première des camayeux, des pierres précieuses, des plantes & des animaux, est tout aussi possible pour le moins dans les différens tems, où il veut que tous ces corps ne fassent que se développer, que dans celui où il prétend qu'ils ont tous ensemble été définés en miniature plus petits & plus petites à l'infini. Examinons maintenant lequel de ces deux sentimens mérite la préférence. Sans doute on doit la donner à celui qui est le plus simple, le plus conforme aux usages de la nature & aux expériences ; ce sont là les caractères, les traces auxquelles on reconnoit la vérité : or l'expérience, la méthode de la nature & sa simplicité ne parlent pas assurément en faveur des Infinitovistes. Il faut bien se donner de garde de prendre pour magnificence leur superfluité. A des traits pareils je reconnois moins la Providence divine que la paresse de l'esprit humain. Il traite le Tout-puissant comme un vil ouvrier, qui se dépêche d'achever sa tâche pour n'avoir plus rien à faire. Mais en cela on commet une bévue d'autant plus lourde, qu'on fait recommencer à l'Auteur de la nature une infinité de fois la même chose. Car il n'y a point, je crois, de Philosophes qui n'enseignent que Dieu conserve immédiatement tous les êtres créés, & que cette conservation est une véritable

production toute semblable à la première. Eh ! dites-moi, je vous prie, à quoi bon donner au Créateur la peine de répéter tant d'opérations, depuis le commencement du monde jusqu'à l'instant où leurs différens corps, comme autant d'acteurs, doivent paroître sur la scène de l'univers ? Ne suffit-il pas de les y produire une bonne fois au moment qu'ils doivent venir jouer leur rôle ? En attendant la nature qui ne laisse rien d'inutile, employe à quelque autre usage la matière dont elle doit les composer, & qui dans l'autre hypothèse resteroit jusqu'à leur naissance d'une exacte inutilité.

M. PIERQUIN & ses semblables déclament sans cesse contre le hazard ; mais ce n'est que pour ne vouloir pas faire attention que ce que le vulgaire nomme hazard, n'est autre chose que la Providence. Il faut que ce M. PIERQUIN qui paroît avoir pris tant de plaisir à examiner les curiosités de la nature, ne se soit jamais amusé à contempler sur le soir d'un beau jour d'été cette agréable foule de nuages divers qui représentent des hommes, des montagnes, des forêts, des paysages charmans, des avenues d'orangers exactement parallèles, des parterres dessinés avec la dernière symétrie, & non moins admirables que les images tracées sur les plus rares camayeux : indubitablement M. PIERQUIN auroit fait
sortir

sortir ces nuages de germes formés depuis six ou sept mille ans dans des vapeurs & des exhalaisons que le tems a développées à leur tour. Sérieusement plus je réfléchis sur l'opinion des Infinitovistes , moins je les trouve excusables. Ces graves personnages avec leurs petites statues ressemblent aux enfans qui s'amuseut avec leurs poupées.



CHAPITRE VII.

Exposition du système des Séminovistes.

LE système que je propose n'est pas difficile à construire après la destruction des autres. Il sort naturellement de leurs ruines , sur lesquelles il semble s'élever comme sur des fondemens inébranlables. J'ai fait voir que celui des Séministes n'est pas soutenable. Ceux des Animalistes, des Animovistes & des Infinitovistes ne font, à leur rendre exactement justice , qu'un tissu de ridiculités & d'absurdités. A l'égard des Unovistes , ils ont plusieurs difficultés qu'il leur est impossible de résoudre, entre autres , la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés. Les Séminovistes sont les seuls qui aient réponse à tout. Ils réunissent les avantages de

F 3

tous .

tous les autres systèmes, sans participer à aucun de leurs inconvéniens.

J'admire toujours qu'on ne m'ait pas prévenu dans cette découverte si simple : car je ne m'en fais point accroire, il y avoit déjà long-tems que toutes les parties de cet édifice étoient connues, il ne s'agissoit que de les arranger. Mais la plupart des hommes naturellement paresseux, aiment mieux croire tout uniment, que de prendre la peine d'approfondir. Ils ont plutôt fait d'adopter les opinions des autres, que de travailler à les réformer. Combien consentent à se payer de mauvaises raisons pour s'épargner les frais d'en chercher de meilleures ? Contens de savoir ce que leurs prédécesseurs ont dit, il ne disent rien eux-mêmes, aimant à se persuader qu'il n'y a rien de mieux, ni de plus à dire. Ils vont jusqu'à couvrir leur paresse, ou leur incapacité du voile de la modestie. Il y a, disent-ils, trop d'orgueil à vouloir corriger les autres & à prétendre faire mieux. Le beau prétexte pour perpétuer l'ignorance ! Découvrir l'erreur d'un autre c'est beaucoup : c'est s'apercevoir qu'il s'étoit égaré, & se préserver de ses égaremens. Tomber dans une erreur nouvelle, c'est encore quelque chose. A la vérité c'est prendre une route mauvaise, aussi bien que la première, mais outre qu'erreur pour erreur, il est naturel de

de donner la préférence aux siennes, surtout quand on ne connoît que celles des autres pour ce qu'elles sont, les nôtres ont du moins le mérite de la nouveauté ; & c'en est effectivement un. Si dans la recherche des vérités naturelles la naissance d'une erreur n'est pas tout-à-fait un bien, ce n'est pas non plus proprement un mal. On épargne à ses successeurs la peine de frayer le chemin qu'on leur a battu. Ils en sont quitte pour reconnoître, en le parcourant aisément, qu'on s'étoit égaré : & le tems qu'on a perdu à le leur tracer est autant de gagné pour eux. Il leur en reste plus pour inventer de nouveaux systèmes ; & à force d'en imaginer, il faudra bien qu'après tous les mauvais, au plus tard, le bon vienne enfin. Ainsi c'est fort bien fait que de bâtir, quand on en est capable, de nouvelles hypothèses. Voici là mienne.

La matiere est une & la même par-tout. Ses parties, c'est-à-dire, les corps ne diffèrent entre eux que par la quantité du mouvement présent ou passé ; par la configuration des molécules, & par la diversité d'autres modifications contingentes dont ils sont affectés. De-là le dangereux espoir de convertir en or tous les autres métaux. Le plus ou le moins de mouvement dépend de la figure plus ou moins propre à le recevoir,

voir, à le conserver. La figure elle-même vient des cribles, des filières, des matrices par où passent les parties de la matiere. Les cribles, les filières, les matrices sont des espèces de moules formés par le rapport, la connexion des parties voisines & par la pression générale des corps environnans. C'est-là la source commune de tous les fossiles, des métaux, des pierres précieuses, des camayeux, des végétaux, des animaux, en un mot, de l'homme même.

De ces corps les uns se forment par la seule contiguité, ou la *juxta-position* de leurs particules, tels sont les fossiles, les métaux, les pierres précieuses, &c. Les autres, tels que les végétaux & les animaux appellent à leurs secours la fermentation. A son aide ils commencent à se former aussi par la *juxta-position*, & puis après par l'*intus-susception*. La petite portion de matiere, l'espèce de levain contenu dans la graine des plantes fermentées avec les sucs convenables de la terre; & la semence des animaux mâles avec celle de leurs femelles.

Après bien des-mutations & des préparations les molécules de la semence de la femelle sont criblées par ses ovaires & réservées dans les œufs. La semence du mâle est filtrée pareillement par ses testicules,
qui

qui laissent pourtant encore passer quelques petits corps étrangers , tels que les œufs des animaux spermatiques , & de là portée dans les vésicules féminaires. Dans l'union de la femelle & du mâle , la semence de ce dernier s'élançant avec rapidité hors de ses réservoirs est de la façon dont nous l'avons dit ci-devant , transmise aux ovaires. Là elle pénètre la première membrane d'un ou de plusieurs œufs , qui s'en imbibe par des pores garnis de valvules , propres à permettre aisément l'entrée de la liqueur & à s'opposer à sa sortie. Le mélange de ce fluide avec celui qui est contenu entre la première & la seconde membrane de l'œuf ; le *chorion* & l'*amnios* cause une fermentation. L'œuf s'enfle , & cette enflure suffit pour le détacher de l'ovaire , d'où il tombe dans la trompe de Fallope. Elle le descend tout doucement dans la matrice , à laquelle il se colle , il s'attache vraisemblablement par l'endroit par lequel il tenoit à l'ovaire. Pendant ce tems la fermentation continue , augmente. Les parties les plus grossières de la semence du mâle restent entre les deux membranes de l'œuf. La portion la plus subtile traverse l'*amnios* & se mêle dedans , y fermente avec la partie la plus épurée de la semence de la femelle , qui y est contenue ; & c'est de ce dernier mélange que se forme le fœtus.

Les particules des semences , taillées comme des pierres destinées à bâtir une maison, où mieux encore comme les pièces d'un ouvrage de marqueterie , ont toutes des figures différentes & analogues avec celles des molécules qui doivent leur être contigues. Continuellement agitées suivant toutes sortes de déterminations par le fluide dans lequel elle nagent , ou qu'elles composent , elles se rencontrent , se choquent sans cesse les unes les autres , se présentent leurs faces diverses , & s'unissent lorsqu'il se trouve entre elles un juste rapport ; manque t'il , elles se heurtent seulement & continuant leurs mouvemens divers , jusqu'à ce qu'elles rencontrent précisément celles qui doivent être leurs voisines , & auxquelles elles sont destinées à s'unir : rencontre qui leur est facilitée par les degrés semblables , ou divers de pesanteur ou de légèreté des particules homogènes , ou hétérogènes.

Si les membres doubles , tels que les yeux , les oreilles , les extrémités supérieures & inférieures , exigent pour leur composition des parties semblables , elles fauroient malgré leur ressemblance s'arranger chacune à leur place , sans la moindre confusion quoiqu'il n'y ait peut-être pas deux organes parfaitement pareils , de façon à pouvoir être substitués à la place
l'un

l'un de l'autre, je suppose que les deux pouces soit exactement semblables : qu'en arrivera-t-il ? Le premier qui rencontrera la main droite s'y attachera, & l'autre ne pourra pas faire autrement que d'aller s'ajuster à la main gauche.

La formation du fœtus commence toujours régulièrement par le même organe, par la tête. Apparemment, parce que ses principes ont un rapport plus prochain, ou peut-être parce que de toutes les parties des semences, il n'y en a que deux, justement appartenant à la tête, qui ont immédiatement un rapport exact entre elles, & qui déviennent les fondemens de tout l'édifice. Celle qui est destinée à s'unir la troisième n'aura point d'analogie parfaite ni avec la première, ni avec la seconde prises séparément, mais seulement avec les deux assemblées ; de sorte que les rapports de cette troisième aux deux autres naissent de l'union des deux premières ; les rapports de la quatrième aux trois autres viennent de l'assemblage de celles-ci ; les rapports de la cinquième aux quatre précédentes, à quelques-unes seulement de ces quatre, proviennent de leur union, qui forme quelque éminence, ou quelque cavité & ainsi de suite ; il est évident que les membres du fœtus se formeront toujours dans le même ordre ; & je ne vois rien que de fort simple dans cette supposition.

Je

Je ne sçais donc pas pourquoi on se récrie si fort contre la formation de l'embryon par le mélange des semences , pourquoi on la trouve si inconcevable. Ceux qui parlent ainsi , qui ne veulent pas comprendre que du mélange de deux liqueurs il résulte un corps aussi organisé que celui d'un animal , conçoivent pourtant à merveille comment tous les animaux de pere en fils , ou de mere en fille , sont contenus à l'infini dans les mâles , ou dans les femelles exactement formés , quoiqu'en miniatures. Et ces miniatures de quoi sont elles composées ? Puisqu'ils trouvent si incompréhensible de former avec des liqueurs un corps organisé ? Est-ce d'os , de marbre , de diamant , ou de quelque pâte ? Si je concevois que l'un fut plus difficile à Dieu que l'autre , assurément je ne regarderois pas ce dernier comme le plus aisé.

A propos de quoi encore une fois trouvent-ils tant de difficulté dans le premier, dans la formation d'un corps organisé par le mélange de deux liqueurs ? Ignorent-ils ce qui n'est ignoré par aucun de ceux qui ont fait un cours de Philosophie ? Les effets admirables de ces fermentations cités par l'Auteur de *Vénus Physique* ? Ces végétations chymiques qui représentent si naturellement des buissons , des arbrisseaux qu'on

qu'on n'a pu leur en refuser le nom ? L'arbre philosophique perfectionné par M. HOMBERT ; l'arbre de Mars découvert par M. LEMERY le fils , & les grapes de raisin de M. PETIT ? Il faut croire que M. PIERQUIN n'avoit point d'idée de ces crystallisations : indubitablement il les auroit fait venir aussi de germes dessinés en miniatures depuis le commencement du monde & contenus dans les dissolutions d'argent , de Mercure , de limaille de fer , de sel armoniac , ou dans l'eau forte , l'esprit de nitre , l'huile de tartre par défaillance , ou le vin de Bourgogne ou de Champagne. Car c'est du mélange de quelques unes de ces liqueurs de naissent ces arbres artificiels , garnis de racines , ornés de branches , de feuilles & même de fruits.

Mais sans avoir recours à ces admirables enfans de l'art , examinons seulement avec des yeux attentifs les simples productions de la nature. Si pendant la rigueur de l'hiver , pour consoler Flore exilée de nos Jardins , je lui donne une retraite sur ma cheminée , l'oignon d'une fleur appliqué sur l'orifice d'une carafe pleine d'eau , jette des racines , pousse une tige & produit une fleur aussi belle du moins au rapport de nos yeux , que celles que le Printemps fait éclore dans nos parterres. Il est évident que cette production ne se fait
qu'aux

qu'aux dépens de l'eau , qui diminue à vue d'œil. Ainsi ceux qui veulent que l'oignon ait entièrement contenu la fleur en petit, ne peuvent au moins disconvenir que son développement & son accroissement n'ont pu se faire sans que les parties de l'eau se soient converties en celles de cette fleur. Pareillement le gland ne peut de quelque manière que ce soit produire un chêne sans métamorphoser en ses rameaux, ses feuilles & ses fruits les suc de la terre qui lui servent de nourriture. Et les animaux, soit lorsqu'ils sont encore dans le sein de leur mère, soit après qu'ils en sont sortis, comment prennent-ils leur accroissement? N'est-ce pas par une espèce de transsubstantiation, par la conversion du sang & du lait de leur mère en leurs propres parties charnues, cartilagineuses & même osseuses? Or est il plus difficile à des liqueurs de composer radicalement le corps d'un animal, que de se transformer en tous ses membres; ou si l'on veut que l'un soit plus difficile que l'autre, la certitude que nous avons de l'existence continuellement réitérée du dernier, ne démontre-t-elle pas au moins la possibilité du premier.

Ces incrédules, ces esprits de conception difficile ou plutôt rebelle, qui ne veulent pas absolument comprendre que du mélange de deux liqueurs il puisse résulter rien
d'or-

d'organisé, feroient mieux fondés à me demander pourquoi dans les vésicules séminaires la semence du mâle & celle de la femelle dans les œufs ne s'arrangent pas chacune en particulier, aussi-bien que lorsqu'elles sont mêlées, de façon à produire un animal.

Je répondrois à cette objection que c'est parce que les deux molécules destinées à s'unir les premières, & à servir comme de pièces fondamentales au fœtus, sont l'une dans le mâle & l'autre dans la femelle. & que leur assemblage étant la source de tous ceux des autres particules, il ne peut s'en faire aucune union, tant que ces deux premières restent séparées.

On pourroit encore répondre que lorsque chacune des liqueurs prolifiques est seule, elle n'est pas dans une assez grande agitation pour que ses parties se présentent les unes aux autres suivant leurs différentes faces ; elles composent un fluide trop épais, semblable à de l'eau dormante & croupie. Au contraire ces liqueurs viennent-elles à se mêler, la fermentation, la chaleur augmente l'agitation de leurs molécules, les divise, les atténue, leur donne la dernière façon & les rend enfin propres aux différentes unions auxquelles elles sont destinées. Qu'on se souvienne
de

de la façon dont se fait le beurre , pour en avoir , suffit-il de mettre de la crème dans un vase ? Personne n'ignore qu'il faut la battre long-tems afin d'assembler les parties qui doivent composer le beurre & d'en séparer le petit lait.

Cette explication rendroit croyable & concevable un fait surprenant rapporté par quelques Auteurs. Ils disent que des curieux ayant reçu dans une petite phiole de la semence d'un animal , & ayant mis & laissé pendant quelque tems cette phiole bien bouchée dans du fumier , il y virent avec admiration en l'en retirant une espèce de petit animal informe. Cette expérience est digne d'être répétée & par les Séministes & par les Séminovistes. Ne seroit-ce point quelque fait semblable qui auroit porté ARISTOTE à penser que la semence du mâle contenoit elle seule toutes les parties nécessaires à la formation du fœtus ? Quoique je me sente assez de penchant à ajouter foi à cette expérience , ou du moins à sa possibilité , je suis très persuadé qu'il n'en pourroit jamais provenir qu'une production monstrueuse ; pour la rendre régulière. il faut nécessairement que la femelle y contribue. Sans le mélange de sa semence avec celle du mâle , les parties de la dernière n'auront entre elle que des rapports tout à fait éloignés & des liaisons extrême-

mement confuses , dont il ne pourra jamais résulter qu'une ombre , un soupçon de fétus.



CHAPITRE VIII.

Sur la ressemblance.

MOn opinion concilie à merveille les œufs avec la formation du fétus par le mélange des semences ; le mâle & la femelle y contribuent également : ainsi elle explique , autant qu'il est je crois possible de l'expliquer , la ressemblance de l'animal avec ceux qui l'ont engendré ; phénomène absolument inexplicable dans toute autre hypothèse. Car encore une fois le mélange des semences ne peut se faire ailleurs que dans l'œuf ; puisqu'il est le réservoir de celle de la femelle , qui n'en sort point , qui n'en sçauroit sortir , & qui quand elle en pourroit sortir , n'a aucun conduit pour se rendre dans l'uterus.

Je conviens que ce n'est pas encore là développer d'une façon bien satisfaisante le phénomène de la ressemblance ; mais examinons si nous ne pourrions pas jeter dessus un peu plus de lumière. Ce n'est pas
G
d'au-

d'aujourd'hui qu'on en a fait la tentative. On a dit pour y parvenir que la semence soit du mâle, soit de la femelle, n'étoit qu'un assemblage de molécules insensibles, détachées de toutes les parties sensibles de leurs corps, suivant la semence qui par la quantité, ou la qualité dominoit dans leur mélange, il en résulteroit tantôt un mâle, tantôt une femelle. Mais dira-t-on, comment les molécules insensibles, dont on veut que la semence de chaque individu soit composée, se détachent elles de chaque partie sensible de son corps & vont elles se réunir dans leurs réservoirs ? C'est ce qu'on ne s'est pas trop mis en peine d'expliquer ; ne pourroit-on pas le concevoir ainsi ?

Quand une brûlure causée par de l'eau chaude nous a enlevé la peau de quelque endroit du corps, la nature toujours attentive à nos besoins, répare bien-tôt cet accident par la fabrique d'une peau nouvelle & toute semblable à la première. D'où il me semble qu'on peut conclure que du plus pur de notre sang elle forme continuellement des parties toujours prêtes à remplacer celles qu'un accident, où l'épuisement peut nous ravir, & auxquelles elles ressemblent toujours parce qu'elles sont composées de la même matière, & qu'elles passent par les mêmes moules qui ont servi

vi

vi à former les précédentes. Il est même plus que vrai-semblable que c'est là l'usage le plus important auquel la nature destine les alimens qu'elle nous invite si souvent à prendre. Mais comme c'est là le premier de ses soins, il est aussi probable qu'elle prépare plus de ces parties qu'il n'en faut communément pour réparer les pertes causées par les accidens, ou pour remplacer les parties usées, épuisées par leur service continuel. Ces parties sur-numéraires toutes taillées, pour ainsi dire, & toutes prêtes à occuper quelques places, n'en trouvant point de vacantes, rentrent dans la masse du sang, avec lequel elles réfluent vers le cœur, le sang se distribue de rechef dans tous les membres, entraînant avec lui ces parties toutes moulées & qui conservent leur configuration pendant quelques tours; lorsqu'elles parviennent aux testicules, ou aux ovaires, elles y sont filtrées à peu-près comme la salive, l'urine & les autres liqueurs sont filtrés par les parotides, les reins & autres glandes. Voilà; je crois comment on peut concevoir que la semence se forme de l'assemblage des molécules insensibles qu'on dit ordinairement se détacher de toutes les parties sensibles du corps.

Ces conjectures peuvent, à ce qu'il me semble, trouver un fondement dans les faits

faits suivans , les chiens , les châts qu'on a coupés , les chapons , en un mot tous les animaux Eunuques en deviennent plus gros & plus gras. Les hommes vigoureux & chastes par sagesse sont à peu près dans un cas pareil. D'où peut venir cet excès de volume , & d'embonpoint sur les animaux entiers , qui font un usage fréquent des plaisirs de l'amour ? N'est-ce point que ce que les parties que ces derniers dissipent en semences , sont dans les premiers toutes employées aux réparations , à l'entretien , à l'augmentation de l'individu ? Ne seroit-ce point aussi la véritable raison pour laquelle ordinairement les galans ne sont pas gras ? Et d'où vient qu'après une maladie ou de longues fatigues nous nous trouvons peu propres à contenter les Dames ? C'est surtout en ce cas que la plus légère satisfaction qu'elles reçoivent de nous , nous fait éprouver une espèce d'épuisement. Pourquoi les organes de la génération sont ils les derniers à se former & ne deviennent ils qu'à un certain âge propres à filtrer leurs liqueurs , si ce n'est de peur de nuire à l'acroissement des animaux ? Et si les parties des semences n'étoient pas telles que je viens de les décrire , leur conservation , leurs dissipations influeroient-elles si sensiblement sur notre cruë , notre santé & notre embonpoint ? On a coutume de faire contre ce sentiment , sur la formation de la

la semence, une objection que ceux qui la font regardent comme impossible à résoudre. Dans cette hypothèse, disent-ils les enfans des parens mutilés dévoient naître sans les membres qui manquent aux auteurs de leur naissance. Le fils d'un manchot ne devoit jamais avoir qu'un bras; & l'expérience déroge souvent à cette règle.

Je réponds à cela que c'est parce qu'elle est fautive on sçait bien qu'il est des parties qu'une fille ne peut tenir que de sa mere, & d'autres que le fils pareillement ne peut recevoir que de son pere, par-ce que personne ne donne ce qu'il n'a point ; mais il ne faut pas s'imaginer que le pere fournisse toute la matiere de son fils, ou la mere toute celle de sa fille. Ils ont & n'ont que chacun leur part dans l'une & l'autre composition. Ainsi l'orsque d'un pere qui n'a qu'un bras, il naît un fils avec deux, c'est qu'apparemment il en doit un au moins à sa mere. Je dis un au moins ; car il pourroit bien les lui devoir tous les deux ; & en récompense tenir ses jambes de son pere. Si ce pere étoit cul-de jatte, ses enfans pourroient tenir leurs jambes de la mere. (c)

Mais

(c) Je croirois même volontiers qu'il n'est pas
G 3 necess

Mais ajoutera-t'on , si le Pere & la Mere étoient sans jambes & sans bras , & que leurs enfans en eussent Je demanderois comment ces pere & mere. auroient fait pour le devenir l'un avec l'autre ; en un mot je nierois le fait , & supposé qu'on vint à bout de me le prouver , je n'en croirois tout au plus que la moitié. J'avoue que si l'on trouvoit en France les preuves qu'on m'en apporteroit je serois fort embarrassé à les réfuter. Je sçais trop
quelle

nécessaire qu'un homme soit cul de jatte pour diriger l'influence de sa femme sur la production des parties inférieures de leurs enfans. Ce qui me porte à le croire , c'est le grand nombre de cagneux qu'on voit. On n'en rencontre presque pas d'autres , & tous en bas blancs , soit aux promenades , soit sur les Théâtres. Il n'y a pas jusqu'aux Acteurs qui se donnent les airs de l'être. Passe encore pour les Chanteurs : ils ne chantent pas de la jambe & ne sont par conséquent pas obligés de l'avoir bienfaite. Mais parmi les Danseurs mêmes il semble qu'il soit du bon air d'être cagneux. N'est-ce pas une chose criante ? Et quels seront donc après cela les Privilèges des Danseuses ? Les Rois pour avoir de beaux Chevaux , dépensent des sommes considérables à l'entretien de plusieurs Haras : ils devroient bien en établir quelques-uns pour se former de ces hommes destinés à les amuser par leurs talens corporels.

quelle est la fidélité des Françaises envers leurs maris ; mais si le phénomène étoit d'un Pays étranger , je croirois pouvoir en sûreté de conscience attribuer aux soins officieux d'un coadjuteur du mari l'excès des membres que des enfans auroient sur ceux de leur mere & de son époux.

Il est pourtant vrai que ce ne feroit pas sans répugnance que je hazarderois cette explication , tant j'apprehende de faire quelques injustices aux belles ne fussent elles que Négresses ; mais l'honneur de mon hypothèse me feroit aux dépens du leur, risquer ces conjectures , que je les supplie de me pardonner. J'ajouterai même pour mériter, ou du moins pour obtenir mon pardon , que je crois les avoir formées sur des impossibilités ; & que jamais enfans n'ont eu des membres dont ceux de leur pere & mere n'ayent pas été la source.

Tantôt l'un fournit le haut , l'autre fait les frais du bas : tantôt c'est tout le contraire. Quelquefois le mâle ne donnera pour sa part que de quoi faire la tête & les pieds , & la femelle sera chargée de pourvoir à tout le reste. Une autre fois se réservant les extrémités , elle abandonnera le milieu de l'ouvrage à son compagnon. Dans le premier cas ils produiront une Pallas , une Beauté martiale , & un Adonis dans le second.

G 4

sujet

fujet à se tromper quand on juge des appas cachés par ceux qui ne le sont pas. Combien en raisonnant sur ce mauvais principe , a-t-on fait d'injustice à des beautés à qui pour être parfaites il ne manquoit qu'un visage plus délicat ? Souvent on a bien mal-à-propos pris les traits du leur pour la règle de leurs autres charmes. Elles sont plus prudentes à notre égard , des attraits peu mâles ne les préviennent pas si fort contre nous , qu'elles dédaignent d'approfondir si la débilité est infailliblement unie à leur délicatesse : & plus d'une fois elles ont eu sujet de s'applaudir de leur louable curiosité. Quelle agréable surprise ! de rencontrer la massue d'un Hercule entre les mains d'un Adonis : mais que nos belles se donnent bien de garde de croire toujours , en voyant un joli garçon , aller prendre la pie au nid. Elles courroient risque d'être souvent aussi tristement étonnées , que nous le demeurerons nous mêmes , lorsqu'attirés par une tête brillante nous la trouvons élevée sur des fondemens qui ne semblent pas faits pour lui en servir. Que des Sirenes parmi les femmes les plus charmantes ! que des Satyres parmi les plus aimables hommes ? Tout cela prouve que les beautés que nous connoissons ne peuvent servir de règle certaine pour juger de celles qui nous sont inconnues. Je ne sçais qu'un moyen de ne s'y pas tromper :
c'est

c'est de n'en juger que sur le rapport de ses yeux, au moins, encore souvent leur témoignage ne produit-il qu'une certitude morale.

L'incertitude fâcheuse dans laquelle nous sommes sur cette matière, vient des combinaisons innombrables dont sont susceptibles les parties des semences de la femelle & du mâle, car il ne faut pas s'imaginer qu'ils fournissent régulièrement l'un le haut & l'autre le bas de l'animal qu'ils produisent en commun. La plupart du temps leurs liqueurs féminales se mêlent si intimement, que dans le fœtus qui résulte de ce mélange, il n'y a aucun trait particulier dont elles ne partagent toutes deux la formation : & alors un enfant sans ressembler ni à son père, ni à sa mère, à ce qu'on appelle un air de famille, auquel on reconnoît si souvent des frères & sœurs qui ne se ressemblent pourtant point.

C'est là à peu près, en quoi consiste la ressemblance du Mulet avec l'âne & la Jument, & souvent du mulâtre avec ses parents, l'un blanc & l'autre noir.

Quant à celle d'un enfant avec un oncle, une tante, son grand père, sa grand-mère, ou quelque autre de ses ayeux ; elle est purement fortuite, & si l'on comparoit

les cas où elle arrive , avec ceux où elle n'arrive pas , on trouveroit que les premiers sont bien plus rares que les derniers ; mais si on prétendoit le contraire , il n'y auroit qu'à dire que les accidens auxquels sont sujettes les parties des semences des pere & mere leur laissent ordinairement , ou même leur procurent , plus d'analogie avec les traits d'un ayeul qu'avec ceux d'un étranger , dont la ressemblance demande une plus grande altération dans les molécules des liqueurs féminales.

Au reste je n'exige pas de mes Lecteurs qu'ils soient parfaitement contents des conjectures que je leurs propose sur la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés ; mais une chose que j'attends de leur équité , c'est qu'ils conviendront que le pere & la mere dans mon système concourant également à la production du fœtus , on conçoit , au moins d'une façon générale , qu'il peut , n'importe comment , ressembler tantôt à l'un , tantôt à l'autre & quelquefois à tous les deux : phénomène absolument inconcevable dans toute autre hypothèse que la mienne , si l'on excepte celle des Séministes , qui d'ailleurs est , comme je l'ai fait voir insoutenable.

CHA-

CHAPITRE IX.

Sur la dissemblance.

DE ce que nous avons dit sur la ressemblance il semble au premier coup d'œil qu'on ne devroit appercevoir dans un enfant aucun trait qu'on ne reconnût clairement venir de l'un ou de l'autre de ses parens : il est certain qu'il leur ressemble plus souvent qu'on ne le soupconne , mais il y a des raisons pour qu'il ne leur ressemble pas toujours.

Avant que de s'unir & de former un embryon les parties des semences ne sont elles pas sujettes à une infinité d'accidens, soit tandis que dans les Vaisseaux du mâle & de la femelle elles circulent avec les autres liqueurs , soit dans le tems même qu'elles viennent à s'en séparer ? mille chocs, mille collisions peuvent endommager leur première figure , & par conséquent la ressemblance de l'animal qu'elles doivent produire , avec ceux qui en sont l'origine & devroient en être le modèle. Par là il est aisé de concevoir que la laideur ou la beauté des enfans ne doit pas nécessairement répondre à celles de leur pere & mere. Des époux fort laids , ou fort beaux peuvent avoir un enfant qui ne le soit point ou bien qui soit d'une laideur , ou d'une beauté différente de la leur. J'ai

J'ai formé à un Lapin gris un petit fé-
rail de Lapines grises aussi. Je suis sûr
qu'elles n'ont point fait d'infidélité à leur
Sultan : elles n'en avoient pas le pouvoir ;
cependant parmi les petits, ordinairement
gris , qu'elles me donnoient , elles en ont
plus d'une fois mêlé quelques noirs , tant
mâles que femelles. D'où peut venir un
pareil phénomène , si ce n'est des accidens
arrivés aux parties des semences ?

Sans ces inconvéniens chaque enfant se-
roit l'image vivante de ceux qui lui ont
donné le jour. Il pourroit être tout à la
fois une demie copie naturelle & parfaite-
ment ressemblante de deux originaux diffé-
rens ; & la moitié des traits de son visage,
de toute sa personne feroient autant de té-
moins également irréprochables & indiscrets,
qui déposeroient continuellement aux yeux
de tous les spectateurs , pour ou contre
la fidélité de sa mere. Mais graces aux
changemens qui peuvent survenir aux par-
ties des semences , il peut ressembler à un
parent , à un voisin , à un ami à qui bon
lui semblera , sans que son pere , ou celui
qui passe pour l'être , puisse raisonnablement
y trouver à redire.

Il est pourtant toujours vrai qu'un en-
fant doit naturellement ressembler plus fré-
quemment à son véritable pere qu'à un é-
tran-

tranger. Il est même bien rare & bien difficile qu'il n'ait quelque trait marqué auquel on puisse reconnoître celui dont il sort, mes Lapins n'en ont donné mainte & maintes preuves. J'ai rapporté ci-dessus que de deux gris il m'en étoit quelquefois né de noirs, mais je dois aussi rapporter un fait qui m'a paru bien digne de remarque; c'est qu'à la réserve de trois gris, qui par conséquent avoient de la ressemblance avec leur pere, tous les autres au nombre de 42. gris ou noirs, lui ressembloient par un endroit de la tête. C'étoit une espèce de Caïn qui transmettoit à tous ses descendans une marque blanche qu'il portoit au milieu du front. Chés les uns elle étoit plus grande, & chés les autres plus petite; tantôt plus haut, tantôt plus bas, il y en avoit aussi de marqués de blanc à d'autres endroits qu'à la tête, entre autres de noirs qui avoient les extrémités des pattes blanches.

Mais pour revenir des Lapins aux hommes, voici un fait peut-être plus surprenant arrivé chés les derniers. J'ai connu quatre freres & trois sœurs, tous sept enfans du même pere, auquel ils ressembloient entre autres endroits par les piéds. Ils avoient les deux orteils, voisins du gros, joints ensemble dans presque toute leur longueur: & lorsque leur mere accou-

choit,

choit, son mari avoit coutume de demander en badinant à voir les pieds de l'enfant, pour s'assurer s'il en étoit bien le pere.

Il arrive souvent que les enfans d'un boiteux ne le sont pas; mais voit-on ceux d'une boiteuse manquer à l'être? Il peut pourtant absolument se faire qu'ils ne le soient point, suivant ce que j'ai dit ci-dessus: l'enfant de deux époux aimables peut à la rigueur ne pas l'être; ou l'être au contraire quand ses parens ne le sont pas, mais il faut bien se donner de garde de croire ces cas fort communs, ils sont d'une rareté extrême, & surtout le dernier. Une Jument jeune & bienfaite servie par un fier étalon, auquel elle est fidèle, n'a pas coutume d'engendrer des mazettes, (d) & deux rosses sont encore moins sujettes à produire un beau Poulain.

Je

(d) A ce propos l'Auteur de *Vénus Physique* n'eut pas manqué de citer le fameux passage *non imbellem feroces progenerant aquila columbam*. C'est comme si l'on disoit que les *Loups ne sont point d'Agneaux*. Cela n'est-il pas admirable? Voilà ce qui s'appelle de la Poésie.

Je ne cherche pas à rendre suspecte la fidélité des belles : à Dieu ne plaise ! mais quand une femme aimable , unie à un mari qui ne l'est pas , lui donne des enfans qui le sont , je ne crois pas que ce soit trop à lui à se glorifier de la beauté de sa famille.

Cependant je ne crois pas non plus que la femme doive beaucoup s'en glorifier elle même. Si ses enfans sont beaux & ceux de son époux , ils ne lui en ont pas grande obligation : ils n'en ont tout au plus qu'à leur pere , qui par les attraits de la moitié qu'il s'est choisie , a tâché de réparer les défauts de sa personne , tandis que son épouse a fait tout le contraire. Peut-être aussi s'est elle flattée , car il ne faut pas accuser les gens à tort , qu'ils tiendroient plutôt d'elle que de lui. Cette espérance peut avoir plus d'un fondement : & souvent l'expérience lui en sert. Pourquoi ne pas compter un peu sur un bonheur qu'on voit arriver à tant d'autres ? Lorsque de deux époux , c'est la femme qui n'est pas belle , les changemens qui arrivent aux parties des semences du mari se font presque toujours en mal : mais en récompense ils se font communément en bien quand c'est l'époux qui n'est pas beau.

Ces

Ces changemens , tantôt contraires & tantôt favorables , ne font pas la seule source du défaut de ressemblance d'un enfant avec ses pere & mere. Un autre inconvénient qui nuit encore fréquemment à leur ressemblance , c'est que probablement les deux semences contiennent souvent des molécules destinées à former le même organe , ou les mêmes parties d'un organe. En ce cas si le pere a les yeux noirs & que la mere les ait bleus , ceux de leur enfant ne doivent être ni bleus ni noirs , mais d'une couleur composée de ces deux. Si les parens fournissent en trop grande abondance à la composition du même membre , il en résultera chés leur fille ou leur fils , un plus grand , plus gros , ou plus long , que le correspondant ne l'est chés chacun d'eux. C'est-là , je crois , l'origine des oreilles de Mydas , des grands nés & de la plupart des organes qui pèchent par excès.

Peut-être est-ce aussi là la source de quelques monstres tels que ceux qu'on nomme Hermaphrodites , mais il est pour le moins aussi vraisemblable qu'ils viennent de l'union , ou de la confusion de deux œufs ; & cette opinion me plaît davantage. Quoique bien exposée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences par M. LEMERY , cette matiere est assez intéressante pour mériter

mériter de notre curiosité un article , ne fût-ce que pour faire voir que ce qu'on en a dit de mieux peut à merveille s'appliquer à l'hypothèse des Séminovistes. Son sort est de partager les avantages de toutes les autres , sans participer à aucun de leurs inconvéniens.



CHAPITRE X.

Sur les Monstres.

UN Monstre est un Animal qui n'est pas formé suivant les loix ordinaires de la nature , qui a plus ou moins de membres que ceux de son espèce, n'ont coutume d'en avoir : de-là la division vulgaire en Monstres par excès & en Monstres par défaut.

Les premiers viennent de l'union de deux , ou de plusieurs œufs destinés à faire des jumeaux , si en tombant dans la matrice , ou en descendant par la même trompe , ils viennent malheureusement à se rencontrer, ils se collent l'un contre l'autre , leurs liqueurs se mêlent , & au lieu de jumeaux ils produisent un Monstre.

H

Deux

Deux œufs ainsi unis & dont l'union, ou plutôt l'adhérence auroit passé jusqu'au fœtus sans perte , ni mélange des liqueurs formeroient un animal double.

Si le phénomène se faisoit avec deux œufs de femme , qui contiennent de fœtus de différens sexes , il en résulteroit un des hommes de PLATON , un Androgyne. On croit communément qu'avec les deux sexes nous serions doublement heureux ; mais on se trompe fort : nous risquerions beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Quel esclavage ! que d'inconvéniens attachés à la nécessité de traîner ou de suivre sans cesse un témoin de toutes ses actions ! voilà pourtant ce que cette union nous procureroit très-certainement , & il ne seroit pas moins douteux qu'elle doublât nos autres sensations , agréables ou désagréables. Il faudroit pour cela que ces deux corps n'eussent qu'une même Ame : s'ils avoient chacun la sienne . ce qui dépendroit de la volonté de Dieu , tout s'y passeroit comme chez nous mêmes à l'incommodité près dont je viens de parler.

Quand un des fœtus demeurant entier, il se dissipe une partie des semences destinées à former l'autre , il résulte du tout, un corps auquel les restes de l'un des fœtus forment des membres surnuméraires, qui

qui en font un Monstre : & ces membres surabondans tant au dedans qu'au dehors pouvant varier à l'infini, il n'y a sorte de Monstres par excès qu'ils ne soient capables de composer. Ainsi un Chien à trois têtes, un Cerbère, est possible. Un homme à deux , un Janus ne l'est pas moins. Nous préserve le Ciel de pareils Monstres féminins ! si les organes de la génération d'un fœtus male , dont toutes les autres parties auroient été détruites , venoient s'attacher à un fœtus femelle , il en résulteroit sans contredit un véritable hermaphrodite , doublement capable d'engendrer. Vraisemblablement il n'auroit qu'une ame & bien des gens trouveroient son sort plus digne d'envie que celui d'un Androgyne.

Les Monstres par défaut ne sont pas plus difficiles à expliquer que les Monstres par excès. Quelques-unes des parties de la liqueur d'un œuf fécondé n'ont qu'à par un accident venir à se dissiper , à se perdre : il faudra bien que l'animal naisse sans les membres qui devoient être composés par ces parties dissipées , ou perdues. Ne pourroit-on pas dire aussi que le mâle & la femelle ont manqué à les fournir ?

Ce seroit une ouverture pour comprendre la formation des moles , incompréhensible dans les hypothèses de tous les autres

partisans des œufs , aussi-bien que dans celle des Animalistes. S'il étoit vrai que le fœtus fût tout formé dans la semence du mâle , ou dans l'œuf , d'où pourroit venir cette masse informe de chair qu'au lieu d'un enfant rendent quelquefois les femmes ? Ne devoit-elle pas avoir au moins par quelques endroits la figure d'un animal ? Dans notre système à nous autres Séminovistes , cela n'est point du tout nécessaire. Les parties des semences d'un œuf destinées à s'unir les premières n'ont qu'à par malheur venir à se dissiper , à s'échapper de l'œuf ; ou le pere & la mere n'ont qu'à manquer à les fournir ; les autres parties n'ayant plus que des rapports éloignés, s'accrochent les unes aux autres , plutôt qu'elles ne s'unissent & ce qu'elles peuvent faire de mieux n'est qu'un morceau de chair.

Il est encore une espèce de Monstres dont les Anatomistes ne parlent pas si souvent que des précédens , & qui ne sont pas moins dignes d'attention ; puisqu'ils pourroient seuls renverser tous les systèmes des Animalistes , des Animovistes , des Infinitovistes & des Unovistes : je veux dire les animaux engendrés de deux parens d'espèces différentes tels que les mulets. Je mettrois volontiers les mulâtres aussi dans cette classe , si ce n'est qu'ils ne sont pas,
à ce

à ce que je crois , moins propres à la génération que les Auteurs de leur naissance. Mais tous les animaux mi-partis de deux especes y sont-ils inhabiles ? Je ne puis me le persuader. Je m'imagine qu'ils ne sont privés de cet avantage , que lorsqu'ils sont le fruit d'especes fort éloignées. En ce cas si j'osois tenter l'explication de ce prodige impénétrable , ou du moins *impénétré* , je dirois que la source de ce défaut est dans le peu d'analogie que les molécules des semences destinées à former les organes de la génération ont avec les membres auxquels elles doivent s'attacher , les parties féminaires qui doivent former les organes nécessaires à la vie , ont encore assez de rapport entr'elles pour s'unir , parce qu'elles s'unissent les premières , comme les plus essentielles , & que leur union , quoique extraordinaire , n'a point assez altéré leur analogie avec leurs voisines pour en empêcher l'assemblage. Mais les organes propres uniquement à la génération , comme moins nécessaires , sont les derniers à se former ; & quand ils commencent à vouloir se développer , le peu d'analogie qu'ils avoient déjà avec les parties contigues , ayant encore diminué à mesure que ces parties ont augmenté , cette analogie se trouve tellement éloignée , que les parties des semences qui doivent former les organes de la génération , ne peuvent plus

se débrouiller , & s'arranger d'une façon nette & précise : elles ne composent au lieu de ces organes que des espèces de moles.

D'ailleurs quand ces organes se formeroient aussi distinctement que dans les cas ordinaires , il me semble qu'on pourroit encore rendre raison de leur inutilité. Nous savons que chaque glande ne filtre qu'une certaine liqueur. Les parotides ne filtrent que la salive & les reins ne préparent que l'urine. Par conséquent les testicules & les ovaires les mieux faits ne sont capables de filtrer que la semence , & quelle semence encore ? Suivant les principes que nous avons posés ci-dessus , ce n'est que de son père qu'un animal tient ses testicules , & une femelle ne doit ses ovaires qu'à sa mère. Les testicules de l'un & les ovaires de l'autre sont donc de même genre que ceux du parent qui les lui a transmis ; ils sont percés , criblés de la même façon. Ils ne peuvent par conséquent admettre que des liqueurs semblables , des molécules taillées à peu près de même. Les testicules du père ne filtroient que des parties semblables à celles de son corps : il en étoit de même des ovaires de la mère. Ces organes dans le fils , dans la fille , qui ressemblent quelquefois l'un & l'autre à leurs deux parents tout à la fois , peuvent bien se prêter

ter jusqu'à un certain point , par exemple jusqu'à filtrer des parties de semence qui tiennent & des traits du pere & ceux de la mere , quand ils sont de la même espece ; mais lorsqu'ils sont d'especes différentes , les parties des semences dans le fils , comme dans la fille , trop extraordinairement configurées sont arrêtées au passage & ne peuvent être filtrées par les testicules de l'un , ni par les ovaires de l'autre. Le moyen que des testicules pareils à ceux d'un âne , & des ovaires semblables à ceux d'une jument , transmettent des molécules pareilles à celles d'un mulet ! c'est comme si l'on vouloit faire passer des grains de plomb ronds par des moules triangulaires.

Après avoir , sans y penser & même contre mon intention , entrepris l'explication de ce Phénomène , dois-je craindre désormais de me faire taxer de présomption ? non sans doute. Me voilà duement atteint & convaincu de l'audace la plus vaine. Que rien ne retienne donc plus mon imagination : donnons lui carrière , promenons-là sur tous les Monstres qui se présenteront à elle & voyons un peu s'il en est quelqu'un qui lui fasse peur. Ce ne seront pas du moins le Minotaure , le Centaure , le Sauvage de l'Isle de Barnéo , ni même l'homme marin. Ces animaux ne sont plus pour moi des enigmes , ou si

c'en font , je me flatte de les avoir devinées , ils ont tous eu pour mere des femmes , & pour pere le premier a eu un taureau ; le second un cheval ou un âne ; le troisieme un singe & le quatrieme un dauphin , ou quelqu'autre poisson.

Personne n'ignore que le Minotaure fût fils de Pasiphaë & d'un taureau , comme nous l'apprend l'Histoire , ou du moins la fable qu'ici je prends à la lettre. Et cela posé, la naissance que je donne aux Centaures doit-elle paroître si difficile à croire ? Si une grande Reine , si l'Epouse du sage Minos a pû lui faire une infidélité, lui planter , comme on dit , des cornes en faveur d'un galant qui en portoit de réelles , doit-on trouver étrange que des femmes , ou des filles du commun , se soient éprises pour des chevaux , ou des ânes. Je me rappelle que la fable nous offre aussi une inclination de cette espèce dans la mere du célèbre Chiron : si le goût de ces amantes antiques paroît bizarre aux belles de nos jours , je suis persuadé que ce ne sera pas celui de Philyre qui le paroitra le plus. (e) Mal.

(e) En fait d'amour pour n'être rebuté,
Des dons du Ciel , c'est peu d'être doté.
Jadis Saturne aimoit une pucelle,
Et , dit l'Histoire , elle lui fut cruelle,
Tant

Dieux pour consolateurs. Si , au lieu d'un Bacchus , quelqu'un de ces gros & vigoureux singes , redoutables même aux hommes , vient malheureusement à surprendre notre Princesse accablée de fatigues & de sommeil , que voulez-vous qu'elle devienne à son réveil , procurée par les caresses effrayantes du vilain animal , entre les pattes duquel elle se sent étroitement & fortement serrée ? Quand même il la trouveroit bien éveillée , que pourroit-elle opposer aux attentats imprévus de cet horrible & furieux amant ? Des bras tendres , délicats , foibles & affoiblis , qui sur le champ seroient punis de leur résistance par les morsures les plus cruelles ? Voulez-vous qu'une beauté naturellement timide se fasse comme ses habits déchirer en lambeaux , dévorer , plutôt que de s'exposer à donner l'être à quelque petit sauvage , tel que ceux de l'Isle de Bornéo ? Le plus court , dans ces cas périlleux , est de se pâmer , aux risques de ce qui en pourra arriver. Vraiment il y a des femmes qui pour sortir d'embarras se pâment à bien moins.

Je ne doute point que l'honneur ne leur soit à toutes beaucoup plus cher que la vie , car il n'y en a pas une seule qui ne le dise , comment donc arrive-t-il que les plus braves d'entre elles , au moindre danger qui menace leur vie , perdent la tête ; & que
rare-

rarement les plus timides la perdent sincèrement quand elles croient qu'on n'en veut qu'à leur honneur ? Bien des gens s'imagineroient peut-être que c'est parce que la crainte de perdre leur honneur est bien moins forte chez-elles que celle de perdre la vie. Pour moi je suis persuadé que c'est tout le contraire. Et voilà vraisemblablement d'où vient qu'un amant délicat a tant de peine à triompher d'une maîtresse dont il ne combat la rigueur que par des soins, des soupirs, des services & des respects ; elle recueille toutes ses forces, conserve toute sa présence d'esprit pour défendre sa gloire jusqu'à son dernier soupir. Un brutal au contraire qui use de main-mise & de violence, a communément bon marché de la plus fière, elle croit qu'il n'en veut qu'à sa vie, qu'elle n'estime pas assez pour la disputer. C'est là donc sans doute la véritable raison pour laquelle les singes triomphent de la vertu des Arianes, elles pensent que ces animaux n'attendent qu'à leur vie, si elles s'imaginoient qu'ils attentassent à leur honneur, oh ! je suis persuadé que plutôt que de les souffrir assouvir leurs infames désirs, elles se feroient mettre en pièces, ou que du moins, pour arrêter de si coupables flammes, elles iroient aux dépens de leur vie, sauver leur honneur au milieu des flots.

Mais

Mais là même feroit-il bien en sûreté? Le bienfaiteur par qui la vie d'Arion échappa au naufrage, ne l'eût-il pas fait faire à l'honneur d'Ariane? Les relations de voyages sont pleines d'histoires qui prouvent l'inclination naturelle du dauphin pour l'homme. Je laisse à penser s'il peut en manquer pour la femme, surtout quand elle est belle. Tout ce qui vit reconnoît son doux empire. Le feu grégeois est moins ardent que celui qui brille dans les yeux tous puissans. Oui, j'en vois quelquefois deux, dont les regards sont capables d'aller à travers l'onde embraser jusqu'au cœur des poissons. Si celle à qui ils appartiennent, ou quelqu'autre à peu près semblable, venoit par un hazard mêlé de malheur & de bonheur à se trouver sur le dos d'un dauphin, croyez-vous qu'il ne se fit pas payer son secours? Ou, qu'à l'exemple d'Arion, qui pour prix de ses chansons fut retiré du milieu des flots, notre belle en fût quitte avec son libérateur pour de simples remerciemens. Il est des personnes auxquelles, quelque généreux qu'on soit, il est extrêmement difficile de rendre des services tout-à-fait désintéressés, & qui même ne savent pas mauvais gré à ceux qui les obligent, de le faire avec un peu de cette espèce d'intérêt. Telles sont les belles. D'ailleurs quand elles s'avisent d'être reconnoissantes, elles ne le sont point à
demi

demî , sur-tout lorsque le bienfaiteur est de leur goût. Combien en a t'on vû d'assez courageuses pour préférer la perte de leur vie à celle de leur gloire , pousser la gratitude jusqu'à payer de leur honneur la conservation de leurs jours ? Un cœur vraiment généreux se croiroit coupable d'ingratitude , s'il ne donnoit pas , lorsqu'il le peut , des marques de reconnoissance d'un prix supérieur à celui du bienfait qu'il a reçu. Ainsi je ne serois point autrement étonné qu'une femme eût eu la complaisance d'accorder à un Dauphin ce que la frayeur ne lui eût pas permis de refuser à un Singe.

Qu'on juge après cela , de quels effets, de quelles productions cette bonté d'ame eût pu devenir la source. Non-seulement l'homme marin pourroit bien n'avoir point d'autre origine ; mais elle pourroit encore à merveille être celle des syrènes , des tritons & des néréides ; de Thétis même & de Neptune , en les suposant tous réels. La fable n'a presque point de monstres qui m'étonnent. Je conviens qu'il n'est pas aisé de concevoir que les organes de la génération dans un Dauphin puissent former une union féconde avec ceux d'une femme ; mais si le Dauphin est privé de cet avantage , est-il bien sûr qu'il en soit de même de tous ses concitoyens ? N'y a-t-il pas

pas aussi des chevaux marins? Pourquoi aucun des nombreux & divers habitans de l'élément favori de Venus n'en auroit-il obtenu une faveur qu'elle a prodiguée à l'âne, au singe & à la plupart des animaux terrestres? Quelle a étendue jusques sur les peuples de l'air? Car je ne doute point que parmi les grands oiseaux, il n'y en ait des capables de rendre mere une jeune fille. La fable de Léda n'auroit-elle point quelque fondement? J'ai regret qu'on n'ait pas fait venir d'une pareille union les ailes de l'amour. Au lieu de Jupiter, les Poètes auroient bien mieux fait de lui donner pour pere un beau cygne. Parmi les métamorphoses auxquelles les mortelles ont forcé les Dieux d'avoir recours pour s'ouvrir le chemin de leur cœur, c'est là celle que je leur pardonnerai le plus volontiers. Je suis bien moins scandalisé du goût de la fille de Tindare que de celui de la mere de Chiron.

Le beau sexe me reprochera sans doute de prendre plaisir à lui attribuer la naissance de tous ces monstres & m'en demandera peut-être la raison. Il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi offensante qu'il a pu se l'imaginer. Je ne fonderai point mes conjectures sur sa douceur, sa timidité, sa foiblesse, ou sa curiosité. Je ne leur donne point d'autre fondement que ses at-
traits,

traits. Ne sont ils pas assez puissans pour opérer tous ces prodiges ? pour forcer les Dieux à se métamorphoser en bêtes , & pour faire rechercher aux bêtes un fort envie des Dieux ? la terre & l'eau , l'air & l'Olimpè n'ont point de cœurs exempts du doux tribut qu'imposent les charmes d'une jeune beauté. Le reste de l'univers n'en offre point à l'homme d'aussi séduisants. Il me semble qu'il ne doit pas avoir beaucoup de peine à se défendre de ceux d'une Guenon & des autres femelles des animaux. Cependant qu'il ne se flatte point de ne pas avoir sa part à la production des Monstres. Non que je ne puisse bien l'en exempter , si je veux. Mais je suis trop ami de la vérité pour ne pas le rendre pere des Satyres & des Faunes , qui vraisemblablement sont fils d'une Chèvre. Car j'ai trop bonne opinion du goût du beau sexe pour les faire venir d'une femme & d'un bouc ; il faut être équitable. Nos Histoires modernes , qui contiennent autre chose que des fables , ne nous apprennent que trop à quoi nous devons nous en tenir là-dessus. Je pardonne à des Singes de devenir amoureux d'une femme ; mais je ne puis pardonner à des hommes d'être les rivaux d'un bouc. (f)

Si

(f) En 1562. & 1567, le Pape envoya en France

Si l'on ne donne plus aujourd'hui dans ces travers, ou si l'on n'en voit plus d'effets, il ne faut pas l'attribuer aux bonnes mœurs, à la vertu du siècle. Nos contemporains, malgré toutes leurs lumières, ne sont pas moins vicieux que nos ignorans ancêtres. Nous ne sommes rédevenables de la réforme de ces détestables abus qu'à la Religion Chrétienne. Doit-on trouver si étrange que des peuples capables d'adorer

ce des troupes Italiennes qui traînoient à leur suite quantité de chèvres parées comme de nouvelles mariées. Leur nombre étoit égal à celui des Officiers à compter depuis le général inclusivement jusqu'au dernier Anspesfado, chacun avoit sa chacune, les soldats n'ayant pas le moyen d'en avoir à eux, se servoient de celles qu'ils rencontroient sur leur passage; & lorsqu'ils n'en trouvoient pas assés, ils prenoient pour supplément les petits garçons qui lès gardoient. Les payannes françoises en furent si scandalisées qu'après la retraite de ces Italiens; elles assommèrent dans tous les lieux où ils avoient passé & jetterent à la voyerie leurs pauvres chèvres sans faire grace à aucune. Je pourrois pour garants de ces faits citer le Fevre, Varrillas, d'Aubigné, Théodore de Beze, les Mémoires d'Artagnan & autres; mais je me contente de renvoyer mes Lecteurs à l'article de Bathyllus du Dictionnaire de Bayle où j'ay trouvé ces anecdotes & leurs autorités.

dorer des Dieux qui se changeoient en bêtes pour séduire leurs femmes & leurs filles, se soient à l'exemple de leurs divinités; dégradés au point de concevoir pour des brutes & d'assouvir sur elles d'infâmes désirs ?

Qu'on ne dise point que ce n'est pas la religion chrétienne qui a aboli ces abominations, sous prétexte que le centre même de son empire en est encore infecté; qu'on n'en a tout au plus supprimé que les effets, & que leur suppression n'est due qu'à la juste sévérité des Loix. Ces sages Loix, à qui les devons nous, si ce n'est à la pureté de notre religion ?

On ne peut inventer des supplices assez effrayans pour punir ces sortes de crimes, pour lesquels tout l'Univers a maintenant une horreur si bien fondée. Les suites en sont extrêmement contraires aux intérêts de la société : cependant il faut convenir que ce ne sont pas encore celles qui y sont le plus opposées. Il est d'anciens abus, il s'en introduit peut-être des nouveaux, pour lesquels on est bien éloigné d'avoir autant d'horreur, & qui sont pourtant encor beaucoup plus préjudiciables au bien public. Je ne crois pas qu'on me soupçonne d'être superstitieux, mais je me pique d'être bon Citoyen & me crois du
1
sens

sens commun ; & puisque l'occasion se présente , je ne ferai pas fâché d'en profiter, pour dévoiler l'énormité peut-être ignorée de certains crimes , qu'il ne faudroit que bien connoître pour les abhorrer. Pour cette entreprise il me semble que je n'ai besoin que des lumieres de la raison.

Je fais huit classes des principales fautes qu'on peut commettre en matiere d'impureté. Dans la premiere je mets le commerce d'une veuve avec un homme veuf, d'une fille & d'un garçon qui ont fait leur preuves , ou qui tous deux en font à leurs coups d'essai. Quand l'un des deux en doctrine l'autre , le cas du disciple demeure dans la premiere classe & celui du maître monte dans la seconde. La troisième est occupée par ces couples d'amans dont l'un est marié. S'ils le sont tous les deux, & que ce ne soit pas l'un avec l'autre , je les place dans la quatrième. La cinquième est pour les Pasiphaés , les Phylires, pour les peres des faunes, des satyres. La sixième est pleine de ceux qui se procurent des plaisirs solitaires. Si on les partage avec un complice de son sexe ce partage augmente le crime d'un bon degré. Je lui en donne pourtant un de moins qu'à celui de deux époux qui en suivant leurs desirs prennent des mesures pour en empêcher les effets. Leur crime est à mon avis

avis le plus grand , le plus odieux de tous.

Sans doute ils offensent inégalement l'être suprême; mais je laisse aux casuistes à déterminer ces inégalités. Le point de vue sous lequel je les regarde principalement est le préjudice qu'ils apportent au bien de la société : & c'est sur ce pié que je les ai arrangés dans l'ordre qu'on vient de voir, mais il est à observer que dans chaque classe on peut encore distinguer des rangs divers.

Les coupables de la première ne sont proprement tort qu'à eux. Celui qu'ils sont censés faire à leurs parens est compensé par l'avantage qui en rejaillit sur le Public; dont le plus grand bien est d'avoir des Citoyens.

On devine aisément les motifs qui m'ont fait peupler la deuxième classe.

Les habitans de la troisième ne sont pas à mes yeux tout à fait aussi coupables l'un que l'autre : celui qui est marié me le paroît le plus. Si c'est l'amante qui est mariée , elle risque de faire tort aux enfans de son mari : si c'est l'amant , il fait un tort réel à sa femme. J'en ai connu une qui sur cet article avoit des principes fort

I 2

fin-

singuliers. Elle étoit bien aise d'avoir un amant , mais elle ne combloit jamais ses desirs , que lorsqu'elle se croyoit sûr que son mari l'avoit mise hors d'état d'en craindre les suites. Le galant avoit beau se plaindre , il falloit qu'il prit patience. Voici comment elle raisonna : dès qu'une fois je suis légitimement enceinte & que mon mari n'a pas le moindre soupçon de mes galanteries , je ne fais tort qu'à moi-même , & ce ne sont les affaires de personne, c'est disposer de mon bien.

Dans le quatrième cas la faute est double de celle du troisième sans avoir égard aux intérêts du mari lésé , on prive une femme d'un bien qui lui appartient & on risque d'introduire des héritiers illégitimes parmi les enfans de l'autre.

Le pere d'un Satyre , la mere d'un Minotaure déroge aux Loix de la nature , & au lieu du Roi des animaux ne produit qu'un monstre. C'est faire à la société un tort considérable.

Mais n'en reçoit elle pas encore un plus grand de ceux qui ne produisent rien du tout , & qui cependant ne veulent pas perdre le plaisir attaché à la production de leur semblable ? Je pense que oui : & c'est
ce

ce qui m'a fait regler le cinquième & le sixième rang. Cette raison n'a pourtant pas été l'unique. Une autre qui seule me sembleroit décisive , c'est que le plaisir qu'on peut prendre sans aucun secours étranger, étant beaucoup plus facile , est sans comparaison bien plus préjudicable à la propagation du genre humain , de combien de sujets ne prive t'il pas la société en retenant dans le célibat quantité de personnes que sans ce malheureux expédient , leur tempérament forceroit de recourir au mariage ? Cette raison me paroît si forte qu'elle m'a fait long-temps balancer si je ne transposerois pas la sixième & la septième classe à la place l'une de l'autre. Qu'importe à la nature de quelle façon on la prive de ses biens si-tôt qu'on l'en prive ? La principale différence que je trouve entre ces deux classes , c'est que la sixième ; ainsi que la cinquième n'exige qu'un coupable , & que la septième en exige nécessairement deux, qui même pour l'ordinaire le sont doublement , à l'actif & au passif. Cependant le bien public étant toujours préférable au bien particulier , la nécessité de faire partager son crime à un autre ne m'auroit pas déterminé, si je n'avois songé à la facilité de trouver des complices.

Mais une chose sur la quelle je n'ai jamais hésité , c'est à regarder comme le com-

ble des horreurs les précautions que prennent deux époux pour ne point , ou ne plus avoir d'enfans , sans renoncer pour cela au plaisir qu'ils trouvoient à en faire C'est frauder les droits de la nature. C'est manquer lachement aux engagemens authentiques qu'on a pris avec le Public : si ce Public étoit équitable , s'il entendoit toujours bien ses véritables intérêts , il devroit avoir bien plus mauvaise opinion des femmes qui ne font pas d'enfans , que des filles qui ont le malheur d'en faire. Par ses préjugés il autorise ; pour ainsi-dire , ces dernières à prendre des mesures pour n'en point avoir ; & les premières sont obligées par état à faire tous leurs efforts pour lui en donner. Je voudrois que , comme chés les anciens , les femmes stériles fussent l'objet de notre mépris , qu'il fût permis de les répudier , & que nous réglâssions les marques de notre estime sur le nombre de leurs enfans. Leur vanité , leur orgueil les feroient peut-être consentir à laisser aller les choses comme il plairoit à la nature. Je dis peut-être car il y en a qui ne chérissent que leurs attraits. Et il n'est rien à quoi elles ne fussent capables de consentir , plutôt que de risquer à les perdre. Ce sont ces jolies femmes là qu'on devroit regarder comme de vrais monstres l'opprobre de la société ; & non pas une fille infortunée , qui vraisemblablement eut été
une

une épouse fidelle , une mere tendre & une excellente citoyenne, si son cœur incapable de tromper & d'en croire les autres capables , eût eû le bonheur de rencontrer à la place d'un malhonnête homme , un amant digne de son attachement.

Ce que c'est que le préjugé ! il fait traiter de bagatelle les plaisirs solitaires , ou ceux de deux époux qui en empêchent les effets : au contraire il fait sur-tout par les femmes , regarder comme des horreurs qui les font frémir , les plaisirs qu'un homme voué au célibat peut prendre avec son semblable , ou une brute ; cependant n'est-il pas clair aux yeux d'un Juge impartial qu'il n'y a pas de comparaison entre les crimes de la plupart de ces femmes & ceux qui les font frémir ? L'homme voué au célibat ne fait tort qu'à lui : de ce côté il ne doit plus rien à la société , & les époux ont contracté avec elle des dettes qu'ils doivent sans cesse travailler à acquiter ; s'ils ne veulent renoncer à l'usage des principales douceurs du mariage. Il est vrai que l'époux souffre quelque diminution dans les siennes ; mais l'épouse , sans rien perdre du côté du plaisir , gagne l'exemption des inconvéniens & des périls qui accompagnent ou suivent les grossesses & les accouchemens. C'est pourquoi il ne faut pas sur cette matière s'en rapporter aux femmes quand leur in-

terèt ne les aveugle pas , il n'en décide pas moins leur façon de penser : & y a-t-il après cela de quoi s'étonner de leurs jugemens ? croit-on que leur aversion pour les chèvres & leurs galans soit un effet de l'amour du bien Public ? Au reste je ne pense pas qu'il soit besoin d'avertir qu'en cherchant à leur inspirer de l'horreur pour leurs dérèglemens , je ne prétends point diminuer celle qu'on a justement pour les faiseurs de monstres.



CHAPITRE XI.

Sur le moyen de faire des filles.

SExe plus volage que les Zéphirs & plus charmant encore que volage, qui m'avez tant de fois trompé des espérances que vous aviez pris plaisir à me donner , je n'ai jamais scû vous rendre la pareille. Je n'ai point oublié que vous n'avez pas eu dans le titre de cet ouvrage la part qui vous y étoit due & que dans ma Préface je vous ai promis de vous en dédomager. Par tout ce que jusqu'à présent j'ai dit sur votre compte , un autre se croiroit vraisemblablement dégagé de sa parole ; mais je crains tant de manquer à la mienne , sur tout envers vous , que j'ai voulu vous faire

faire les honneurs de ce Chapitre , en l'intitulant *le moyen de faire des filles* : titre fans doute moins attendu de mes Lecteurs, que celui qui leur eût annoncé le secret de faire des garçons. Cependant que ceux qui s'attendoient à ce dernier titre me pardonnent le petit tour que je leur joue en votre faveur. Ils trouveront les deux secrets nécessairement liés l'un avec l'autre.

Il n'y a point d'animal qui ne soit le fruit du mélange la semence de son pere avec celle de sa mere. C'est l'espece de ces semences qui détermine celle du fœtus. Un Cheval & une Jument produisent un Poulain , un âne & une ânesse font un ânon, & une Jument couverte par un âne donne un mulot : la semence dans les femelles est filtrée par les ovaires & dans les mâles par les testicules : ce sont donc les testicules & les ovaires qui décident l'espece des animaux dont ils sont l'origine. D'ailleurs ces organes sont naturellement doubles & dans le mâle & dans la femelle : ne détermineroient-ils point le sexe aussi bien que l'espece ?

Voilà une question que je me suis faite : mon premier mouvement m'a fait pencher pour l'affirmative ; & mon penchant a été secondé par les observations suivantes.

I 5

L'ar-

L'artere spermatique droite sort de l'aorte environ un demi doigt au-dessus de celle du côté gauche.

La veine spermatique droite entre dans la veine cave, & la gauche entre dans l'émulgente.

Il n'y a, je crois, point d'homme qui ignore qu'il a un testicule un peu plus gros & plus élevé que son compagnon,

Chaque testicule a son canal, appelé déférent, par où la semence se rend dans les vésicules féminaires,

Les vésicules féminaires sont plus grosses d'un côté que de l'autre.

Celles du côté droit sont séparées de celles du côté gauche.

Les deux conduits qui en sortent, demeurent dans toute leur longueur séparés l'un de l'autre,

Ces deux conduits ont chacun leur orifice bien distingué par lequel la semence est sans aucun mélange portée jusques dans l'urètre.

Ces

Ces variétés constantes à l'égard d'organes d'ailleurs parfaitement semblables ont augmenté le soupçon dans lequel j'étois qu'un des testicules ne servoit à faire que des mâles , l'autre que des femelles , & qu'il en étoit ainsi des ovaires.

Dans cette hypotese il est évident qu'il seroit fort aisé d'avoir à son gré des garçons ou des filles. Il n'y auroit qu'à se faire enlever le testicule ou l'ovaire destiné pour le sexe dont on ne voudroit point.

Je conviens qu'il pourroit se trouver des personnes qui auroient quelque peine à faire personnellement usage de cet expedient : mais il n'y en a point qui ne s'en servit volontier à l'égard des chiens , des chevaux & des autres animaux ; & c'est déjà un grand avantage. Cette opération ne seroit que la moitié de celle qu'on fait tous les jours à la plupart d'entr'eux. Je la crois douloureuse ; mais l'experience prouve qu'elle est rarement mortelle. Loin d'en mourir , la plupart des sujets sur lesquels on l'a fait , à peine en sont malades. Je m'imagine que la douleur qu'elle occasionne est à peu près semblable à celle que cause une dent qu'on fait arracher. On l'enleve avec l'organe qui en étoit le siège.

An

Au surplus on pourroit , en faveur de ceux qui ne voudroient pas s'y exposer, trouver d'autres expédiens moins sûrs à la vérité ; mais aussi plus doux. J'en ay un dans l'idée qui dépendroit uniquement de l'adresse des femmes.

Pour le bien concevoir il faut observer qu'un homme ne peut pas à son choix faire couler sa semence des vésicules féminaires qui sont à la droite , plutôt que de celles qui sont à la gauche. La femme au contraire peut la diriger vers celui de ses ovaires qui lui plaît. Elle n'a qu'à se pencher toujours de son côté lorsqu'elle travaille à devenir mere. La liqueur féminale sera par sa propre pesanteur déterminée à s'insinuer dans la trompe qui aboutie à l'ovaire qu'elle a en vûe. Tant qu'il ne sera pas arrosé par la semence des vésicules féminaires auxquelles il correspond , la femme restera sterile : elle ne deviendra féconde que lorsque cet ovaire sera arrosé par la semence des vésicules féminaires qui lui sont analogues.

Il est vrai qu'on me demandera maintenant , de quel côté une femme doit elle se pencher pour avoir des filles ? Quel est l'ovaire , quel est le testicule destiné pour les produire ? C'est ce que je ne sçais pas encore trop bien moi-même.

L'Hi

L'Histoire nous apprend que Charles second Roi d'Angleterre , abandonna les daines & les biches d'un de ses parcs à la curiosité de HARVEY , qui en rendit vœux tous les dains & les cerfs , à force de chercher dans les entrailles de leurs femelles à pénétrer le mystère de la génération : il seroit à souhaiter qu'il se trouvât un Sultan assez généreux pour céder à un habile Anatomiste les beautés de quelqu'un de ses Sérails sur lesquelles on essaiât diverses attitudes , jusqu'à ce qu'on en decouvrit une propre à faire des filles. L'opposée seroit sans doute celle dont il faudroit se servir pour avoir des garçons. Comme les Musulmans n'ont pas pour les Sciences autant de goût que les peuples de la grande Bretagne , je doute qu'il régne jamais de Prince Mahométan capable d'imiter le Monarque Anglois ; mais en revanche , une chose dont je ne doute point , c'est que si par hazard quelqu'un en formoit le dessein , il ne manqueroit sûrement pas d'Anatomiste pour remplir l'emploi de HARVEY. C'est une place que je voudrois au *Galant* auteur de *Venus Physique*. Je suis persuadé que son zèle pour l'avancement des Sciences lui seroit volontiers consacrer le reste de ses jours à l'exercice de ces savantes & délicates expériences.

J'en

J'en ai moi même déjà tenté quelques unes avec ma seconde femme ; car j'en ay eû deux : & avec la premiere je ne fongeois tout au plus à avoir des enfans qu'en général ; mais toutes les fois que je travaillois à remplir les vœux, de la derniere qui déſiroit des garçons, j'avois ſoin de la faire pancher du côté gauche, & ſoit par hazard, ou par adreſſe, je n'en ai eu que trois enfans, qui tous trois ſont du ſexe qu'elle ſouhaitoit. Cependant je ne compte que de bonne ſorte ſur ces expériences. La mort, l'inéxorable mort ne m'a pas permis de les multiplier affés pour attacher à leur ſuccès un certain degré de probabilité.

C'eſt dommage que la religion ne nous permets pas d'en faire ſur pluſieurs femmes dans le même temps : la découverte de la vérité en iroit bien plus vite ; mais pour l'accélérer d'une façon plus efficace encore, ne pourroit-on pas ſe ſervir d'un expedient qui me vient en penſée & qui n'eſt, je crois, défendu chez aucun Peuple ? ce ſeroit de couper pendant quelque tems un teſticule & un ovaire aux criminels & aux criminelles condamnés à mort par la Juſtice ; de marier enſemble ces demi Eunuques ; de leur enjoindre de travailler à devenir peres & meres, ſous peine de ſubir l'exécution de la ſentence prononcée contre

tre leur vie , & de tenir pour plus grande sûreté la femme inaccessible à tout autre homme que son mary , jusqu'à ce qu'on fût bien sûr de sa grosseffe. On ne répéteroit pas long-tems cette épreuve sans s'assurer de ce qu'on doit penser de mon hypothése.

Enfin ceux qui se sentiront de la répugnance pour ce moyen , n'ont qu'à lui faire changer de sujet & l'appliquer aux animaux. Par ce qui se passera chez eux , on pourra juger de ce qui doit arriver chez nous. C'est la même chose , au moins quant aux fonctions animales : & nous saurons encore bien plus promptement & plus facilement à quoi nous en tenir.

On ne manquera pas de m'objecter qu'il y a des hommes qui sont nés avec un seul testicule & qui pourtant ont eu des filles & des garçons. Ceux qui me feront cette objection ne feront peut-être pas si sûrs de sa réalité que moi ; car j'ai connu dans ce cas un homme assez mon ami pour m'en faire confidence. Mais j'ai deux réponses, au lieu d'une , à cette difficulté.

La premiere est le bon mot de Rablais (g) à un homme de la Cour soupçonné d'impuissance.

(g) Quelques-uns disent de Benferade.

puissance. Une belle nuit sa femme s'avisait d'accoucher. Dès le point du jour le nouveau pere sortit tout joyeux pour aller divulguer cette heureuse nouvelle. La premiere personne qu'il rencontra fut le Curé de Meudon , dont il avoit plus d'une fois effuyé les railleries. Ce bon mari lui ayant fièrement compté sa chance ; eh Monsieur, lui repliqua le digne Pasteur, qui jamais a douté de votre épouse ?

Effectivement il y a bien peu de femmes, s'il y en a , qui, même avant que de l'être , ne sachent combien un homme doit montrer de testicule : & quand un époux a le malheur de n'en avoir qu'un, quelque sage que soit l'épouse, il y a tout lieu de craindre qu'elle ne se croye à moitié trompée au moins & qu'elle ne cherche à s'en dédommager.

Cependant ces maris-là valent bien les autres, si l'on doit en croire mon ami ; & ne fut-ce que pour son honneur & pour celui de son épouse , je croirai du moins que ses semblables peuvent réellement avoir des enfans des deux sexes ; mais aussi je suis persuadé qu'ils ont véritablement deux testicules , quoiqu'il n'y en ait qu'un de visible & de palpable : & c'est la seconde réponse que j'ai promise à l'objection.

Si

Si l'on m'en fait quelqu'autre, j'en renvoye la solution à l'événement des expériences que je propose. Je crois qu'il est inutile d'exhorter à les faire, ceux qui sont à portée de se donner cette satisfaction. L'utilité publique, l'honneur & le profit même que peut raisonnablement espérer celui à qui elles réussiroient, sont des motifs assez puissans pour déterminer à les entreprendre: & le seul désir de connoître la vérité suffit pour engager les curieux d'un certain genre à les tenter.



CHAPITRE XII.

Sur la cause du plaisir.

C'EST le Roi des plaisirs & le plus doux plaisir des Rois mêmes, que celui qu'on goûte dans les bras d'un objet aimable, dont on est, ou dont on se croit aimé. Il est si supérieur à tous les autres, qu'un des peuples de la terre le plus nombreux le regarde comme un extrait de la béatitude (h) il mérite donc bien qu'on prenne la peine de chercher à connoître son origine, la plupart des hommes se contentent de le sentir, peu inquiets de savoir

(h) Les Turcs.

voir d'où il vient , pourvû qu'il vienne ; mais les Philosophes s'en font un nouveau, plus flateur que le premier, de la découverte de sa source ; lorsque ces beaux Génies se mêlent d'être voluptueux, une volupté commune ne leur suffit pas : ils la font, pour ainsi dire , germer & multiplier entre leurs mains.

Quelle différence entre le sort d'un Philosophe, & celui d'un amant ordinaire, ou d'un libertin ! ce dernier ne goûte , ne connoît en amour que le plaisir des sens ; le second y joint ceux du cœur , & le troisième y ajoute encore ceux de l'esprit ? l'un ne songe qu'à son plaisir ; l'autre paroît moins occupé du sien que de celui de ce qu'il aime ; & leur rival aussi sensuel, aussi délicat & plus éclairé , unit à la douceur de recevoir & de rendre du plaisir , la satisfaction de savoir au moins en général comment & pourquoi il le sent & le fait ressentir. La volupté du libertin est aussi vive que l'éclair & plus passagère encore. L'amant y en joint une plus douce & plus durable. Elle ressemble à ces liqueurs, qui laissent après elles une odeur suave, qu'on respire , qu'on aime à respirer long-tems encore après qu'on les a bûes ; mais la volupté la plus satisfaisante , la plus glorieuse est réservée au vrai Sage. L'heureux mortel ! il les réunit toutes trois. Son bonheur

heur est comme la somme , ou plutôt le produit des deux autres multipliés par celui qui lui est personnel. Car il ne faut pas s'imaginer que sa félicité se fasse par addition , en sorte qu'elle soit seulement double de celle de l'amant & triple ou quadruple de celle du libertin. Elle se fait par multiplication. Si j'avois les privilèges de l'Auteur de *Venus Physique* , & que le sentiment pût se calculer , ou que l'espèce de calcul dont il s'agit m'autorisât à parler le langage de la géométrie , devenu intelligible à la plupart de nos femmes d'esprit ; je dirois que les plaisirs du libertin, de l'amant & du Philosophe sont entre eux comme un nombre , son quarré & son cube ; c'est à dire que si le plaisir du premier étoit 4 , celui du second seroit 16 , & celui du troisième 64 ; & je me rapporterois volontiers de la justesse de ce calcul aux amans qui ont quelque fois été heureux & libertins. Je suis persuadé qu'ils conviendroient que j'ay raison à l'égard de la première partie , qui est à leur portée : & je n'aurois pas tort quant à la seconde ; ils peuvent m'en croire sur ma parole. La volupté qui leur est propre est pour le moins autant au dessous de celle qui est particulière au Philosophe , qu'au dessus de celle qui leur est commune avec le libertin. Tout le monde est à portée de prendre du plaisir : il n'est même pas fort rare d'en

rendre ; mais il l'est extrêmement de joindre à ces deux avantages celui de savoir comment, & pourquoi l'on en sent & l'on en rend. Trois fois heureux celui qui peut confondre toutes ces sortes de plaisirs ; ceux de la troisième espèce sont désormais les seuls auxquels j'aspire , puis-je les partager avec mes Lecteurs !

Je crois avoir démontré ci-dessus que l'effusion de la semence n'est point chez nous mêmes la cause du plaisir que nous trouvons à la répandre , puisque nous sommes capables de goûter l'un avant que d'être en âge de produire l'autre. J'épargnerai à mon Lecteur l'énumération des erreurs dans lesquelles on est tombé sur ce sujet , aux risques qu'en pourra courir à ses yeux mon érudition. Je passe tout de suite à ce que je pense sur cette matière. Peut être est-ce encore une erreur , qui ne vaut pas la peine de faire effuyer le récit de celles qui l'ont précédée.

Je pense donc que chez nous autres hommes le plaisir dont il s'agit consiste dans les mouvemens d'une espèce de soupape toute nerveuse qui bouche l'orifice des vésicules séminaires par où sort la semence , ou bien seulement dans les mouvemens de la charnière tissue de fibres nerveuses toutes pures.

Dans

Dans cette hypothèse il ne me paroît pas fort difficile de rendre raison du plaisir dont nous cherchons la cause & de toutes ses circonstances.

Au dessous de ce plaisir suprême, il en est un au dessus de tous les autres. C'est celui qui le précède immédiatement, il lui cède à la vérité; mais il ne cède qu'à lui, & sans lui il n'en est point qui ne lui cédât. Ils doivent tous les deux s'expliquer de la même façon. Toute la différence qui se trouve entre eux, c'est que l'un consiste dans l'ouverture des soupapes des vésicules séminaires; & l'autre dans celle des valvules des prostates. Ce dernier, presque aussi doux que celui qu'il annonce, est sans comparaison plus durable. Pourquoi ne pouvons nous pas assez modérer nos desirs pour nous en tenir plus longtems à lui? nous le quittons imprudemment pour courir après un autre, qui nous échappe sitôt que nous l'avons attrappé. Nous perdons tout pour vouloir tout avoir. L'homme ne se trouve jamais bien, tant qu'il sent qu'il peut être mieux.

Mais est-ce à nous que nous devons nous en prendre? non, c'est à la nature elle même. L'effusion de la semence est son bût, & elle y tend avec impatience. Si elle n'eût pas mis une certaine gradation dans le plaisir qui nous y conduit, souvent pour le prolonger, nous

nous serions arrêtés en chemin, & nous aurions trompé ses espérances; mais elle a bien sçu y pourvoir, en nous faisant, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à sa fin, pressentir une volupté toujours supérieure à celle que nous sentons. Au reste nous devons lui être fort obligés de ce qu'elle nous attire par degrés au comble de la félicité. Si elle étoit subite, sans compter ce que nous perdrons du côté de sa durée déjà trop courte, pourrions nous en supporter l'impression; les hommes sensuels tout préparés qu'ils y sont, succombent quelque-fois sous l'excès de sa douceur. Elle accable les jeunes gens qui la sentent pour la première fois que deviendrions nous donc, si nous la goûtions subitement ce seroit pour le coup que nous serions exposés à mourir de plaisir.

Pour parer cet inconvénient, la nature produit cette sensation par une espèce de cascades au moyen des petits nerfs dont elle a fermé la différence spécifique de l'homme. De son extrémité, qui en est toute lardée, ils vont, après avoir parcouru sa longueur, aboutir aux prostates d'où de nouveaux filets nerveux, plus fins, plus purs & plus courts que les précédens, partent pour aller se terminer aux vésicules séminaires: un homme veut il travailler à en faire un autre. Les houppes nerveuses dont est criblée l'extrémité si sensible de sa différence spécifique, sont agréablement

ment agitées, les nerfs se tendent peu à peu, ébranlent, soulèvent, ouvrent les valvules des prostates & donnent un avant-goût du bonheur, en laissant sortir ce fluide onctueux & transparent qui est l'avant-coureur de la semence.

Les valvules des prostates en s'ouvrant tirent, & roidissent les nouveaux nerfs qui vont aboutir aux vésicules féminaires dont enfin les soupapes s'ouvrant aussi, laissent sortir la semence, & produisent ce sentiment délicieux qui retentit dans tous les membres par le moyen des liaisons qu'ont les soupapes des vésicules féminaires avec les rameaux des nerfs répandus par toutes les parties du corps.

C'est dans le seul mouvement de ces soupapes que consiste le plaisir. Sa trop courte durée n'en est elle pas une bonne preuve? s'il étoit comme on se l'imagine, l'effet de l'effusion de la semence, il devroit tout au moins durer autant qu'elle, & il s'en faut malheureusement beaucoup. Quand la première goutte de la semence paroît, la sensation est déjà passée: il n'en reste plus qu'une espèce de souvenir, qui dure à peine jusqu'à l'effusion de la dernière goutte. On voit par là combien sont aveugles en leurs désirs les émulateurs de ce digne Epicurien qui souhaitoit un col de grue pour goûter plus longtemps, pour savourer à long traits les plaisirs

de la table. Non, celui dont il s'agit, n'est dû qu'aux mouvemens de la valvule des vésicules féminaires, encore n'est-ce que quand elle vient à s'ouvrir; ce qu'elle fait assés rapidement. Dès qu'elle est ouverte, la sémen-
ce sort, & c'est ce qui fait qu'on a coutume d'attribuer le plaisir à l'effusion de cette liqueur, qui le suit de si près, tandis qu'elle coule & que la soûpape demeure ouverte, les vifs transports dont l'homme étoit agité sont tout à coup suspendus, il devient immobile soit parce qu'il sent qu'il ne peut-être mieux, que ses vœux sont enfin comblés; soit parce que les plus tendres caresses qui lui étoit si agréables l'instant d'auparavant, lui sont devenues douloureuses & insupportables, comment expliquer cette impression nouvelle, ce passage si subit du plaisir à la douleur, si ce n'est en disant que la valvule se trouve alors dans l'état violent du dessus d'une tabatiere, dont on forceroit la charniere, en voulant trop l'ouvrir? quand on la laisse en repos, elle retombe doucement, referme l'orifice des vésicules féminaires & retrace par sa chute lente & voluptueuse une foible image du sentiment évanouï.

Il est des femmes heureusement constituées, mais il en est trop peu qui ont reçu de la nature le précieux don d'arrêter quelques instans, de resusciter, pour ainsi dire, ou du moins de rappeler le plaisir envolé:
car

car ce n'est pas lui proprement qu'elles reproduisent, ce n'en est que l'ombre, c'est une copie imparfaite du plus parfait original; c'est un echo qui répète confusément les dernières syllabes d'une chanson chantée par la plus belle voix du monde & cet écho, où croit-on qu'il est? dans la différence spécifique de quelques femmes, qui ont le talent d'en mouvoir, d'en ferrer à leur fantaisie les bords presque aussi facilement que les lèvres de la bouche même. Ces douces étreintes continuent, renouvellent les ébranlemens des fibres nerveuses répandues dans toute la longueur de la différence spécifiques des hommes, & leurs agitations, leurs agréables secousses se communiquent à l'organe immédiat du plaisir, à la valvule des vésicules féminaires.

Voilà sans doute en quoi consiste principalement le charme secret de ces personnes dont les faveurs redoublent l'amour de l'heureux amant qui les reçoit. Elles n'ont point à craindre d'infidélités: ou si quelque fois elles y sont exposées, le déserteur revient bientôt à leurs genoux en demander pardon. Elles sont toujours aimées, parce qu'elles sont toujours aimables, avec cet avantage incomparable elles peuvent se passer de beaucoup d'autres attraits: & tous les autres peuvent à peine dédommager de l'absence de celui là. C'est surtout lui qui fait quelque-fois préférer à une épouse charmante, une mai-
K 5
tresse

treffe qui le paroît bien moins & qui au fonds l'est bien d'avantage , faut-il que la nature en ait gratifié si peu de différences spécifiques! cette espèce de sphincter si rare chez elles & commun dans un degré plus parfait à tous leurs Antipodes, ne fait il point entrevoir la principale cause du goût pervers dont on accuse les Ultramontains.

L'exemple des Eunuques & des enfans; dont les uns ne font plus, & les autres ne font pas encore en état de répandre de la semence, est très favorable à mes conjectures sur le plaisir qui en accompagne, ou plutôt en précède ordinairement la sortie, comme la nature est toujours prudente, elle ne manque pas à former les vésicules séminaires avant la liqueur qu'elles doivent contenir : ainsi les jeunes gens peuvent en faire jouer la soupape à sec, & s'amuser à l'essayer quelques tems avant qu'ils soient en état d'en rien faire sortir.

Par la même raison ces prétendus infortunés chez qui des mains trop inhumaines ont tari la source de l'humanité, les Eunuques, quoique inhabiles à la génération, ne le sont pas au plaisir : plus d'une sultane en pourroit dire des nouvelles; & en ce cas ils ne sont pas à beaucoup près tant à plaindre que le pense l'auteur de *Vénus Physique*. S'il les eût bien connus, peut-être

être lui eussent ils fait plus d'envie que de pitié. On peut avec l'agréable se consoler de la privation de l'utile. Et quel utile encore ! C'est plutôt un superflû, un obstacle même pour plaire à nos belles , ou pour en recevoir des preuves qu'on leur a plu. Anciens objets de leurs chastes mépris , modernes Abaillards, qu'elles vous en dédommageroient, que de vertus dont la vôtre seroit l'écueil , si elle n'étoit pas ignorée ! que vous seriez heureux , si on vous croyoit capables de l'être ! le malheur est que vous vous en souciez peu. Ce n'est pas tant le pouvoir de l'être qui vous manque , que le desir de le devenir. Les serails abondent en preuves de cette vérité (h) ; mais pour s'en convaincre , il n'est pas nécessaire d'aller les chercher si loin. Le lecteur curieux peut en trouver une dans le premier chat ou chien coupé qui lui tombera sous la main. Je dois cette découverte à un ami qui dans une lettre qu'il m'a écrite sur la matiere que je traite , me marque.

“ Dans ma tendre jeunesse j'aimois passion-
 „ nement la chasse & n'avois point de chien
 „ pour y aller, mon frere en avoit un auquel
 „ je

(h) Lisez Babyle à l'Article de Combabus. Entre autres curiosités favorables à mon opinion , vous y trouverez à propos de ce dont sont capables les Eunuques , un énergique & savant passage de Saint Basile.

„ ja faisois toutes sortes de caresses pour l'en-
 „ gager à me suivre , un jour que je badinois
 „ avec lui & que je lui portois indifféremment
 „ les mains par tout , je m'apperçus qu'il
 „ étoit extrêmement sensible à un certain en-
 „ droit qu'il n'est pas besoin que je nomme,
 „ comme je ne cherchois , qu'à l'obliger , je
 „ le caressai tant qu'il voulut à cet endroit,
 „ le pauvre animal , pour m'en témoigner sa
 „ reconnoissance , ne me quitta point de la
 „ journée. Cette expérience m'ayant mis
 „ au fait des moyens de lui plaire , toutes les
 „ fois que nous allions à la chasse , je ne
 „ manquois pas de lui faire ma cour , & lui à
 „ son tour ne manquoit pas de chasser sous le
 „ bout de mon fusil. Mon frere avoit beau
 „ l'appeller & le battre : le moment d'après
 „ il revenoit à moi , & tout Eunuque qu'il
 „ étoit , le souvenir du plaisir que j'avois
 „ soin de lui renouveler de tems en tems , lui
 „ faisoit oublier les coups qu'il venoit de re-
 „ cevoir , à l'aide de ce joli secret , lorsque
 „ nous allions sept ou huit à la chasse , je me
 „ suis donné plus d'une fois le divertissement
 „ de trainer après moi tous les chiens , dont
 „ les maîtres ne pouvoient comprendre l'at-
 „ tachment subit & singulier pour quel-
 „ qu'un que plusieurs de ces animaux
 „ voyoient pour la première fois.

Je ne fais si mes lecteurs seront contents de
 ce que j'ai dit sur le plaisir des hommes ; mais
 je

je crains qu'ils ne le soient encore bien moins de ce que j'ai à dire sur celui des femmes, dans la recherche du premier j'étois guidé par ma propre expérience & par celle de mes amis : Ces ressources me manquent toutes deux à l'égard du second. Pour être à portée de rendre compte de ce qui se passe chez les femmes , il faudroit être de leur nombre, & graces au ciel je n'en suis point. J'en remercie le ciel, car ce sexe m'est trop cher pour désirer d'en être. Je voudrois seulement qu'il fût un peu plus sincère sur l'Article que je traite. Quand on l'interroge sur cette matiere , la plupart de ses pudiques individus se piquent d'une réserve ridicule : elles rougiroient de parler un moment de ce qu'elles n'ont point de honte de faire tous les jours : les autres vous disent qu'elles ne savent point ce qu'on leur demande. Elles affectent une ignorance doublement mortifiante pour celui qui les questionne , & semblent lui reprocher de ne les avoir pas mises en état de le mieux instruire. Quelques-unes au contraire se vantent d'une sensibilité qu'elles manifestent & qu'elles expliquent d'une façon à n'y faire avoir aucune foi. " J'en ai
 „ questionné de bien des espèces , me man-
 „ de l'ami dont j'ai parlé ci-dessus , & je n'ai
 „ été content d'aucune. Je croyois ordinai-
 „ rement le contraire de ce qu'elles me di-
 „ soient , & j'ai découvert plus d'une fois
 „ que je ne m'étois pas trompé. Sérieuse-
 „ ment

„ ment quand on en a entendu plusieurs sur
 „ ce chapitre , on ne fait plus à quoi s'en te-
 „ nir. Le plus court & le plus sûr est de les
 „ interroger avec l'index ou son voisin , &
 „ c'est de leurs mouvemens plutôt que de
 „ leur bouche qu'on doit attendre la vérité.

Suivant ce principe le grand nombre, contre son ordinaire , a , je crois , raison cette fois-cy : l'opinion commune est par hazard vraie. C'est celle qui chez les femmes regarde comme l'organe immédiat du plus doux des plaisirs cet abrégé de la différence spécifique de l'homme , que quelque-fois il égale , dit-on , & surpasse même en volume. Dans cette hypothèse je crois que la volupté se produit chez la femme à peu près comme chez l'homme , c'est-à-dire par les mouvemens de cet organe , ou de quelques-unes de ses parties : tachons de concevoir , & d'expliquer de quelle façon la chose arrive.

Pour y parvenir qu'on me permette de rapporter deux ou trois passages de DIONIS en ses propres termes.

“ Les deux muscles, dit-il, p. 307 , qu'on
 „ appelle éjaculateurs sortent du Sphincter
 „ de l'anus , & s'avancant latéralement le
 „ long des lèvres , s'influent à côté du cli-
 „ toris . . . Ils servent à resserrer & à retre-
 „ cir l'orifice du vagin , parce qu'en se gon-
 „ flant,

„ flant , ils obligent les lèvres de se ferrer
 „ l'une contre l'autre , de maniere qu'elles
 „ en compriment mieux la verge dans le
 „ tems des approches. C'est aussi par leur
 „ moyen que quelques femmes font mouvoir
 „ ces lèvres selon leur volonté.

Dans une note p. 310. on ajoute “ M.
 „ HEISTER a observé à l'entrée du vagin un
 „ plan de fibres musculeuses qui y forment
 „ une espèce de Sphincter , & sont adhéren-
 „ tes au Clitoris , qui resserrent cet orifice au
 „ tems du coït , & embrassent agréablement
 „ le membre viril ; ce qui fait que cet orifice
 „ est toujours plus ferré que le reste du vagin.

Cela posé , je crois que le plaisir de la fem-
 me vient des frictions de la différence spécifi-
 que de l'homme contre les parois de la sien-
 ne & principalement contre l'entrée. *Ces*
muscles qui en se gonflant la tétrecissent . ces fi-
bres musculeuses qui l'abordent . & vont s'atta-
cher au Clitoris ; lui communiquent les se-
 cousses agréables qu'on leur donne , les roi-
 dissent ; tendent ses ressorts & font enfin
 jouer celui qui est l'organe immédiat de la
 plus délicieuse de toutes les sensations.

Peut on assez admirer la mécanique indu-
 strieuse que la nature emploie pour arriver à
 ses fins ? celle qu'elle se propose en cette oc-
 casion , est d'engager le mâle à conduire sa
 semence

semence jusques dans la matrice : si elle lui donne du plaisir , elle lui en promet toujours davantage jusqu'à ce qu'il ait rempli ses vûes, ce n'est que pour le mieux faire servir à les remplir ; elle n'ignore pas qu'on ne fait rien pour rien. De peur que l'homme & la femme , dont les vûes ne sont pas toujours précisément les mêmes que celles de la nature, ne s'amussent à jouir de ses moyens sans songer à sa fin , & ne cherchassent pas à rendre l'union de leurs différences spécifiques aussi intime, aussi profonde qu'elle peut l'être , elle a eu la sage précaution de proportionner le plaisir à la profondeur de l'introduction , & de rendre l'un d'autant plus grand que l'autre est plus parfaite. Je suis fort trompé si ce n'est pas à cette intention que les différences spécifiques sont redévolables de leur forme voluptueuse.

Ceux qui ne jugent des choses que par l'écorce , s'imaginent que la différence spécifique de l'homme ne finit en forme de pointe moussée , que pour s'introduire plus aisément dans celle de la femme : mais si c'eût été là le principal dessein de la nature , pourquoy auroit elle formé l'entrée de la différence spécifique de la femme plus étroite que le reste de ce canal ? N'eut elle pas dû plutôt la rendre par tout d'un égal Diamètre ? ou si elle eût , suivant l'intention qu'on lui prête, voulu rendre inégale la capacité de ce conduit, n'eût

n'eût elle pas dû faire tout le contraire de ce qu'elle a fait , non seulement pour faciliter l'union des deux différences , mais encore pour faire exactement répondre la forme de l'une à celle de l'autre ? Cependant quoique celle de la femme doive son nom à son rapport avec une gaine , ils s'en faut beaucoup qu'elle ne soit à l'égard de celle de l'homme , ce qu'est l'étui à l'égard du couteau , ou le fourreau à l'égard de l'épée. Non pas que ces différences spécifiques n'aient entre elles à peu près la même forme , mais leur union se fait dans une situation renversée , comme si on introduisoit une épée par la pointe du fourreau : & la nature avoit ses raisons pour leur donner cette attitude : C'étoit pour engager l'homme & la femme à s'unir le plus profondement qu'il seroit possible. La différence spécifique de l'homme augmente en volume à mesure qu'elle s'enfonce dans celle de la femme , en est plus étroitement ferrée & la flatte plus fortement , plus agréablement ; ce qui redouble le plaisir de part & d'autre. Il est vrai qu'ils en trouveroient encore davantage , si la différence de la femme embrassoit dans toute sa longueur aussi étroitement qu'à son entrée celle de l'homme ; mais la nature toujours ménagère même en plaisir , ne nous en donne qu'autant qu'il lui en faut pour nous amener à son but , & sitôt qu'elle nous y a attirés , elle nous laisse là : semblable à ces gens qui cessent de

L. nous

nous flatter , dès qu'ils n'ont plus besoin de nous. Au reste ce que j'en dis n'est pas pour me plaindre d'elle en cette occurrence : je suis assez content du prix dont elle paye nos travaux sur la génération. Que n'en a-t-elle attaché d'aussi doux à tous nos besoins!

Maintenant il est aisé de concevoir les divers degrés de plaisir dont cette opération est accompagnée chez les différens sujets. Il peut être varié à l'infini par le plus ou le moins de sensibilité dont sont doués les organes. J'ai connu un homme de 20 & quelques années chez qui l'effusion de la semence ne faisoit pas plus d'impression que la sortie de l'urine. Ce pauvre jeune homme en étoit désolé. C'est apparemment ainsi que sont constituées le peu de personnes qui vivent chaste ment dans le célibat. Une autre qualité d'ou dépend encore beaucoup la perfection du plaisir, c'est le rapport trop peu consulté des différences spécifiques qu'on destine presque toujours au hazard à s'unir. La volupté monte au plus haut degré lorsque entre deux personnes d'ailleurs sensibles , ce rapport est exact ; mais hélas ! il l'est encore bien moins souvent que celui des humeurs , & des caractères. (i) lorsqu'il ne l'est pas , & c'est

(i) L'homme crée par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps mâle ensemble & femelle . Mais

c'est malheureusement le cas ordinaire , le plaisir y perd considérablement : il n'est presque pas reconnoissable , heureux ceux qui en connoissent la différence ! je ne fais pas trop sur qui la rejeter. Les hommes disent que c'est sur les femmes , & les femmes prétendent que ce doit être sur les hommes. Ces derniers accusent communément la différence spécifique de leurs moitiés de pécher par excès ; les femmes à leur tour reprochent à la différence spécifique de leurs maris de pécher par défaut , & souvent elles ont raison ; mais les maris n'ont pas non plus toujours tort : ou plutôt ils ont tous tort de s'accuser d'autre chose , que de n'être pas faits les uns pour les autres. Pourquoi faut-il former au hazard un nœud comme celui là ? quelquefois de quatre mécontents que fait l'himen, l'amour eût fait quatre heureux , si on lui eût permis de les arranger différemment. Car la nature ne fait pas une différence spécifique dans un sexe , sans lui en destiner dans l'autre une qui lui convienne. Il ne s'agit que de la rencontrer : je conviens que la rencontre

Mais Jupiter de ce tout si parfait
 Fit deux moitiés & rompit le modèle.
 Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
 Chacun de nous brûle d'être rejoint.
 Le cœur nous dit , ha ! La voilà , c'est elle ;
 Mais à l'épreuve , hélas ! ce ne l'est point.

L 2

contre est quelque-fois difficile ; il y a dans les deux sexes des personnes qui passent leur vie à la chercher. Cela est sans doute fâcheux : mais n'est il pas bien piquant pour deux époux d'avoir à se faire des reproches tout contraires à ceux que se font communément leurs semblables ? c'est un cas fort embarrassant. Heureusement il n'est pas moins rare. D'ailleurs le tems console de tout. Une femme pardonne aisément à son mary de pécher par excès ; & un mary n'a pas long-tems sujet de reprocher à sa femme de pécher par défaut ; au lieu que celles qui en ont un opposé, sont incorrigibles ; ce sexe n'en a point dont il se corrige plus promptement que de celui cy : aussi les hommes en ont-ils fait une perfection , dont ils sont fort curieux. Nous reprochons aux femmes de ne pas penser tout à fait de même sur notre compte ; mais en conscience ce reproche est-il juste ? ne pensent elles pas au fond précisément comme nous ? & le principe qui nous porte à souhaiter qu'elles péchent par défaut plutôt que par excès, diffère-t-il de celui qui leur fait désirer que nous péchions par excès plutôt que par défaut ? nous leur faisons souvent bien des injustices en général ; mais elles nous les rendent bien en particulier.

Si l'on pouvoit compter sur la sincérité de celles qui se piquent d'insensibilité, on pour-
roit

roit encore dans mon hypothèse expliquer ce phénomène , il est vrai que cette explication ne seroit pas trop à leur avantage , non plus qu'à celui de leurs maris , & si elles la fa-voient , elles ne se piqueroient peut être pas tant d'indifférence ; effectivement en la sup-pasant réelle , elle ne peut venir que d'une extrême disproportion entre les différences spécifiques des deux époux ; & l'on sent as-ssez , sans que je le dise , que ce ne doit pas être celle du mari qui pêche par excès.

Cet inconvénient porté à un certain point, & le souvenir des organes auxquels nous a-vons vû cy-dessus que sont attachés les deux muscles éjaculateurs , ne pourroient-ils pas faire comprendre un fait que rapportent quel-ques uns & qui m'a toujours paru inconce-vable ? C'est qu'il y a des femmes moins sen-sibles aux justes hommages que le Roi des Dieux rendoit à l'aimable LEDA , qu'à ceux qu'usurpoit sur son sexe , le beau GANIME-DE. Si mes soupçons sont fondés , la com-plaisance qu'avoit pour Jupiter ce dangereux usurpateur , n'étoit pas tout-à-fait gratuite.

De tout ce que nous avons dit-il , est aisé de conclure quelles sont dans l'un & l'autre sexe les différences spécifiques les plus favo-rables. Il est évident que ce sont celles qui tiennent à peu près le milieu ; de façon pour-tant que chez l'un des sexes , elles panchent

un peu vers le défaut , & chez l'autre vers l'excès. Et s'il falloit choisir entre les deux extremes , je conseillerois aux hommes les plus avantageux de ne pas assés compter sur leurs avantages pour négliger cette règle. A l'égard des femmes , elles n'ont besoin là dessus des Conseils de personne : elles savent à merveille , que parmi les innombrables espèces de différences spécifiques de l'homme , on en distingue trois principales , de longues & menues qui ne sont guères propres qu'à la génération ; d'autres grosses & brèves , qui sont beaucoup de plaisir ; & enfin de longues & de grosses ; ce sont les bonnes : aussi les femmes le savent elles bien. Il n'y en a point qui ne cherche à accomplir le précepte d'Horace , qui ordonne de joindre l'agréable à l'utile.

Je ne puis finir ce chapitre sans tenter l'explication d'un fait attesté tous les jours par quantité de maris. Ils assurent que leurs femmes sont plus amoureuses dans le commencement de leur grossesse , que dans tout autre tems , n'en peut on pas trouver la raison dans un passage de DIONIS , où je crois que ce bon Anatomiste n'a eû garde de soupçonner qu'elle fût. “ Les ligamens ronds ,
 „ dit-il page 298 , se glissant sur l'os pubis , se
 „ divisent comme une patte d'oie en plusieurs
 „ petites branches , dont les unes s'infèrent
 „ auprès du Clitoris , quelques unes aux
 „ gran-

„ grandes lèvres de la vulve , & les autres „ aux cuisses. Il n'y a point d'Anatomistes qui n'attribuent à ces connexions des ligamens ronds les inquiétudes , les lassitudes , les douleurs mêmes que , sur la fin de leur grossesse , les femmes sentent dans les cuisses , principalement quand elles se mettent à genoux ; mais personne , au moins que je sache , ne s'est encore avisé d'attribuer à ces mêmes connexions des ligamens ronds le nouveau penchant que les femmes ont pour l'amour dans les premiers mois de leur grossesse. Cependant il me semble qu'il n'y a point de moyen plus naturel de les expliquer. Lorsque le fœtus vient à croître & la matrice à s'enfler , les ligamens ronds doivent se tendre , se roidir , tirer un peu à eux les organes du plaisir aux quels les extrémités sont attachées ; & par de petites secousses agréables & nouvelles faire naître des desirs amoureux. Quand la grossesse est avancée à un certain point , ces desirs cessent peut être parce que les ébranlemens qui les causeroient ne sont plus nouveaux , on s'accoutume enfin à tout : peut être aussi par ce que d'autres effets de la grossesse plus considérables , quoique dans un genre moins gracieux , empêchent de faire attention à ces impressions légères. Mais , dira-t-on , pourquoi ne deviennent elles pas douloureuses en ces parties , aussi bien qu'aux cuisses ? Eh ! qui a dit qu'elles ne le sont pas ? pour moi je crois
très

très fort qu'elles le font ; & qu'il n'y a que la pudeur qui empêche celles qui les souffrent d'en faire inutilement des plaintes. D'ailleurs les rameaux des ligamens ronds qui s'attachent aux environs des organes du plaisir, sont bien moins exposés à être tirillés, que ceux qui descendent jusqu'aux cuisses.

Je n'ai pas sans doute épuisé tout ce qu'on peut dire sur le plaisir soit des hommes, soit des femmes : mais je crois qu'avec un peu de réflexion un lecteur intelligent n'aura pas beaucoup de peine à en trouver les raisons dans les principes que j'ai posés : au surplus quand cela ne feroit pas, qu'on se souvienne qu'il est des choses faites pour être senties, & non pour être expliquées. Cette vérité n'a peut-être jamais été citée plus à propos.

F I N.



Bayrische
Stadtbibliothek
München